

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC EN OUTAOUAIS

ART ET PRATIQUES D'INSERTION EN ITINÉRANCE :
LE CAS DE LA MAISON D'HÉBERGEMENT PASSAGES

MÉMOIRE PRÉSENTÉ COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL

PAR

ISABELLE GIROUARD

NOVEMBRE 2017

Sommaire

Cette recherche vise à rendre compte de l'utilisation de l'art comme mode d'intervention auprès des personnes en situation d'itinérance. Il est inhabituel de faire intervenir la culture dans le champ des pratiques sociales et encore davantage lorsqu'on pense aux populations les plus désaffiliées. Or, les réponses à une problématique sociale aussi complexe que l'itinérance ne devraient-elles pas être tout aussi diversifiées ? Si la notion d'insertion renvoie à des changements qui concernent les groupes ou les individus, elle concerne aussi les transformations des modalités d'intervention sociale, de création d'activités et de développement.

Pour notre recherche, nous avons choisi d'étudier une intervention communautaire innovante utilisant l'art dans une perspective d'insertion sociale auprès de jeunes femmes en situation d'itinérance. Il s'agit de la maison d'hébergement Passages au Centre-ville de Montréal. En offrant des ateliers d'art sur une base hebdomadaire, cette intervention entend permettre aux jeunes femmes de s'approprier le processus de création tout en fournissant une alternative au mode de vie de la rue.

Notre recherche vise à explorer et définir les espaces possibles d'insertion créés par l'activité artistique. Nous nous sommes demandé si ces pratiques, qui dépassent largement le champ traditionnel de l'intervention auprès des personnes en situation d'itinérance, nous amènent vers de nouvelles possibilités, tant sur le plan individuel que collectif. Nous voulions donc savoir dans quelle mesure ces pratiques permettent aux femmes de s'intégrer dans la société mais aussi, si elles apportent un éclairage nouveau dans notre compréhension de la problématique de l'itinérance et nous amènent à concevoir les pratiques d'insertion sociales différemment.

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Le processus de désaffiliation	45
Tableau 2 : Historique des activités	92
Tableau 3 : Statistiques pour l'année 2014	93

Remerciements:

Je tiens d'abord à remercier le professeur Jacques Boucher pour m'avoir accompagnée, conseillée et soutenue tout au long de cette démarche.

Je souhaite aussi remercier l'organisation Passages et toute l'équipe qui m'ont permis d'ancrer ma recherche dans le réel. Je ne saurais assez remercier les six jeunes femmes qui m'ont accordé leur confiance en acceptant de partager leur vécu.

Finalement, ce projet n'aurait jamais eu lieu sans le soutien de ma famille. Merci tout spécial aux amis si précieux qui, de près ou de loin, ont su m'encourager.

Table des matières

Sommaire	i
LISTE DES TABLEAUX	ii
Remerciements:.....	iii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I.....	4
Problématique	5
1.1 Définitions, statistiques et considérations méthodologiques	5
1.1.1 Définitions	5
1.1.2 L'itinérance en chiffres	6
1.1.3 Considérations méthodologiques	9
1.2 Grande précarité et conditions de vie	10
1.2.1 Facteurs individuels et difficultés de vie associées à l'itinérance	12
1.2.2 L'expérience de survie, les femmes et la rue	13
1.2.3 Les contextes relationnels.....	15
1.2.4 La sortie de la rue	16
1.3 L'itinérance, une condition caractérisée par la grande pauvreté et l'exclusion.....	18
1.4 L'intervention contre l'exclusion, la pauvreté et l'itinérance depuis les quarante dernières années	21
1.5 Des pratiques diversifiées d'insertion sociale	24
1.6 Art et contextes alternatifs : l'insertion sociale par le biais de l'activité artistique.	27
1.6.1 La maison d'hébergement Passages : un cas concert de pratique d'intervention par l'art	30
1.7 Question de recherche	31
1.8 Pertinence de la recherche	33
1.9 Conclusion	33
CHAPITRE II.....	35
2. Cadre d'analyse.....	36
2.1 Notions en cause.....	36
2.1.1 De l'art-thérapie à la médiation culturelle	37
2.1.2 Les processus d'exclusion.....	43
2.1.3 L'action communautaire et ses mécanismes d'intégration	49

2.2 Approches théoriques	55
2.2.1 L'approche féministe.....	55
2.2.2. L'approche de l'interactionnisme symbolique	57
2.3 Dimensions de la recherche.....	62
2.3.1 L'itinérance comme aboutissement du processus d'exclusion	62
2.3.2 L'activité artistique comme pratique d'insertion	64
2.4 Conclusion	66
CHAPITRE III.....	67
3. Démarche méthodologique	68
3.1 Position générale	68
3.2 Une étude de cas	70
3.3 Cueillette des données	72
3.3.1 Documents d'archives	72
3.3.2 Guide d'entretien	73
3.3.3 Échantillonnage	73
3.4.4 Recrutement	74
3.3.2 Déroulement des entretiens semi-dirigés.....	75
3. 4 Analyse des données.....	77
3.4.1 La préparation du matériel	78
3.4.2 La préanalyse.....	78
3.4.3 L'exploitation du matériel	78
3.4.4 Analyse et interprétation des données	79
3.5 Considérations sur les choix méthodologiques et sur l'éthique de la recherche.....	80
CHAPITRE IV.....	82
4. Résultat de la recherche : La maison d'hébergement Passages.....	83
4.1.1 Naissance, développement et structure de l'organisation Passages	84
4.1.2 La question de l'insertion et de l'intervention par l'art à Passages	87
4.1.3 Les ateliers créatifs.....	89
4.1.4 Des exemples de projets artistiques: les exemples de La Maison et Portaits.....	93
4.2 Les parcours des jeunes femmes hébergées à Passages	95
4.3 Conclusion	104
CHAPITRE V.....	106
5. Résultat de recherche: Les ateliers créatifs et les dimensions de l'exclusion	107
5.1 Les ateliers créatifs et la dimension économique de l'exclusion.....	107
5.1.1 Une option accessible et correspondant à la réalité des jeunes femmes	108

5.1.2 La rémunération comme premier incitatif	110
5.1.3 La rémunération comme reconnaissance et exigence	112
5.1.4 L'accès à l'art	112
5.1.5 L'activité artistique et l'employabilité	113
5.2 Les ateliers créatifs et la dimension sociale de l'exclusion	116
5.2.1 Les relations avec les formatrices	117
5.2.2 Le soutien	120
5.2.3 Les relations entre pairs	122
5.2.4 Briser l'isolement	122
5.2.5 Solidarité et soutien entre pairs	124
5.2.6 Le développement d'habiletés sociales	126
5.2.7 L'expérience de l'engagement	128
5.2.8 L'expression à travers les créations	130
5.3 Les ateliers et la dimension symbolique de l'exclusion	133
5.3.1 Aspect ludique de l'activité artistique	133
5.3.2 L'estime personnelle	134
5.3.3 La confiance en soi	136
5.3.4 La reconnaissance	137
5.3.5 La marge, l'insertion et ses fins	141
5.3.6 Le pouvoir	141
5.4 Conclusion	143
CHAPITRE VI.....	144
6. Discussion	145
6.1- Les ateliers créatifs et la recomposition des liens économiques.....	145
6.1.1 Les ateliers, points d'ancrage dans le monde instable de la rue.....	146
6.1.2 Les ateliers créatifs comme espace d'intégration préalable à l'emploi	148
6.1.3 Le marché du travail et ses conditions d'accès	149
6.2 Les ateliers créatifs et la recomposition des liens sociaux	151
6.2.1 Une occasion pour être en relation avec les pairs	152
6.2.2 La dimension relationnelle et l'intervention	155
6.2.3 La portée individualiste	158
6.3 Les ateliers créatifs et la recomposition des liens symboliques	161
6.3.1 Porter un nouveau regard sur soi-même	162
6.3.2 Être reconnue.....	164
6.3.3 L'itinérance et la stigmatisation	166
6.3.4 La capacité d'agir et l'intégration dans la société	167
6.4 Conclusion	170
CONCLUSION	171

BIBLIOGRAPHIE.....	177
ANNEXE A.....	188
ANNEXE B.....	189
ANNEXE C.....	192

INTRODUCTION

La recherche sur l'itinérance s'est transformée au cours des trois dernières décennies. Si les efforts fournis ont d'abord été consacrés au décompte et à la description des populations, on s'intéresse désormais aux processus personnels et sociaux menant à l'itinérance. Il en ressort que la descente à la rue s'explique de façon complexe, où différents facteurs sont décisifs (Laberge, Roy, Morin & Rozier, 2001). De plus, un consensus semble établi entre les chercheurs et les intervenants : le phénomène de l'itinérance s'est transformé de façon significative durant cette période. Parmi ces changements, on note l'accroissement du phénomène, la diversification des caractéristiques des personnes touchées et l'aggravation des problèmes qui y sont associés (Laberge, Morin, & Roy, 2000). On observe des transformations sur le plan géographique, c'est-à-dire que le phénomène de l'itinérance n'est plus seulement lié aux grands centres urbains tels que Montréal et Québec, mais qu'il s'étend dorénavant aux villes de taille moyenne, comme Gatineau et Trois-Rivières. De plus, l'itinérance atteint maintenant toutes les catégories d'âge et ne se limite plus seulement aux hommes; les jeunes, les personnes âgées représentent désormais un pourcentage significatif de cette population. Or, les femmes constituent le groupe dont l'augmentation a été la plus significative au cours des dernières années (ibid.). On retrouve parmi ces femmes un plus grand nombre d'autochtones, d'immigrantes et réfugiées, de femmes handicapées, de jeunes et de femmes âgées. Si l'accroissement du nombre des femmes en difficulté et sans abri est une réalité tangible qui ne date pas d'hier, ce n'est que vers la fin des années 1980 que les chercheurs ont commencé à s'intéresser à la question de l'itinérance des femmes. Bien que le portrait actuel mette davantage les femmes en avant plan, les connaissances ont peu évolué depuis (Conseil du Statut de la femme, 2012).

S'inscrivant dans la lignée du travail social, notre mémoire vise à mieux saisir les interventions possibles dans la prévention et la lutte contre l'itinérance féminine. Notre

regard se posera sur une intervention communautaire novatrice qui utilise l'art dans une perspective d'insertion sociale auprès de jeunes femmes à risque ou en situation d'itinérance.

Le premier chapitre porte sur notre question de recherche. Nous ferons d'abord un survol du phénomène de l'itinérance et particulièrement l'itinérance au féminin. Nous verrons que cette condition de vie est marquée par la grande pauvreté et l'exclusion. Puis, nous examinerons les différentes stratégies de lutte à l'exclusion, la pauvreté et l'itinérance au Québec depuis les quarante dernières années, ainsi que les pratiques d'insertion sociale. C'est l'action communautaire qui retiendra particulièrement notre attention. Nous présenterons la Maison Passages de Montréal, ressource d'hébergement et d'insertion sociale pour jeunes femmes en difficulté. Nous nous intéresserons aux ateliers d'art offerts par la ressource et aux impacts sur le parcours de ces jeunes femmes. Notre recherche porte plus précisément sur l'art comme espace possible d'insertion.

Nous présenterons notre cadre théorique dans le deuxième chapitre. Nous examinerons de plus près quels sont les processus d'exclusion à l'œuvre dans la société, puis quels sont les mécanismes d'inclusion que cette même société offre aux personnes. Pour cela, nous nous intéresserons à la perspective communautaire et aux espaces d'insertion créés dans ce milieu. Ensuite, nous présenterons des pratiques artistiques s'inscrivant dans une perspective communautaire. Les dimensions féministes et interactionnistes de la recherche seront présentées.

Le troisième chapitre concerne la méthodologie adoptée. Nous y aborderons entre autres les aspects qualitatifs de la recherche et traiterons des différentes phases qui ont constitué notre démarche.

La présentation des données constitue le quatrième chapitre. Notre regard se posera d'abord sur les pratiques de l'organisation Passages, puis nous nous arrêterons davantage sur les ateliers créatifs selon la perception des différentes participantes à la recherche.

Le chapitre cinq suivra avec l'analyse de ces données. Essentiellement, nous situerons les ateliers créatifs par rapport aux processus d'exclusion et tenterons d'en faire ressortir les impacts sur les trajectoires des jeunes femmes en situation d'itinérance.

Finalement, le chapitre six présentera les conclusions de la recherche. Pour cela, nous reprendrons les principaux constats du dernier chapitre et tenterons de les situer dans un contexte plus large entourant le champ de l'insertion sociale et des pratiques novatrices utilisant l'art comme outil d'intervention sociale.

CHAPITRE I

Problématique

Les prochaines pages sont consacrées à la présentation de notre problématique. Nous tentons de dresser un portrait de l'itinérance à partir des statistiques, de relever les processus impliqués dans la descente à la rue, les facteurs individuels et les conditions de vie, et finalement d'exposer la pauvreté et l'exclusion qui sont étroitement liés à l'itinérance. À travers ce portrait, nous tentons d'identifier des éléments en lien avec la situation particulière des femmes. Par la suite, nous explorons les interventions menées par différents acteurs en termes de prévention et la lutte contre l'itinérance, particulièrement l'action communautaire. Nous terminons cette section en abordant les pratiques d'insertion sociale intégrant l'activité artistique, ce qui nous amènera à poser notre question de recherche.

1.1 Définitions, statistiques et considérations méthodologiques

Nous débutons cette première section avec des données concernant la définition de l'itinérance et des statistiques afin d'en dresser un portrait général. Nous terminerons avec des considérations méthodologiques.

1.1.1 Définitions

L'itinérance caractérise une condition de vie plus ou moins temporaire. Le ministère de la Santé et des Services sociaux (2014), résume les travaux portant sur la question et fait état de trois types d'itinérance : situationnelle, cyclique et chronique. L'itinérance situationnelle, qui serait la plus répandue, réfère aux personnes qui se retrouvent momentanément sans logement stable. Ces personnes sont les moins visibles, et parviennent rapidement à se reloger et à établir des contacts sociaux. L'itinérance cyclique

désigne les personnes qui vont et viennent entre un logement et la rue. Ce type est fait de répétitions de situations d'itinérance. Finalement, les personnes qui se trouvent en situation d'itinérance chronique n'ont pas connu de logement stable depuis une longue période.

Il est également nécessaire de faire la distinction entre l'itinérance visible et l'itinérance cachée. Selon la définition du ministère de la Santé et des Services Sociaux (2014), l'itinérance visible fait référence aux personnes qui sont hébergées dans des foyers et des abris d'urgence et celles qui vivent l'expérience de dormir dans des endroits inadéquats (parcs, entrées de portes, véhicules, édifices, etc.). L'itinérance cachée, quant à elle, réfère à celles qui, afin d'éviter la rue, se maintiennent dans des milieux où elles sont exposées à des conflits familiaux et à de la violence, et qui n'ont pas d'autres endroits sécuritaires où aller. Cette catégorie inclut également les personnes qui vivent dans une pauvreté attribuable au logement, autrement dit, qui consacrent au logement une telle proportion de leur revenu qu'elles ne peuvent plus combler leurs besoins essentiels. Cela inclut aussi les personnes qui risquent d'être expulsées de leur logement sans avoir les moyens de se reloger, celles qui vivent dans des édifices illégaux ou non sécuritaires ou dans des logements surpeuplés. Le Conseil du statut de la femme (2012) nous informe que les femmes font plus souvent partie de cette dernière catégorie.

1.1.2 L'itinérance en chiffres

Le dénombrement des personnes itinérantes présente un problème sur le plan méthodologique, car il s'agit de populations changeantes, parfois même invisibles. Ainsi, les chiffres ne révèlent qu'une partie de cette réalité.

Aucune enquête à grande échelle n'a été réalisée depuis la parution, en 2001, de *l'Enquête auprès de la clientèle des ressources pour personnes itinérantes des régions de Montréal-*

Centre et de Québec, 1998-1999, effectuée par l'Institut de la statistique du Québec. Selon les résultats de cette enquête, 28 214 personnes différentes ont fréquenté une ressource pour personnes itinérantes (refuge, soupe populaire, centre de jour) dans la région de Montréal. De ce nombre, 12 666 avaient été sans domicile fixe au cours des 12 derniers mois. On compte 8 253 différentes personnes ayant fréquenté spécifiquement le réseau d'hébergement pour les personnes sans abri, dont 22% étaient des femmes. En 2006, un estimé du Secrétariat national des sans-abris évaluait à 30 000 à Montréal les personnes qui se sont retrouvées, à un moment ou un autre au cours de l'année, en situation d'itinérance (Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal, RAPSIM, 2010).

Faute de statistiques officielles, il faut s'intéresser spécifiquement aux ressources d'hébergement s'adressant aux personnes sans abri. Celles-ci s'entendent sur un même constat : le nombre de demandes d'aide a augmenté depuis les dernières années (Ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec, 2009) et cette tendance est la même chez la population féminine (Conseil du statut de la femme, 2012).

En 2015 a eu lieu à Montréal un dénombrement des personnes itinérantes effectué en collaboration avec la Ville de Montréal et l'Institut universitaire en santé mentale Douglas du Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux de l'Ouest-de-l'Île-de-Montréal, intitulé *Je compte Montréal 2015* (Latimer, McGregor, Méthot & Smith, 2015). Le dénombrement a été effectué par des bénévoles et travailleurs de rue qui se sont mobilisés afin de découvrir combien de personnes itinérantes étaient présentes dans les lieux suivants la nuit du 24 au 25 mars : stations de métro, refuges, centres de jour et soupes populaires, logements de transition, hôpitaux, centres de détention provinciaux et centres de thérapie. Les résultats nous apprennent que 3016 personnes étaient en situation d'itinérance à Montréal à ce moment précis, ce nombre excluant les personnes

en situation d'itinérance cachée¹. De ce nombre, environ le quart était en situation d'itinérance chronique depuis 4 ans ou plus. Globalement, environ le quart des personnes identifiées en situation d'itinérance sont des femmes. Ce pourcentage varie selon le type de lieu, atteignant 54 % dans les logements transitoires et seulement 7 % dans les lieux extérieurs. Les immigrants représentent 16 % de cet échantillon. Les femmes constituent 39 % de ce groupe. Les femmes immigrantes semblent particulièrement à risque d'avoir avec elles des enfants de moins de 18 ans, 22 % d'entre elles étant dans cette situation, comparativement à 10 % pour la population générale. Concernant les Autochtones, ils constituent 10 % de l'échantillon, alors qu'ils représentent moins de 0,6 % de la population de Montréal. Les Inuits représentent 40 % de l'échantillon, tandis qu'ils ne représentent que 10 % de la population autochtone à Montréal. Les raisons invoquées pour expliquer le passage le plus récent à une situation d'itinérance font ressortir deux problématiques particulièrement importantes : les problèmes financiers et la dépendance aux drogues ou à l'alcool. La violence et les abus sont nettement plus souvent cités comme cause de perte de logement chez les femmes et chez les immigrants. Finalement, les résultats indiquent que les femmes en situation d'itinérance tendent à être plus jeunes que l'ensemble des autres. 27 % ont 30 ans ou moins, tandis que 19 % de l'ensemble sont dans cette catégorie d'âge. Seulement 27 % ont 50 ans et plus, versus 41 % pour l'ensemble des répondants.

Voici ce que nous retenons de l'ensemble des statistiques produites que nous avons consultées:

-Les données recueillies concernent uniquement les personnes en situation d'itinérance visible. Elles excluent aussi les personnes qui sont à risque de le devenir.

¹ 356 personnes en situation d'itinérance cachée à Montréal ont été répertoriées. Ce nombre ne représente qu'une fraction des personnes en situation d'itinérance cachée, dont il serait très difficile d'estimer le nombre exact.

-Les écrits démontrent que nous en savons fort peu sur la situation des femmes itinérantes de même que celles immigrantes, alors que leur nombre est en hausse. (MSSS, 2014)

-Si la majorité des personnes en situation d'itinérance sont nées au Québec, les acteurs du milieu observent cependant que les personnes d'origine étrangère représentent une proportion de plus en plus grande de la population itinérante. Cette situation affecterait notamment les personnes ayant sollicité l'asile et les personnes immigrantes qui éprouvent des difficultés d'intégration sociale et économique.

-Les mères accompagnées de leurs enfants sont plus présentes dans le réseau d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec, puisque les maisons d'hébergement accueillant les enfants y sont plus nombreuses.

1.1.3 Considérations méthodologiques

Il devient difficile de rendre compte de façon homogène de la réalité des jeunes femmes itinérantes, qui représente la population à l'étude dans le cadre de notre recherche. D'une part, notre recension des écrits révèle la diversité des appellations, des approches et des réalités qui font varier la définition de la catégorie « adultes », « jeunes adultes » et « jeunes de la rue ». En effet, la catégorie « jeunes de la rue » recoupe celle caractérisant la population adulte. La plupart des recherches sur les jeunes de la rue portent sur des cohortes de personnes âgées entre 14 et 25 ans, (Colombo, 2015), filles et garçons pour la plupart, quoique ces derniers soient un peu plus nombreux, souvent originaires des milieux ruraux ou des petites villes (Bellot, 2001; Roy et al, 2005) et de plus en plus issus de l'immigration. Finalement, la catégorie « jeunes adultes » est comprise comme s'étendant de 18 à 35 ans, limite qui a toutefois tendance à s'élargir aujourd'hui (Beauchemin, 1996, dans Lussier & Poirier, 2000). L'expérience de la rue vécue par les jeunes rejoint celle de l'itinérance adulte mais elle s'en distingue aussi sur plusieurs aspects, tant sur le sens que

les jeunes accordent eux-mêmes à l'expérience que sur les manières de l'appréhender sur le plan théorique (Lamarre, 2000; Colombo, 2015). Par ailleurs, les réalités vécues par les femmes itinérantes diffèrent de celles des hommes. Ainsi, la littérature portant sur l'itinérance sans différenciation des genres ne met pas en lumière les processus de précarisation des conditions de vie et les réalités particulières aux femmes (Laberge et al., 2000). Afin de dresser un portrait le plus juste possible, nous tenterons de combiner différentes études, ce qui nous amènera à déceler l'amplitude de l'enracinement dans l'itinérance et de pousser davantage notre réflexion. Dans le cadre de notre recherche, nous avons utilisé le terme « jeunes femmes » dont l'âge sera situé, selon notre échantillon, entre 18 et 30 ans.

1.2 Grande précarité et conditions de vie

L'itinérance n'est pas une caractéristique ou un problème spécifique, mais une condition de vie dont les processus qui y mènent ou qui s'en éloignent sont complexes. Cette condition est constituée d'une extrême pauvreté, d'une instabilité domiciliaire, de comportements en marge des normes sociales, de désaffiliation et d'isolement social (Lecompte, Hachey & Poirier, 2000). Pour certaines personnes, l'entrée à la rue se traduira par une dégradation progressive marquée par les étapes de désaffiliation alors que pour d'autres, un moment de rupture brutale (perte d'emploi, rupture amoureuse, deuil, etc.) sera la cause d'une rapide dégringolade. Quoi qu'il en soit, le phénomène de l'itinérance est composé de différents facteurs qui s'inscrivent dans la trajectoire de vie d'une personne. Ces facteurs sont à la fois les éléments déclencheurs ou bien les conséquences de l'itinérance. C'est toutefois leur multiplication qui contribue à la détérioration des liens sociaux et qui mène à des situations d'extrême vulnérabilité.

Bien que la situation des personnes itinérantes soit fortement associée à la question du logement, elle est aussi le produit de différents processus sociaux tels que la transformation du marché de l'emploi et l'affaiblissement des mesures de protection

sociale, la transformation des politiques sociales et de santé, les modifications des structures familiales et les nouveaux modèles conjugaux, la fragilisation ou l'absence d'un réseau de soutien (Grimard, Lemétayer, Morin & Roy, 2006; Laberge et al., 2000). Ces processus ont d'autant plus d'impacts sur la vulnérabilisation des femmes en raison de conditions sociohistoriques déterminantes quant à leur place et à leur rôle social. Ainsi, pour Laberge et al. (2000), l'analyse de la situation des femmes itinérantes doit prendre en compte la différenciation du processus de précarisation des conditions de vie selon le genre. Les conditions qui mènent les femmes à la rue ne sont pas les mêmes que celles des hommes, particulièrement en ce qui concerne les discriminations qu'elles subissent en raison de leur sexe. De plus, les conditions dans lesquelles vivent les femmes sont en elles-mêmes propices aux inégalités et font qu'elles sont ainsi davantage touchées et le sont toutes plus durement. Des études ont démontré que les jeunes femmes de la rue seraient davantage touchées par des problématiques comme les grossesses non désirées (Boivin, 2005), la consommation abusive de drogues et d'alcool ainsi que le syndrome de stress posttraumatique (Tyler & Noel, 2009). Elles seraient deux fois plus à risque de subir de la violence physique ou psychologique de la part d'un ou d'une partenaire ou de vivre une agression sexuelle (Gaetz, 2004).

Étroitement liée à l'aspect économique, la question de l'accessibilité ou du maintien en logement est aussi majeure. À ce sujet, Boucher (2005) souligne que les conditions d'accès au logement jouent un rôle important dans la stabilité des individus et la construction des réseaux de soutien. La difficulté de trouver un logement à loyer modique ou à prix abordable et l'augmentation du coût des loyers rendent les personnes plus susceptibles de se retrouver sans abri. Cette situation est particulièrement visible à la période de déménagement estivale. L'accès à des logements abordables et à un soutien financier adéquat représente un enjeu d'importance pour les personnes touchées (MSSS, 2009). Le problème d'accessibilité au logement a des répercussions directes sur les conditions de vie des personnes touchées : difficulté à obtenir des services, à maintenir des liens, à assurer son intégrité et sa sécurité physique. De plus, le fait de ne pas avoir accès à un espace de

vie privé stable contraint les personnes itinérantes à vivre dans l'espace public et les rend davantage vulnérables à la répression et à la stigmatisation (Laberge & Roy, 2001). Toutefois, le problème de l'itinérance ne peut s'expliquer uniquement par un manque d'accès au logement :

Dans les faits, et l'intervention le démontre souvent, un logis peut être accepté par l'itinérant puis rapidement désinvesti, laissé à l'abandon, la personne retournant à l'anomie de la rue ou à l'itinéraire plus ou moins aléatoire de prises en charges partielles et transitoires dans les ressources d'hébergement (Poirier, Hachey & Lecompte, 2000, p. 11).

Le logement ne peut être séparé des autres dimensions de la vie des personnes en situation d'itinérance, ces dimensions ayant un impact sur la capacité de se loger.

1.2.1 Facteurs individuels et difficultés de vie associées à l'itinérance

Certaines expériences et problèmes individuels sont associés à la survie dans la rue, venant renforcer les situations de précarité extrême. Ces problèmes peuvent se multiplier chez une même personne et changer profondément les dynamiques à travers lesquelles elle tente de survivre.

Parmi ceux-ci, les problèmes de santé mentale se retrouvent au premier rang des difficultés associées à la survie dans la rue (Bellot, 2003, Laberge et al., 2000). Selon une publication du RAPSIM (2003), le tiers des personnes itinérantes sont affectées par ce problème. Chez la population féminine, cette problématique est plus présente chez celles vivant une forme d'itinérance chronique (Conseil du statut de la femme, 2012). Les difficultés de dépendance (alcool, drogues injectables) sont aussi évoquées. La vulnérabilité des personnes est accrue lorsqu'elles doivent faire face à des problèmes de santé associés à la consommation tels que le VIH/sida, les hépatites, les polytoxicomanies (Laberge, 2000). De plus, les personnes consommatrices de drogues sont plus susceptibles

de s'exposer à des situations de violence et de criminalité. Une troisième problématique associée à la vie dans la rue est la judiciarisation, dans la mesure où ces difficultés vont nuire au processus de sortie de rue, les marginalisant toujours davantage (Bellot, 2003; Laberge, 2000). Selon le RAPSIM (2003), plus de 10% des personnes détenues en prison au Québec se déclarent sans adresse.

En ce qui concerne les facteurs de précarisation qui sont particuliers à la population féminine, la violence envers les femmes semble prépondérante. Selon le ministère de la Santé et des Services Sociaux (2009), la violence physique ou sexuelle dans l'enfance ou à l'âge adulte sont des facteurs qui contribuent à ce que les femmes se retrouvent à la rue dans un état de grande vulnérabilité. L'itinérance peut survenir dans un contexte de fuite de la violence, ou bien encore être l'aboutissement d'un parcours où toutes les ressources ont été épuisées (Laberge, Morin & Roy, 2000).

1.2.2 L'expérience de survie, les femmes et la rue

La littérature nous porte à croire que la rue représente un espace dans lequel les jeunes hommes et les jeunes femmes ont des conduites associées aux différences liées au genre. Comme le souligne Bellot (2003), l'expérience de la rue s'articule autour de la survie et il existe des différences par rapport aux recours à certaines stratégies en fonction du genre. Le phénomène au féminin est moins visible, voire moins spectaculaire que celui des hommes: « Leur manière d'occuper l'espace traduit bien les rapports sociaux des sexes existants. Elles se font discrètes, lorsque cela leur est possible. Moins visible, leur situation nous donne souvent l'impression qu'il n'y a pas beaucoup de femmes itinérantes » (Lamarre, 2000).

Selon Laberge, Morin & Roy (2000), les femmes auraient tendance à chercher des stratégies pour camoufler leur itinérance, en vue d'éviter des conséquences possibles, telle

que la victimisation associée à une plus grande vulnérabilité. Certaines femmes n'iront pas chercher de l'aide spécifique auprès des institutions ou vont tenter de dissimuler certaines situations, de peur de perdre la garde de leurs enfants à cause d'une dénonciation à la Protection de la jeunesse, par exemple. C'est pourquoi elles vont préférer choisir des activités qui, tout en les maintenant dans la précarité, vont les rendre moins visibles. Certaines de ces activités représentent non seulement des risques pour ces femmes mais elles peuvent affecter leurs capacités à sortir de la rue (Laberge, Morin & Roy (2000); Racine, 1991).

Bellot (2003), dans une recherche effectuée auprès des jeunes de la rue, souligne de son côté que les jeunes femmes utilisent des stratégies pour s'éloigner le plus possible des expériences extrêmes. Pour ne pas se retrouver sans abri, par exemple, elles vont se maintenir en logement au prix de services sexuels ou avec l'entraide entre pairs. Elles vont afficher plus souvent des relations homosexuelles pour se prémunir contre des relations hétérosexuelles qui les conduiraient à des formes de dépendance ou à des rapports de pouvoir inégalitaires. Elles vont adopter des stratégies de survie telles que le travail du sexe, la vente de drogue, le squeegee, qui leur permet de conserver une autonomie financière. Elles ne vont s'associer au milieu criminel qu'en dernier recours, dans une logique de survie, contrairement aux hommes. Toutefois, lorsque ces stratégies de survie échouent, elles vivent de manière plus intense l'expérience de la survie, car elles font face de façon plus fréquente à des agressions et à des situations de violence. Les femmes au bout du processus de descente à la rue vont avoir tendance à adopter des comportements qui les rendent très visibles, en vue de se protéger. Par exemple, elles vont adopter une allure détériorée qui les rendent repoussantes alors que d'autres vont adopter des comportements agressifs envers les autres (Laberge, Morin & Roy (2000). Finalement, les femmes utiliseraient également plus les ressources du milieu communautaires que les garçons (Bellot 2003, Laberge, Morin & Roy, 2000).

1.2.3 Les contextes relationnels

Sur le plan des trajectoires de glissement à l'itinérance, la famille apparaît comme un filet de protection contre la précarisation. Que ce soit de la part d'un parent, ou de la fratrie, ces personnes agissent en tant que médiateur avec les services, ou bien encore elles peuvent offrir un dépannage temporaire (matériel ou affectif) qui permet de passer à travers un moment de crise (Laberge, 2000).

Mais qu'arrive-t-il lorsque la famille n'assure pas ce rôle? Le parcours des personnes itinérantes est souvent marqué de ruptures avec des figures significatives, le plus souvent parentales. La dimension affective présente dans l'itinérance, façonnant en quelque sorte l'histoire des individus en errance, mérite une attention particulière. En effet, de nombreux écrits témoignent des contextes relationnels dysfonctionnels, d'une extrême précarité, voire menaçant pour l'intégrité physique et psychologique (Gagné, 1996; Lussier et Poirier 2000; Castel 1991; Colombo, 2015, Parazelli, 2002).

Dans une recherche auprès de jeunes adultes en situation d'itinérance, Lussier & Poirier (2000) démontrent que l'enfance est souvent caractérisée par un rapport au monde adulte plutôt difficile, voire malsain. Les auteurs expliquent que ces jeunes sont nombreux à avoir connu des ruptures familiales précoces, les foyers et les centres d'accueil, instances de substitution à la famille. Ces ruptures sont sources de nombreux traumatismes de l'attachement : deuils, conflits familiaux, violence conjugale et familiale, abus sexuels, déracinements causés par des placements répétés dans l'enfance et à l'adolescence, désintérêt ou désengagement parental. Ces expériences traumatiques seraient propices à l'émergence de comportements d'itinérance. « Les expériences traumatiques contribuent à construire un imaginaire de représentations relationnelles intériorisé, lequel influence l'établissement des liens affectifs subséquents, et conduit souvent l'itinérant à établir des relations insatisfaisantes (instables, frustrantes) ou dangereuses (abus, violence)» (Lussier & Poirier, 2000, p.69).

Il va sans dire que ces dynamiques ont des effets sur les recours à l'aide. En effet, ces personnes en arrivent à se sentir incapables d'instaurer un lien de confiance stable avec des personnes significatives. Cela contribue à les maintenir dans des situations de désaffiliation. Castel (1994) décrit bien cette mécanique qui implique la désaffiliation et la marginalisation. Au cours de ces allers-retours, l'individu en rupture devient à risque de perdre ses repères affectifs et plus précisément ses capacités de lien social. Cela illustre bien le processus où la rupture en vient à s'installer comme mode relationnel.

Malgré l'omniprésence des ruptures et de la pauvreté du réseau, on ne pourrait conclure à un vide relationnel. Toutefois, comme nous le démontre Poirier et Lussier (2000), bien qu'interrompu ou inexistant, le rapport aux proches occupe une place majeure dans l'esprit des jeunes. Les auteurs soutiennent que malgré l'omniprésence de la rupture et de la pauvreté du réseau, le rapport aux autres domine le discours et la pensée au quotidien. Les jeunes adultes se trouvent « hantés » par ces liens : d'un côté la rupture qui apparaît parfois nécessaire à la survie, c'est-à-dire la rupture de ces liens qui sont dénoncés comme destructifs et d'un autre côté, ces liens auxquels il semble impossible de se dissocier définitivement.

1.2.4 La sortie de la rue

De nombreuses études s'intéressent aux jeunes de la rue comme étant une population à protéger ou délinquante. Bien qu'elles produisent des données essentielles pour coordonner des interventions ciblées concernant les problèmes sociosanitaires inhérents à la réalité de la vie dans la rue, on leur reproche de nier l'expérience subjective que font les jeunes. Elles ne relèvent pas leur capacité de donner un sens à leur vie de rue et leur réalité est appréhendée sous l'angle du risque et de la dangerosité (Colombo, 2015). Ainsi, la rue représente un lieu où les jeunes peuvent exprimer leur marginalité (Bellot 2002;

Colombo, 2015; Parazelli 1996, 2002). Considérant les multiples épisodes de ruptures, d'abus et de violences qu'ils sont susceptibles d'avoir connus, la rue devient pour plusieurs d'entre eux un espace plus sécuritaire que la famille ou le centre d'accueil.

À travers ses travaux portant sur les jeunes de la rue, Parazelli (1996, 2002) souligne que vivre dans la rue correspond à un mode de vie. Même s'il est perçu comme marginal au regard des normes de la culture dominante, le jeune entretient un rapport d'appartenance symbolique et dynamique à la rue. L'auteur nous invite à comprendre le sens que les jeunes donnent aux épisodes de socialisation, à partir du potentiel de socialisation que la vie dans la rue offre, du moins pour certains jeunes. La marginalité devient ainsi la norme autour de laquelle les jeunes créent des liens à travers l'expression d'une culture qui les regroupe et les distingue. La rue est alors un lieu où les jeunes se sentent en sécurité et développent un sentiment d'appartenance.

La sortie de rue devient envisageable lorsque ce mode de vie ne répond plus aux besoins sur le plan des ressources symboliques et matérielles. Pour Bellot (2003), un tel projet est envisagé comme un processus plutôt que comme un moment, provoquant des changements dans l'expérience de survie : arrêt de consommation, maintien dans un logement stable, installation dans une relation de couple durable, grossesse, emprisonnement. De plus, la sortie de rue est souvent caractérisée par l'ambivalence, par des va-et-vient entre des logiques de continuité et de rupture. La sortie de rue est un processus difficile et cyclique. Cela signifie que les personnes itinérantes connaîtront encore, pour certaines, des conditions de vie difficile. Autrement dit, cela peut signifier le passage vers d'autres conditions de vie caractérisées par la pauvreté et l'isolement. Si certains jeunes vont obtenir le soutien de leur famille, pour ceux qui avaient coupé tout lien, cela signifie souvent la rupture avec le monde social qui les entourait. Dans ce contexte, le processus de sortie signifie souvent une prise en charge par le réseau de l'assistance. (Laberge et al., 2000). Pour les femmes, la trajectoire qui passe par la

naissance d'un enfant est entendue comme un passage vers le statut de mère monoparentale et permet rarement de sortir de la pauvreté.

En somme, le sens donné à leur parcours serait en bonne partie construite autour des liens, ceux perdus ou ceux qu'ils possèdent. Comme le souligne Parazelli (1996), l'historique relationnel et le vécu parental est difficilement dissociable de l'expérience de désaffiliation des jeunes. Plus encore, ce vécu influence grandement l'appropriation de la rue par le jeune. Lorsqu'on songe aux processus de sortie de rue, ne serait-il pas tout aussi nécessaire de prendre en considération les contextes relationnels et l'expérience que les jeunes adultes font de la rue? Sheriff (1998) relève la présence d'une dimension relationnelle dans les conditions de sortie de rue et pour l'insertion sociale. Colombo (2015), en reprenant les travaux de Parazelli, a tenté de démontrer comment ces contextes relationnels et l'expérience de la rue influencent aussi les processus de sortie de rue. Dans une recherche effectuée auprès de jeunes de la rue, elle démontre le rôle de la reconnaissance, comprise comme ressource relationnelle, dans les processus de sortie de rue. Nous avons porté une attention particulière à cet aspect dans notre recherche, spécialement lorsque nous avons examiné les interventions visant l'insertion sociale de cette population.

1.3 L'itinérance, une condition caractérisée par la grande pauvreté et l'exclusion

Constituant depuis toujours un problème majeur de la société, la pauvreté est identifiée comme un des facteurs principaux de l'itinérance (Poirier, Hachey & Lecompte, 2000). Les changements démographiques, les mutations dans les modes de vie et le marché du travail ont considérablement changé le visage de la pauvreté depuis les trente dernières années. Elle se manifeste davantage par un appauvrissement de nouvelles populations qui étaient autrefois protégées. Les individus les plus fragiles arrivent difficilement à surmonter certaines situations ou handicaps et amorcent un processus de désinsertion qui les mènent parfois jusqu'à des situations de précarité extrême, comme l'itinérance. Cette pauvreté se

manifeste particulièrement chez les femmes et est soutenue par des dynamiques structurelles et conjoncturelles, telles que la discrimination en emploi et l'inégalité des salaires, la ghettoïsation des secteurs d'activité les moins valorisés, le maintien du rôle et des responsabilités des femmes dans le soin des enfants (Leboeuf, 1991; Laberge, Morin & Roy, 2000). Actuellement au Québec, 13% des femmes vivent sous le seuil de la pauvreté. Elles sont près de 23% à Montréal (Conseil du statut de la femme, 2012). Malgré l'effort soutenu des politiques à cet égard, notamment par la mise en place de programmes d'accès à l'égalité et à l'équité salariale, la pauvreté des femmes persiste.

De façon générale, la pauvreté est appréhendée à partir du seuil du revenu : une personne vivant en dessous du seuil de faible revenu est considérée objectivement comme étant pauvre (Mercier, 1995). Le gouvernement du Québec (2002) introduit dans sa définition de la pauvreté une approche globale et intégrée, désignant celle-ci comme étant « la condition dans laquelle se trouve un être humain qui est privé de manière durable de ressource, de moyen, de choix et du pouvoir nécessaire pour acquérir et maintenir son autonomie économique et favoriser son inclusion active dans la société québécoise » (Projet de loi 112, ch. I, art.2.).

Pour Ulysse et Lesemann (2004), la pauvreté au Québec est comprise comme un problème individuel, social, économique et politique, qui menace les droits fondamentaux et la dignité des individus, qui fragilise les liens sociocommunautaires et qui effrite la cohésion sociale. Les auteurs soulignent l'importance de prendre en considération les dynamiques d'exclusion qui sont à l'œuvre dans le phénomène de la pauvreté. En effet, les personnes touchées par la pauvreté sont souvent les mêmes à être sans emploi, à vivre dans des conditions d'insalubrité, à ne pas avoir accès aux ressources collectives, à être coupées des liens sociaux suffisants, à être stigmatisées, à être exposées à des facteurs pathogènes (violence, drogue, prostitution). Ces mêmes personnes sont à différents degrés « exclues physiquement et socialement des avantages et disponibilités qu'offre la société de l'emploi

et du salariat : revenu, emploi, consommation, engagement communautaire ou social, participation politique, etc. » (p.188).

Les processus menant à l'exclusion ont intéressé de nombreux auteurs (Autès, 1995; Castel, 1994, 1995; Clavel, 1998; Gaulejac & Léonetti, 1994; Anderson & Snow, 2001; Paugam, 1993; Roy, 2008, 1995; Soulet, 2008). La notion d'exclusion, bien que critiquée par plusieurs en raison du voile qu'elle jette sur les inégalités structurelles socioéconomiques ou encore parce qu'elle est considérée comme un concept imprécis (Castel, 1995; Roy & Soulet, 2001, dans Racine, 2007), a retenu particulièrement notre attention tout au long de notre recherche, puisque nous pensons qu'elle peut apporter un éclairage certain sur les questions qui nous intéressent. En effet, les travaux consultés portent tout autant sur des situations de dénuement et de vulnérabilité extrême, de privation matérielle et culturelle, d'impuissance à agir. Ils concernent également l'individualisme comme fondement des rapports sociaux contemporains. Pour Roy (2008), c'est précisément le phénomène de l'individualisme qui jette les bases de la vulnérabilité: certains individus arrivent à s'inscrire comme sujet dans la société, d'autres, par manque de ressources matérielles ou personnelles, n'y arriveront pas. Comme le fait remarquer Soulet (2008), le problème de la pauvreté dans la société contemporaine se poserait maintenant en termes de déficit d'intégration. Nous comprenons que le phénomène de l'exclusion témoigne d'une souffrance sociale, tout comme de « l'impossibilité d'être symboliquement et pratiquement acteur de la production de soi et donc de la société » (Châtel & Soulet, 2002, p.196). L'itinérance en serait une des formes les plus extrêmes (Roy, 1995). Les processus d'exclusion et les dynamiques qu'ils génèrent apportent un éclairage sur la trajectoire des personnes qui se retrouvent à la rue ou qui en sortent, c'est pourquoi nous y avons été attentive tout au long de notre recherche.

1.4 L'intervention contre l'exclusion, la pauvreté et l'itinérance depuis les quarante dernières années

L'aide aux personnes en situation d'itinérance relève souvent de la réponse à leurs besoins immédiats, parfois à des situations d'urgence. L'accès aux services peut s'avérer difficile pour les personnes se trouvant dans l'extrême vulnérabilité, que ce soit en raison de leurs conditions de vie, des représentations sociales de l'itinérance ou de la structure même des services. De plus, l'instabilité résidentielle et les difficultés d'organisation de la vie au quotidien représentent aussi des obstacles majeurs d'accès aux services, dans la mesure où elles rendent les contacts ou le maintien des liens difficiles (rendez-vous manqués, non-respect des prescriptions médicales, etc.). Des expériences passées de judiciarisation, des problèmes de santé mentale ou de toxicomanie peuvent faire peur et justifier un refus de service. En somme, les personnes itinérantes sont susceptibles d'être discriminées et victimisées en raison de leurs conditions objectives de vie. De plus, comme le souligne Laberge (2000), il existe une hiérarchie dans la représentation des personnes démunies et celles qui vivent l'itinérance se retrouvent en bas de la liste. Les personnes itinérantes sont généralement perçues comme étant dérangeantes ou menaçantes et la nature des problèmes qu'elles vivent contribuent à accentuer ces représentations négatives.

Pour Laberge, Morin & Roy (2000), la réponse apportée aux femmes en situation d'itinérance doit prendre en considération la capacité des femmes d'utiliser les services et la spécificité de leurs besoins et difficultés. Pour Poirier, Hachey & Lecompte (2000), l'aide apportée aux personnes itinérantes doit comprendre une dimension axée sur la réappropriation du pouvoir, sur le plan des politiques de revenu et de logement, et sur le plan individuel, l'accompagnement vers l'insertion ou des services.

L'histoire de l'itinérance et de sa prise en charge oscille entre l'aide apportée aux personnes touchées et le contrôle exercé à leur égard. Bellot (2003) souligne que la transformation de l'image médiatique et sociale de l'itinérance a marqué dans les années 1990 un virage important dans la façon d'interpréter la réalité de l'instabilité résidentielle.

On présente dorénavant ce phénomène sous l'angle de la dangerosité, ce qui comporte des conséquences significatives pour la trajectoire des personnes itinérantes. Cette logique d'intervention vise à préserver un ordre social menacé, à combattre les désordres sociaux (*travail du sexe, mendicité, toxicomanie, squeegee*) dans les villes à l'encontre des groupes susceptibles de déviance ou de criminalité. La présence de l'itinérance est donc perçue comme un risque, une situation dérangeante, voire menaçante, sur laquelle il importe de reprendre le contrôle. Pour le RAPSIM (2003), ce type d'intervention, comprenant une stratégie punitive, alimente la tolérance zéro et la pénalisation de la pauvreté.

Roy (2008) soulève de son côté les répercussions négatives issues des rapports de prise en charge par les institutions. D'une part, celles-ci peuvent être disqualifiantes pour les individus en grande difficulté, car ce qu'elles encouragent n'est pas valorisé sur le plan sociétal (par exemple, offrir un gîte pour la nuit). D'autre part, elles peuvent être stigmatisantes lorsqu'elles offrent une prise en charge partielle ou totale (par exemple, la prison). Elles peuvent avoir des répercussions négatives sur le plan de l'identité par la catégorisation qu'elles imposent (sans-papier, maladie mentale, etc). Finalement, la prise en charge institutionnelle systématique peut diminuer la capacité de réaction ou de contestation. De plus, la prise en charge institutionnelle peut créer des conditions de dépendance envers les populations qu'elle cherche à aider.

Il importe donc d'examiner d'autres conceptions de la souffrance sociale et de l'itinérance, ainsi que les pratiques qui s'y rattachent, comme le propose cette recherche. Faisant partie intégrante du paysage québécois depuis plus de trente ans, le mouvement d'action communautaire autonome constitue un des principaux lieux de contestation et d'innovation. Les organismes communautaires reconnaissent que le contexte économique, politique, social et culturel constitue un déterminant majeur de la santé et du bien-être des personnes. Dans la volonté de répondre globalement aux besoins des personnes, leurs interventions sont directement orientées sur ces aspects. Les organismes communautaires se veulent des agents de mobilisation des solidarités et font la promotion

du changement social (Poirel, Lacharité & Rousseau, 2006). Le milieu communautaire apporte une grande contribution dans le renouvellement des pratiques sociales, par ses approches globales et alternatives. Celles-ci sont basées sur les besoins des personnes qui participent également à leur élaboration.

Qu'elles soient issues du cadre caritatif, communautaire ou institutionnel, de nombreuses interventions visant à soutenir les personnes en situation d'itinérance ont été mises sur pied durant les dernières années : dépannage alimentaire, refuges, soins de santé, hébergement, accompagnement et suivi communautaire, travail de rue, logement social, centre de jour, etc. Sur le plan étatique, ces interventions sont soutenues par la reconnaissance du phénomène de l'itinérance comme problème social important dans la Politique québécoise de la santé et du bien-être, en 1992. Québec s'est également doté d'une Politique en itinérance, dans laquelle cinq axes d'intervention sont identifiés comme étant prioritaires : le logement; les services de santé et les services sociaux; le revenu; l'éducation, l'insertion sociale et l'insertion socioprofessionnelle et, finalement, la cohabitation sociale et les enjeux liés à la judiciarisation (Ministère de la Santé et des Services sociaux, 2014).

Sur le plan politique, la lutte pour la reconnaissance du problème de l'itinérance est principalement issue du large mouvement revendiquant les droits sociaux et luttant contre les inégalités sociales, portée par le réseau communautaire (Grimard, Lemétayer, Morin & Roy (2006). C'est vers le milieu des années 1970 qu'ont été développées les premières ressources, le plus souvent sous la forme d'hébergement temporaire. Dès lors, les efforts mis de l'avant afin de favoriser l'intégration sociale des personnes en situation d'itinérance ont permis l'établissement de services de dépannage ponctuel, d'intervention d'urgence et de suivi ainsi que des ressources d'hébergement à plus long terme qui répondent aux besoins d'abri, de santé, de soutien matériel et psychologique selon le sexe, l'âge ou les problématiques associées (RAPSIM, 2010). Des ressources s'adressant spécifiquement aux

femmes sont mises sur pied, telles que les centres de femmes et les maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale.

De façon générale, l'intervention communautaire vise à travailler sur l'ensemble des conditions de vie des personnes et non sur une problématique particulière. Elle s'efforce de maintenir « une lecture globale de la réalité prenant en compte les aspects structurels et relationnels des situations, c'est-à-dire autant les enjeux économiques, politiques, institutionnels, sociaux, culturels que les considérations biographiques, affectives, symboliques et circonstancielles » (Fontaine, 2012, p.25). Les acteurs communautaires s'efforcent d'intervenir du côté des rapports de pouvoir présents dans la société et de favoriser la prise en charge des individus et communautés par eux-mêmes. Ainsi, l'intervention communautaire auprès des personnes en situation d'itinérance est animée par différentes pratiques visant à mettre la personne au cœur de sa propre démarche, en misant sur la capacité de chacune d'être un agent de transformation (Relais-femme, 2009). Pour Ninacs (1995), l'exercice du pouvoir (le pouvoir permettant d'augmenter le contrôle sur soi-même et sur son environnement) est fondamental et les pratiques qui en découlent sont fondées « sur la croyance que les personnes, tant individuellement que collectivement, ont ou peuvent acquérir les capacités pour effectuer les transformations nécessaires pour assurer leur accès à des ressources, voire même les contrôler » (Ninacs, 1995, p.70). Dans le cadre de notre recherche, nous avons examiné les mécanismes d'intégration issus du milieu communautaire.

1.5 Des pratiques diversifiées d'insertion sociale

La question de l'insertion sociale démontre un intérêt grandissant dans les milieux de recherche et de pratique qui s'intéressent aux questions de la pauvreté et de l'exclusion (René, Goyette, Bellot, Dallaire & Panet-Raymond, 2001; Comeau, Favreau, Lévesque & Mendell, 2001; Favreau & Lévesque, 1996, Roy, 1995; Castel, 1991).

À partir des années 1980 au Québec, les politiques sociales s'orientent autour de l'enjeu de l'employabilité et des programmes sont mis sur pied afin de renforcer les capacités des individus à s'insérer sur le marché du travail. Par exemple, des mesures d'insertion pour les jeunes adultes se réalisent par la création de plateaux de travail, notamment dans le domaine agroalimentaire (René, Goyette, Bellot, Dallaire & Panet-Raymond, 2001). Ces programmes se présentent comme une sphère intermédiaire assurant la transition des individus « exclus » vers la vie active et l'emploi salarié. Il apparaît donc que le travail salarié est considéré comme la norme de l'intégration et de l'insertion sociale pleine et réussie.

Les personnes vivant l'instabilité domiciliaire sont, pour la majorité d'entre elles, éloignées du monde du travail à cause de carences sur le plan des ressources sociales, culturelles ou matérielles. Nous avons vu que l'expérience de l'itinérance est particulière et qu'elle l'est aussi différente pour les femmes.

Les pratiques d'insertion posent donc de nombreuses questions lorsqu'on les dirige vers ces personnes, bon nombre d'entre elles semblant rester en deçà de cette norme fixée, espace dans lequel elles n'arrivent à trouver ni de place ni de sens. Sont-elles déterminées à être totalement exclues de l'intégration dans le travail salarié, restant en dehors des normes d'insertion sociale ?

Dans sa Politique nationale de lutte à l'itinérance, le gouvernement du Québec (2014) souligne que les programmes d'insertion sociale et professionnelle doivent répondre aux besoins de personnes qui se retrouvent en marge, en présentant la souplesse nécessaire pour leur permettre de s'y inscrire et d'y cheminer. Il souligne également que l'accès à des pratiques alternatives est crucial dans la prévention de l'itinérance et de la lutte contre elle. Dans ce sens, les pratiques d'insertion devraient viser à ne pas laisser l'individu marginalisé s'enfoncer dans une situation de désocialisation, peu importe les raisons qui l'ont conduit à cette exclusion et peu importe la distance où il se trouve par rapport aux conditions d'une existence dite normale. Plus loin encore, Boucher (2005) souligne ceci :

« une insertion sociale complète ne peut pas se limiter à l'économique, du côté de la production et du travail comme du côté de la consommation, mais elle doit intégrer aussi les dimensions d'autres réseaux et filières de lien social, que ce soit l'habitat, la culture ou l'implication citoyenne » (p.5).

Au cours de notre recherche, nous avons cherché à comprendre comment il est possible de définir autrement les lieux d'insertion. Nous pensons, comme Eme (1998), que les pratiques d'insertion doivent contribuer à soutenir l'expérience des individus, permettre le développement de la culture, des valeurs et des modes de solidarité. Ces pratiques doivent ouvrir la voie à des formes d'intégration différenciées et offrir une pluralité de choix aux individus en grande difficulté. Il est donc impératif de penser l'insertion en dehors des champs où elle est normalement associée.

Le mouvement communautaire a questionné les logiques d'inclusion, les modalités de participation pour tous ainsi que les conditions d'exercice de la citoyenneté et ce, dans la perspective d'éviter de reproduire les modèles dominants. Si, de façon générale, les interventions du milieu institutionnel sont caractérisées par la volonté d'adapter l'individu marginalisé (ou différent) à son milieu, celles du communautaire visent plutôt la modification des structures par et pour les individus et groupes (Dufour et Le Bossé, 2001). En ce sens, les visées des pratiques d'insertion ne devraient pas répondre à des logiques d'instrumentalisation où on vise un changement adaptatif et fonctionnel sur le plan des modes de socialisation mais doivent plutôt aspirer, comme le décrit bien Castel (1991), à mobiliser les capacités des individus à sortir de leur situation d'exclusion. À travers une diversité d'initiatives, les acteurs communautaires s'efforcent de renouveler et créer des lieux d'appartenance pour les individus et les groupes appauvris et exclus, ainsi que de retisser les liens sociaux à la base de la citoyenneté.

Dans le cadre de notre recherche, nous avons porté une attention particulière aux logiques ouvrant sur des perspectives différentes quant à l'intégration des individus. Ces logiques semblent dépasser les pratiques traditionnelles d'insertion axées sur l'employabilité, en

ouvrant sur une dimension qui nous apparaît davantage symbolique, aspect qui sera développé dans les prochaines sections.

1.6 Art et contextes alternatifs : l'insertion sociale par le biais de l'activité artistique.

Il peut paraître hors du commun de faire intervenir la culture dans le champ des pratiques sociales et encore davantage lorsqu'on pense aux populations les plus désaffiliées. Nous avons compris que le phénomène de l'itinérance est marqué par l'exclusion et issu d'un amalgame complexe de conditions à la fois économiques, sociales et symboliques. Il constitue une problématique sociale qui ne relève non pas d'une cause unique pouvant être « traitée » de façon toute aussi unique. Lorsqu'on songe aux pratiques d'insertion sociales et aux formes qu'elles peuvent prendre, elles ne peuvent qu'être tout aussi diversifiées et complexes. Dans ce sens, penser l'intervention sous un angle différent peut contribuer à l'émergence de nouvelles possibilités dans ce champ. Comme le souligne Eme (1998), si la notion d'insertion renvoie à des changements qui concernent les groupes ou les individus, elle concerne aussi les transformations des modalités de l'action sociale, de création d'activités, de développement. De là l'importance de penser l'insertion sociale comme pouvant transformer la société. L'ouverture à l'utilisation de l'art n'en devient que plus pertinente dans ce sens. Ainsi, l'art comme levier d'intervention pourrait prendre la relève là où des pratiques plus traditionnelles semblent insuffisantes.

De façon générale, la pratique de l'art vise à présenter à un public des réalités sous des formes esthétiques recherchées, dans le but de l'interpeller, de susciter chez lui des réactions et des appréciations. Certaines pratiques se détachent toutefois des formes artistiques auxquelles nous sommes habitués et qui nous apparaissent réservées aux artistes. À l'instar des pratiques communautaires, ces activités artistiques particulières entendent créer des contextes promouvant le bien-être et l'intégration des individus et collectivités. Il en existe une multitude de contextes et de nominations : art thérapie, art

engagé, art communautaire et médiation culturelle en sont des formes qui seront davantage à l'étude dans la prochaine section. Bien qu'elles soient diversifiées et que les milieux où elles sont mises en application varient grandement, ces pratiques ont en commun de poser la question de l'art comme transformation de la personne et de son entourage (Klein, 2003) et se préoccupent d'aménager les conditions d'une participation artistique et culturelle accessible à tous (Lafortune, 2012).

Ces principes trouvent certainement un écho dans les milieux communautaires, où la recherche de l'équilibre dans les rapports entre les individus, groupes et structures fait partie des préoccupations centrales. Angela & Fernandez (1998), dans un ouvrage sur les pratiques d'art communautaires, affirment qu'elles proposent un moyen d'expression inédit aux collectivités et permettent de tisser des liens avec les membres des communautés qui sont exclues. Ce serait l'aspect de l'engagement social et l'idée de la démocratisation de l'art qui différencieraient ces pratiques des autres formes d'art. Utilisée dans les milieux d'intervention, ce type de pratique entend permettre l'ouverture d'un espace démocratique et accessible où les membres ont l'occasion de vivre le processus de création artistique sans égard à leur statut social, leur situation économique, leur origine, etc. Il s'agit aussi de donner la possibilité à des groupes vulnérables, marginalisés ou vivant de l'exclusion d'exprimer leurs réalités et d'être entendus par la communauté plus large.

Dans ce sens, l'utilisation de l'art pourrait participer à la recherche de nouveaux espaces d'aide et d'inclusion pour les individus les plus désaffiliés. Sudres (2010) fait valoir que « la représentation artistique, en dépassant les limites du langage et en donnant un espace à la manifestation de soi par la possibilité de partager les formes et les symboles que le sujet représente, parvient à dépasser l'exclusion » (p.183). L'auteur poursuit en affirmant que l'art rend possible l'expression de l'unicité et de la différence : en se permettant d'être vraiment soi-même dans la production d'une oeuvre, l'individu peut en arriver à dépasser, du moins à prendre conscience de ses propres limites imposées par les normes et des

conventions sociales normalement admises. Selon cette idée, l'art rend possible un espace pour questionner la société et les valeurs, les croyances, les standards et les préjugés qui y sont véhiculés. Sa pratique ouvre la voie à la recomposition des liens qui se situent davantage sur le plan symbolique. Cette dimension a retenu particulièrement notre attention tout au long de la recherche.

Bien que peu documentée jusqu'à ce jour, la question de l'activité artistique comme appui aux pratiques d'intervention sociale suscite un intérêt croissant et figure certainement au nombre des stratégies pour faire face à l'exclusion et aux difficultés de vie qui y sont associées. Certains auteurs reconnaissent à l'art différents potentiels pouvant être associés à l'intervention sociale, notamment celui de transformation sur le plan des liens sociaux et de la participation active dans la société (Angela & Fernandez, 1998; Carracillo, 2000; Lamoureux, 2007; Leduc, 2011), ou bien encore celui de facilitateur de l'expression et de la communication entre l'aidant et l'aidé (Lalonde, 2008; Sudres, 2003). Dans une étude sur l'impact social de la participation des individus et des communautés dans les arts, Matarasso (1997) relève des impacts positifs, notamment sur le plan du développement des communautés, de la cohésion sociale, sur l'autonomie et le développement personnel. L'utilisation de l'art par des acteurs sociaux auprès de groupes entend ainsi faciliter l'acquisition de nouvelles habiletés, autant sur le plan artistique que communicationnel, en plus de contribuer à la construction d'une image positive de soi-même. De plus, lorsqu'elle est vécue en groupe, elle favorise l'échange, le partage et l'entraide entre les membres qui peuvent avoir à collaborer pour l'atteinte d'un objectif commun, comme une exposition d'oeuvres ou une représentation théâtrale (Belhadj-Ziane, Allaire & Morin, 2015; Sudres, 2003; Matarasso, 1997).

1.6.1 La maison d'hébergement Passages : un cas concert de pratique d'intervention par l'art

À cet égard, une intervention communautaire auprès de jeunes femmes en difficulté du Centre-ville de Montréal, initiée par la Maison Passages, nous apparaît à la fois exemplaire et novatrice. Passages est une ressource d'hébergement et d'insertion pour les jeunes femmes de 18 à 30 ans, qui a atteint près de 30 ans d'existence. La mission de l'organisme est d'offrir un lieu d'accueil et d'hébergement temporaire, de contribuer à améliorer les conditions de vie des jeunes femmes en difficulté, de soutenir les démarches leur permettant de prendre du pouvoir sur leur vie afin de favoriser et de soutenir l'insertion et le maintien dans la communauté. Il comprend 3 volets. L'hébergement, situé en plein cœur du Centre-ville, est ouvert 365 jours par année, avec une capacité d'accueil de 16 places pour des séjours variant de quelques jours à quelques mois. Le volet de logement avec soutien communautaire, situé dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, permet l'accès à 12 unités de logements à prix abordable ainsi que du soutien communautaire. Finalement le volet insertion dans la communauté, dont les activités se déroulent sur le site de l'hébergement, donne accès à des activités rémunérées : implication communautaire de toutes sortes (mobilisations autour d'enjeux qui touchent les participantes, jardin communautaire, etc.) ainsi que des ateliers créatifs (danse, théâtre et art). Ce sont précisément ces ateliers qui retiennent notre attention. Le but premier de ces ateliers est de permettre de s'approprier le processus de création tout en fournissant une alternative permettant de se réaliser, de se construire et se définir autrement. Conçus et animés par des artistes professionnels, ils offrent de plus un espace où développer sa capacité de se faire valoir, de s'affirmer et de partager ses idées et sa vision du monde.

C'est donc dans cet esprit que Passages offre des ateliers permettant l'action et l'expérimentation de différents moyens d'expression artistique. La pratique de la danse, des arts plastiques et du théâtre est, pour les jeunes femmes, autant de petites réussites menant vers une réappropriation du pouvoir sur leur vie et l'amélioration de leur condition de vie. Se reconnaître comme une personne à part entière peut permettre de se

reconnaître comme citoyenne et de participer à la vie de sa communauté. « Cela implique une approche globale axée sur les besoins des jeunes plutôt qu'une approche fondée uniquement sur la performance comptable des mesures d'insertion sociale ou économique» (Robert, Pelland & Brassard, 2004, p.5). L'introduction d'un nouvel acteur social, l'artiste, n'est pas sans attirer notre attention, surtout lorsqu'on songe aux contextes relationnels particuliers liés à l'itinérance et à leurs impacts sur la demande d'aide.

Dans l'ensemble, nous comprenons que l'objectif est de fournir une alternative aux modes de vie de rue et aux difficultés qui y sont associées. Plus précisément, elles entendent favoriser chez les personnes le développement d'un sentiment d'appartenance à leur communauté et de faire le pont entre leurs besoins et les services accessibles sur le plan du logement, de la santé, de la toxicomanie, etc. En somme, l'activité artistique fait office d'un contexte structuré où expérimenter et se mettre en action. Elle entend aussi faciliter la prise de conscience, la reconnaissance de ses capacités et l'acquisition de réels outils pour améliorer ses conditions de vie.

Tenter de circonscrire une telle pratique n'est pas simple puisqu'elle fait appel à des domaines étrangers l'un à l'autre. Nous sommes restées attentive tout au long de la recherche au croisement de ces pratiques, qui donnent naissance à un champ peu exploré jusqu'à aujourd'hui.

1.7 Question de recherche

Bien qu'éprouvées sur le terrain, les pratiques d'intervention sociale auprès de la population itinérante féminine intégrant l'art sont encore peu documentées. Or, ces pratiques représentent un intérêt certain pour le travail social. L'activité artistique ne pourrait-elle pas offrir un appui à une intervention communautaire auprès des personnes en situation d'itinérance par l'ouverture d'un espace « où il devient possible de construire

ou de reconstruire un rapport à soi et aux autres différent » (Lamoureux, 2001, p.35) ? Essentiellement, notre recherche vise à apporter un éclairage sur les possibilités d'espaces d'insertion créés par l'activité artistique. Nous nous sommes demandé si ces pratiques, qui dépassent largement le mode traditionnel de l'intervention auprès des personnes en situation d'itinérance, débouchent sur de nouvelles possibilités, tant sur le plan individuel que collectif.

Notre question de recherche est formulée ainsi : l'utilisation de l'art selon diverses formes peut-elle constituer une ressource supplémentaire dans les pratiques d'intervention auprès des personnes confrontées à l'itinérance? Plus spécifiquement, nous partons des deux questions suivantes par rapport à l'utilisation de l'art auprès de jeunes femmes en situation d'itinérance :

- 1- Dans quelle mesure l'art permet-il aux jeunes femmes en situation d'itinérance de s'intégrer davantage dans la société?
- 2- En quoi l'utilisation de l'art permet-elle de concevoir les pratiques d'insertion sociale différemment?

Ainsi, nous centrons notre objectif de recherche sur le cas des jeunes femmes confrontées à la condition d'itinérance, étant donné que cette condition a émergé plus récemment chez les femmes tout en augmentant de façon tangible au cours des dernières années. Nous visons donc à mieux comprendre ce mode d'intervention particulier auprès des jeunes femmes en le situant dans le contexte de l'intervention communautaire par rapport à l'itinérance. Comme objectifs spécifiques, nous cherchons donc à saisir, en premier lieu, le rapport entre l'utilisation de l'art et le processus d'intégration sociale des jeunes femmes itinérantes et, en deuxième lieu, le potentiel de renouvellement ou d'innovation des pratiques d'insertion sociale que comportent l'accès à des activités artistiques. Le cadre d'analyse va nous permettre de préciser encore davantage les objectifs spécifiques de la question de recherche.

1.8 Pertinence de la recherche

Nous avons pu constater que le nombre de femmes en difficulté et sans abri a augmenté depuis les dernières années, alors que les connaissances à ce sujet ont peu évolué depuis les années 1980 (Conseil du statut de la femme, 2012). C'est pourquoi il devient impératif de mettre à contribution la diversité des expériences en matière de prévention et de lutte contre l'itinérance au féminin. Dans la foulée des interventions dans ce secteur, nous retrouvons l'activité artistique comme proposition pour l'insertion sociale des personnes les plus démunies. Bien qu'il y ait de plus en plus de pratiques sociales utilisant l'activité artistique, celles-ci sont encore peu documentées. C'est pourquoi nous avons choisi de poser notre regard sur le cas exemplaire de la Maison Passages. Dans le cadre de la recherche en travail social, documenter une telle intervention s'inscrit dans la quête d'un rapport différent alternatif à l'ensemble des populations marginalisées et féminines. Ces initiatives, inspirées par des valeurs de justice sociale, de démocratie et de solidarité, sont autant diversifiées que porteuses d'innovations. Nous pensons que ce travail peut contribuer à l'avancement des connaissances et aux pratiques d'intervention, car il permet de mieux documenter les interventions utilisant l'art auprès des personnes vivant des situations de vulnérabilité sociale, un champ encore peu étudié au Québec.

1.9 Conclusion

Dans cette section nous avons présenté notre problématique, à travers laquelle nous avons situé le phénomène de l'itinérance en nous penchant sur la réalité particulière des jeunes femmes. Nous avons constaté que l'itinérance est une condition de vie issue de processus complexes et marquée par l'exclusion. Nous avons par la suite examiné les différentes stratégies de lutte contre l'itinérance et celles des pratiques d'insertion sociale. Puis, nous avons porté notre attention sur l'action communautaire et les espaces d'innovations créés par ces milieux. Nous nous sommes intéressée à l'utilisation de l'art comme pratique d'insertion sociale, type d'intervention encore peu documenté. Nous avons présenté la

maison d'hébergement Passages et les ateliers créatifs, qui se trouveront au cœur de notre étude. Plus précisément, notre recherche se questionne sur les effets de l'activité artistique comme pratique d'insertion sociale auprès de jeunes femmes en situation d'itinérance.

CHAPITRE II

2. Cadre d'analyse

Ce nouveau chapitre porte sur la présentation de notre cadre d'analyse. Notre objectif consiste à approfondir davantage les concepts clés de notre recherche afin de préciser notre sujet et d'apporter des éléments de réponse aux questions soulevées. Cette tâche s'est révélée complexe en raison de la distance à couvrir entre les pratiques sociales et artistiques, qui semblent d'abord étrangères l'une à l'autre. Il nous a toutefois été possible de trouver un fil conducteur nous menant à considérer de nouveaux horizons dans le champ du travail social. Ainsi, notre cadre d'analyse comporte trois parties. Dans la première partie, nous exposons les principales notions retenues pour notre recherche. Il s'agit d'abord des pratiques artistiques s'inscrivant dans une perspective communautaire. Puis nous examinons les processus d'exclusion sociale à l'œuvre dans notre société actuelle et finalement nous nous intéressons à la perspective communautaire et aux espaces d'insertion créés dans ce milieu. La deuxième partie porte sur les deux approches théoriques retenues pour notre recherche, soit l'approche féministe et l'approche interactionniste. Dans la troisième partie, nous présentons les dimensions de la recherche, c'est-à-dire l'itinérance comme forme extrême d'exclusion, les espaces d'insertion et la pratique de l'art en milieu communautaire.

2.1 Notions en cause

Nous présentons dans cette première section les différentes notions qui nous aident à circonscrire notre objet d'étude.

2.1.1 De l'art-thérapie à la médiation culturelle

La question de l'activité artistique en appui aux pratiques d'intervention sociale étant encore peu documentée, nous proposons un tour d'horizon de certaines notions qui nous semblent apporter un éclairage nécessaire à notre recherche. Nous abordons tour à tour trois formes de pratiques artistiques qui débordent le cadre esthétique pour s'intéresser à la psychiatrie, à la création d'espaces publics d'expression populaire, puis dans une perspective plus large, aux ponts entre l'art, la culture et la population. Nous tentons de circonscrire le mieux possible ces pratiques pour le moins inédites.

Pour débiter, regardons de plus près la pratique de l'art-thérapie. Celui-ci encore une jeune discipline, son application est encore loin de faire l'unanimité dans la recherche et la pratique. Comme l'art-thérapie n'est pas l'objet principal de notre recherche, nous entendons jeter un éclairage rapide sur l'histoire et les pratiques actuelles de cette approche, afin d'en donner une idée générale et une compréhension plus globale de son utilisation dans l'intervention.

De façon générale, la pratique de l'art en thérapie vise la réparation psychique de l'individu par l'expression artistique de la souffrance (Klein, 1993). Plus précisément, cette pratique apparaît comme un accompagnement thérapeutique à travers la production d'œuvres artistiques par une ou plusieurs personnes. Celles-ci sont mises en position de création et leurs œuvres font partie d'un processus de transformation ou de guérison. Le rôle de l'art-thérapeute, qui est à la fois artiste et professionnel dans la relation d'aide, consiste à accompagner la personne à travers le processus créatif. À son origine, la pratique de l'art-thérapie est davantage associée au concept et traitement de la folie².

² Pour une information plus complète sur l'évolution de l'art-thérapie, voir notamment Vick (2003), Coleman & Fariss-Dufresne (1996), Wadeson (1980).

En somme, l'art-thérapie nous apparaît être un concept récent associé à divers courants théoriques issus de la psychanalyse et de la psychologie. Bien qu'elle s'étende aussi au domaine des services sociaux, des corporations professionnelles, de l'éducation, de l'interculturel et du communautaire, la pratique de l'art thérapie est principalement reconnue dans les milieux cliniques des établissements de santé mentale et dans les hôpitaux. Comparativement aux milieux communautaires, l'art-thérapie est encore beaucoup axée sur la pratique clinique et centrée sur l'individu. Cette pratique s'interroge moins directement sur les causes structurelles des problèmes sociaux et, si elle vise le mieux-être de la personne par la prise de conscience personnelle et la transformation positive de celle-ci, elle ne s'engage pas directement dans une démarche de transformation des conditions extérieures, ni dans la perspective de changement social (Sudres, 2003).

En outre, il existe des pratiques similaires à l'art-thérapie où le processus est moins axé sur la guérison que sur les collectivités et les transactions de ces collectivités avec leur environnement. Ces pratiques peuvent donner lieu à la création d'espaces publics inédits de diffusion d'information, de dénonciation d'injustices ou de revendications de groupes à travers l'œuvre artistique.

Nous poursuivons en présentant des pratiques artistiques innovatrices s'inscrivant dans une perspective de réappropriation de l'art par des gens qui ne sont pas des artistes professionnels. Ces pratiques, appelées art communautaire, s'engagent de plus à fournir des moyens qui le rendent accessible, sont orientées vers les transformations sociales et se réclament d'un fondement social ou communautaire.

Cette dimension communautaire se manifeste tant par la création de liens sociaux entre divers acteurs (artistes, membres d'une communauté, public) que par l'orientation du processus de création sur les enjeux vécus par les membres de la communauté concernée. S'il n'existe pas de définition formelle ou de consensus par rapport à ces pratiques liant

l'art et la communauté, il est toutefois possible de constater que l'art communautaire prend forme à travers de multiples manifestations caractérisées par une même tradition d'engagement social qui a recours aux pratiques artistiques³. Nous tentons ici de circonscrire ces pratiques le mieux possible.

Certaines manifestations artistiques étroitement liés aux luttes pour la démocratie sociale et davantage liées à des formes d'art populaire ou de rue se définissent comme un mouvement artistique engagé, dont les manifestations sont issues du tissu social ou politique et répondent à une problématique spécifique. Au Québec, Sioui Durand (1997) situe la naissance d'un courant artistique engagé politiquement pendant la Révolution tranquille. Il le décrit comme des « pratiques créatrices qui prennent parti contre une facette de l'ordre et des valeurs dominantes au nom d'une utopie à caractère collectif » (p.171). On reconnaît alors un impact social spécifique à l'art : celui-ci « peut changer le monde en changeant la conscience de ceux qui peuvent le changer ainsi qu'en modifiant leur environnement » (p.173). Les pratiques d'art engagé contiennent une dimension critique et de dénonciation et sont orientées vers un changement dans le but d'améliorer la condition des groupes d'appartenance. L'intégration de la dimension historique de ces groupes serait une condition essentielle au caractère critique des œuvres.

Le sociologue de l'art Louis Jacob démontre qu'une diversité de pratiques artistiques permet de resituer la place et le pouvoir de l'art en termes de changements sociopolitiques. Il affirme que ces pratiques sont issues, entre autres, des traditions de l'avant-garde, de l'animation culturelle et du militantisme du XXe siècle. « Nous sommes donc en présence d'un ensemble complexe de pratiques artistiques qui prendra des

³ À titre indicatif, dans la Russie du début des années 1900 naît le théâtre *d'Agit-prop*. Issu des classes ouvrières, ce théâtre par et pour le peuple destiné à la propagande et l'agitation révolutionnaire s'installe sur la place publique. Ce mouvement artistique inédit inspira de nombreuses autres initiatives par la suite. Quelques années plus tard le brésilien Augusto Boal donne naissance au théâtre de l'opprimé, appuyant les luttes contre les formes d'oppressions subies par les classes défavorisées. Plus près de chez nous, le *Bread and Puppet theater* voit le jour aux États-Unis dans les années 1960, en réaction à la guerre du Vietnam (Sioui Durand, 1997).

directions tantôt sociales ou communautaires, tantôt humanitaires ou politiques, tantôt encore expérimentales [...] » (Jacob [2008], dans Sioui Durand, 2008, p.34).

Dans sa thèse portant sur l'art engagé actuel, Lamoureux (2007) soutient que ces formes d'art tendent à s'insérer dans le social et le quotidien. Les thèmes et préoccupations concernent, du point de vue politique, social, culturel et philosophique, ce qui touche le vivre-ensemble dans un contexte où le lien social s'effrite toujours davantage. Depuis les dernières années, l'art engagé prend position dans l'espace public avec des pratiques telles que l'art dit communautaire, terme qui décrit l'ensemble des processus de création artistique prenant forme dans le tissu social et communautaire.

De telles pratiques semblent investies par une volonté d'agir sur l'interrelationnel, « de créer des espaces de rencontre, d'intimité, d'interaction avec les gens permettant l'écoute, l'échange et la création en commun. [...] Dans un tel contexte, l'engagement découle d'un souci pour les autres, d'une tentative de recréer des liens sociaux, ou encore, dans l'écoute de personnes généralement exclues et inaudibles » (Lamoureux, 2007, p.243). Les pratiques d'art communautaire sont davantage reliées à des groupes dont la diversité et la singularité qui les composent sont mises de l'avant. Au cours du processus artistique, ceux-ci sont appelés à témoigner eux-mêmes de leur expérience.

Pour Angela & Fernandez (1998), les arts communautaires se définissent comme « un processus de création mettant en jeu un artiste professionnel et une communauté » (p.119). Se détachant des autres formes artistiques par leur engagement social, les arts communautaires donnent un moyen d'expression et de communication inédit aux collectivités, en plus de permettre de tisser des liens avec et entre les membres des communautés. Les auteures poursuivent en spécifiant que « l'on reconnaît aujourd'hui les arts communautaires comme une méthode de création artistique propre à éliminer les barrières entre l'art, la société et la vie (...) » (*ibid.*). Pour Feinberg et Davis (2009), sur leur site internet *Inspire Art* portant sur les arts communautaires et engagés à Montréal,

l'utilisation de l'art se révèle être un outil favorisant le dialogue et l'auto-émancipation des groupes qui le pratiquent, avec et par l'art.

Dans sa recherche sur l'utilisation de l'art en travail social, Lalonde (2008) a démontré comment l'art peut être utilisé comme outil et moyen d'engager un échange entre l'intervenant et l'aidé. Elle démontre aussi comment l'art devient un élément rassembleur et, dans certains cas, un élément déclencheur de la communication et de l'expression. Leduc (2011), dans sa recherche sur l'art communautaire en lien avec la reconnaissance sociale des femmes criminalisées au Québec, a relevé les potentiels de transformations sociales offerts par l'art, tant sur le plan des liens sociaux, de la représentation sociale, que sur celui de la reconnaissance.

Pour Sudres (2003), ces pratiques peuvent s'apparenter à l'animation sociale, dans le cas où un acteur social en fait utilisation dans un milieu (maisons de quartier, centres communautaires, culturels, éducatifs, etc.). Adressée à des clientèles ou des groupes vivant des problématiques particulières, ces pratiques prennent en général la forme d'ateliers artistiques et aboutissent sur des représentations ou des manifestations publiques. Le processus de création évolue dans un cadre d'intervention donné et la production artistique qui en découle (spectacle de poésie, exposition, représentation théâtrale, etc.) devient par la suite un objet de communication, de transmission ou de revendication lorsqu'exposé au public. Cette forme spécifique sera davantage explorée par des acteurs de la médiation culturelle.

Nous terminons cette section en nous intéressant aux pratiques de médiation culturelle. Ayant émergé au Québec durant la dernière décennie, la notion de médiation culturelle fait son apparition dans différents champs dont celui de l'intervention. Les processus qu'elle implique viennent rajouter à la richesse et la complexité des pratiques artistiques innovatrices dont il est question dans notre recherche.

Il est difficile de trouver une définition unanime de cette pratique telle qu'elle est perçue par les différents acteurs qui en font usage. Une récente évaluation réalisée dans le cadre de l'implantation d'un projet de médiation culturelle dans le champ de l'intervention sociale au Québec (Belhadj-Ziane, Allaire & Morin, 2015) décrit cette pratique comme étant un « [...] accompagnement horizontal des citoyens, notamment les plus démunis, vers des activités culturelles de leur choix, de manière à ce qu'ils puissent se rendre visibles dans l'espace public en s'y installant d'un point de vue culturel, c'est-à-dire afin qu'ils puissent s'y mettre en mouvement et s'y sentir reconnus» (p.24).

Il s'agit encore un fois de faire le pont entre l'art et la population mais aussi, dans un sens plus large, la culture. Les chercheurs se sont basés sur le sens ethnologique du concept de la culture, notamment à travers le concept de Tylor (1832-1917) : « Culture et civilisation est tout ce complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et les autres capacités ou habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société » (cité dans Cuhe, 2001, p.16). Dans les pratiques de médiation culturelle, la culture nous apparaît comme ayant une fonction majeure au centre de différentes interactions sociales. Autrement dit, elle est au fondement d'une action commune et dirigée par des individus rassemblés au sein d'un groupe.

La médiation culturelle paraît répondre à un processus de transmission et d'appropriation en favorisant la participation à la vie culturelle et à l'exploration de modes d'expression par différentes populations. Lafortune (2012) soutient que la pratique de la médiation culturelle s'insère dans un mouvement de démocratisation de la culture puisqu'elle permet la mise en valeur d'œuvres et de modes de vie liés à l'expression des cultures populaires. Par culture populaire, l'auteur entend des cultures traditionnelles mais également des cultures métissées et émergentes, incluant celles qui sont en opposition avec les modes culturels dominants. Dans ce sens, la médiation culturelle peut être envisagée comme un vecteur de changement social. Dans cette perspective, cette pratique entend donner la possibilité aux personnes ou groupes de vivre une expérience

culturelle leur permettant de prendre conscience de leur potentiel et de s'exprimer dans l'espace public. L'idée de faire le pont entre les populations et la culture dans un sens plus large semble prédominante. Elle est autant issue d'initiatives des institutions, des villes et des artistes que des milieux communautaires. Il y a plusieurs initiatives de médiation culturelle au Québec mais sa mise en œuvre est encore complexe, fragile et peu documentée.

Pour conclure cette section, notons qu'il y a donc distinction à faire entre ce que l'on pourrait nommer l'art-thérapie, qui s'intéresse au bien-être de la personne sur le plan psychologique, l'art communautaire, qui permet de relier l'individu et son processus de création/diffusion au contexte social et à sa transformation et, finalement, la médiation culturelle, qui cherche à tracer un pont entre l'art, la culture et la population. Toutefois, ces différentes pratiques ont en commun de faire appel à l'art dans des contextes d'intervention particuliers auprès de groupes ou individus.

Dans le cadre de notre recherche, nous voulons savoir dans quelle mesure l'activité artistique entend créer des espaces de rencontre et d'interaction pour les femmes en situation d'itinérance ou à risque de l'être. Est-ce que ces espaces permettent aux femmes de témoigner elles-mêmes de leur expérience, d'être entendues et de prendre davantage leur place? Plus précisément, nous voulons examiner la particularité de ces espaces en lien avec l'insertion sociale de ces jeunes femmes. Nous avons été attentives aux possibilités de l'activité artistique par rapport à la création des liens entre les femmes elles-mêmes et avec la communauté ainsi que de leur participation active dans la société.

2.1.2 Les processus d'exclusion

Il est incontestable que le dénuement économique est à la base de la majorité des situations de grande marginalité. Cela est d'autant plus plausible lorsqu'on pense aux

individus en situation d'itinérance. Comme le souligne Racine (2007), si la pauvreté questionne directement le modèle d'organisation économique, le concept de l'exclusion ratisse plus large en interrogeant aussi les modèles d'organisation sociale et celui du symbolique, « (...) notamment les questions d'identité et de valeur des individus composant la société, d'où sa dimension généralement plus subjective que celle de la pauvreté » (p.93).

Des thèmes majeurs s'imposent dans la littérature portant sur l'exclusion sociale, plus spécifiquement les notions de processus et de rupture du lien social. Dans cette recherche nous cherchons à comprendre davantage comment adviennent ces ruptures et quelles en sont les conséquences sur les trajectoires des individus.

Castel (1994; 1995a, 1995b) a élaboré une hypothèse afin d'interpréter le mode d'existence des individus qui sont rejetés du circuit ordinaire des échanges sociaux. Pour cela, il propose de saisir la marginalisation « comme un processus, et de comprendre la situation de ces individus à l'aboutissement d'une dynamique d'exclusion qui se manifeste déjà avant qu'elle ne produise ces effets complètement désocialisants » (1994, p. 10). L'auteur expose une analyse de la société salariale, puis celle de son effritement et des conséquences sur les individus. Les individus et les groupes qui sont inscrits dans les réseaux producteurs de la richesse (le travail) et porteurs de la reconnaissance sociales (les liens sociaux) seraient « inclus » alors que ceux qui ne participent d'aucune manière à ces échanges régulés représentent « les exclus ». Afin de sortir de la crise de la société salariale, il suggère de miser sur la possibilité de construire de nouveaux modes d'intégration.

Le processus d'exclusion réfère à celui par lequel les individus basculent d'une zone d'intégration à celle de vulnérabilité, puis à celle de désaffiliation. Ces situations se produisent à la fin d'un double processus de décrochage, par rapport au travail et par rapport à l'insertion relationnelle.

Le tableau suivant illustre les phases dans le processus de désaffiliation selon Castel (1994).

Tableau 1 : le processus de désaffiliation

TRAVAIL	INSERTION RELATIONNELLE	ZONES
Travail stable	Insertion relationnelle forte	Isolement social
Travail précaire	Fragilité relationnelle	Zone de vulnérabilité
Non-travail	Isolement social	Zone de désaffiliation (marginalité)

La zone de vulnérabilité, espace clé, représente « un espace social d'instabilité, de turbulences, peuplée d'individus précaires dans leur rapport au travail et fragiles dans leur insertion relationnelle » (Castel, 1994, p.16).

L'auteur tire deux conclusions. Premièrement, bien que les situations de désaffiliation soient toutes caractérisées par la pauvreté, celle-ci n'est pas le seul facteur déterminant dans le processus. Deuxièmement, le passage entre les différentes zones d'intégration s'opère de façon dynamique. À ce sujet, la zone de vulnérabilité représente un espace social d'instabilité et de vulnérabilité pour les individus, d'où le risque de basculement dans la dernière zone, qui représente la fin du parcours.

L'auteur spécifie toutefois qu'il n'existe pas de situation complètement hors social; l'exclusion ne représente pas une absence complète de lien social. Elle s'applique plutôt à l'ensemble des rapports sociaux à la société prise dans sa généralité (Castel, 1995). Dans la plupart des cas, l'individu exclu est un « désaffilié » dont la trajectoire est faite d'une série de décrochages par rapport à des états d'équilibre antérieurs plus ou moins stables ou instables. Ainsi, l'entrée dans le processus d'exclusion se traduit par le basculement d'une zone d'intégration sociale vers celle de vulnérabilité et ultimement vers celle de désaffiliation, marquée par l'isolement social et la marginalisation. Le phénomène de

l'exclusion concerne donc le processus d'affaiblissement des pôles traditionnels qui sont dorénavant incapables de remplir leur rôle de protection. Ce processus concerne une double rupture: celle du lien économique, c'est-à-dire lorsqu'un individu n'assure plus sa participation sociale par des activités de production et de consommation, et celle du lien social, lorsqu'il n'arrive plus à s'inscrire dans les réseaux de solidarité.

La notion de désaffiliation de Robert Castel nous permet de situer le parcours des personnes en difficulté dans un contexte socioéconomique en transformation où les réseaux de solidarité sont ébranlés. De plus, nous comprenons qu'elle tend à rendre compte de situations ou d'évènements qui apparaissent comme des fractures ou des ruptures du lien social et économique. Ceux-ci n'aboutissent pas à l'absence de lien, elles s'appliquent plutôt à l'ensemble des rapports à la société. Ainsi, l'exclusion n'est pas un état portant en lui-même son sens, mais bien « l'aboutissement de trajectoires différentes» (Castel, 1995, p.14), trajectoires s'inscrivant dans l'histoire de vie de chaque personne.

Dans leur compréhension des processus d'exclusion, De Gaulejac et Taboada Léonetti (1994) analysent aussi les évènements objectifs sur le plan de l'emploi et du lien social. Ils introduisent toutefois une dimension d'ordre symbolique, celle-ci concernant à la fois le système de normes et les représentations collectives. Pour les auteurs, le lien symbolique est considéré comme à la base de la cohésion sociale et tient un rôle majeur dans le processus de marginalisation et de stigmatisation : les conduites sociales obéissent à des normes produites socialement, lesquelles vont avoir un impact sur le plan de l'identité. Ainsi, sur le plan symbolique, la rupture advient lorsque l'individu ne correspond plus aux normes et aux représentations collectives d'une société donnée. Dans ce sens, la marginalité nous ramène à l'interdépendance entre la marge et la norme. En effet, la marginalité se distingue d'un centre normatif, généralement par des traits stigmatisants. Les auteurs insistent sur les impacts de la stigmatisation sociale « qui impose aux individus une image d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent éluder : celle d'un citoyen sans utilité sociale,

voire nuisible, repoussant, privé de dignité, de raison d'être et de valeur » (De Gaulejac et Taboada Leonetti, 1994, p.77). Ils évoquent les sentiments de honte, d'humiliation et de révolte vécus par le sujet qui se voit assigné d'une identité dévalorisée. Anderson & Snow (2001) ont aussi bien souligné cette dimension pour les personnes exclues des circuits sociaux ordinaires:

Vivre au bas de l'échelle, ce n'est pas seulement être exclu en ce qui a trait aux revenus, à la scolarisation et aux services médicaux, c'est aussi devoir supporter une série d'affronts symboliques qui, souvent, n'arrivent pas isolément les uns des autres et qui portent atteinte à la perception qu'on a de sa propre valeur et de son efficacité (p.7).

En somme, la dimension symbolique met en lumière les impacts de la stigmatisation dans le processus d'exclusion, par le fait de ne pas correspondre aux normes sociales ou d'occuper une place dans la société qui est dévalorisée. Il nous apparaît clairement que l'itinérance est un processus marqué par diverses formes de stigmatisation qui contribuent à exclure ces personnes des lieux de socialisation. Comme le soulignent Laberge & Roy (2003), l'itinérance nourrit des images négatives de soi et affecte la perception de sa propre valeur et sa capacité personnelle d'agir⁴.

Les auteurs insistent sur « le système de valeurs d'une société qui définit, par défaut, les hors-normes comme étant sans valeur et sans utilité sociale » (Gaulejac et Taboada Leonetti, 1994, p.22). Essentiellement, cette prise de position apporte un éclairage pertinent pour notre recherche puisqu'elle nous permet de faire le lien entre l'attribution d'une identité négative à un individu (dévaluation de la place occupée dans la société) et la non-reconnaissance de la place qu'il occupe dans la société.

Honneth (2004), qui a développé une théorie de la reconnaissance, met en lumière l'importance de celle-ci dans les échanges sociaux et son lien avec l'identité. « Ainsi chaque sujet humain est-il fondamentalement dépendant du contexte de l'échange social organisé

⁴ Nous traiterons davantage des processus de stigmatisation dans la prochaine section.

selon les principes normatifs de la reconnaissance réciproque » (p.134). L'absence de relations de reconnaissance mène à des expériences de mépris et d'humiliation qui ont des conséquences directes sur la formation de l'identité des individus. Il a insisté sur l'importance de la reconnaissance dans les processus d'inclusion sociale :

[...] nous ne pouvons nous représenter l'intégration sociale que comme un processus d'inclusion qui se joue à travers des formes réglées de reconnaissance : aux yeux de leurs membres, les sociétés sont constituées d'arrangements et d'institutions qui ne sont légitimes que pour autant qu'ils soient en mesure de garantir, sur différents plans, le maintien de rapports de reconnaissance réciproque authentiques (Honneth, 2004, p. 134).

Réintroduire la question du sujet et de ses marges d'autonomie nous permet d'échapper à une vision totalisante des phénomènes sociaux. En effet, comme le soulignent Gaulejac & Leonetti (1994), les modèles d'analyse de la pauvreté se partagent entre une sociologie des systèmes, où les personnes sont perçues comme victimes impuissantes d'un processus social d'exclusion collectif, ou encore une sociologie des acteurs, où les histoires personnelles et familiales sont les raisons de l'exclusion dont la responsabilité retombe sur les individus.

En conclusion, ces auteurs mettent en lumière différents aspects du phénomène de l'exclusion. Il apparaît que la fragilisation des individus est la conséquence de l'effritement des liens d'abord sur les plans économiques, lorsque l'individu n'arrive pas à s'inscrire de façon stable dans les réseaux liés à l'emploi et au revenu. La désinscription s'opère aussi sur le plan social, lorsque les réseaux de solidarité (la famille ou au sens plus large, les institutions sociales) font défaut à l'individu. Finalement, nous comprenons que l'exclusion s'opère aussi à travers une désinscription symbolique, qui nous ramène à l'interdépendance de la norme à celle de la marginalité. Cela met aussi en lumière le rôle de la reconnaissance.

Tenter de comprendre les processus d'exclusion présents dans l'itinérance à travers ces trois dimensions apporte un éclairage pertinent à notre recherche. Nous y situerons éventuellement le parcours des jeunes femmes et tenterons d'entrevoir comment il est possible de faire le chemin en sens inverse.

2.1.3 L'action communautaire et ses mécanismes d'intégration

Nous avons pu constater que le phénomène de l'exclusion est constitué de ruptures sur de multiples plans : économique, social et symbolique. De ce point de vue, la reconstitution des liens devrait être tout aussi multidimensionnelle. Comme cette recherche porte sur une intervention de type communautaire, nous nous intéressons ici aux pratiques issues de l'action communautaire visant l'intégration des personnes vivant de l'exclusion.

Du point de vue communautaire, la pauvreté et l'exclusion liées aux modes de vie marginaux, à l'instabilité domiciliaire ou au genre génèrent une souffrance sociale et un rapport à l'espace constitué de mise à l'écart de la participation à la vie sociale et citoyenne, parfois même de répression, d'enfermement ou ce que Lamoureux (2001) évoque comme état de « non-citoyenneté ». À ce sujet, il nous apparaît clairement que la situation de l'itinérance multiplie et accentue les obstacles à l'exercice de la citoyenneté. Les acteurs communautaires, à travers leur analyse des processus d'exclusion, se sont questionnés sur les stratégies de reconstruction, de recomposition des liens sociaux, des modalités de participation pour tous en termes d'exercice de la citoyenneté et de participation sociale. En ce sens, l'action communautaire est un véhicule pour construire la participation citoyenne et sociale par des efforts d'organisation, de défense des droits et de changement social, des approches d'intervention et un mode de fonctionnement orientés sur le développement des communautés.

Selon Sen (2003), la notion de participation, lorsqu'elle est intégrée dans la lutte contre la pauvreté, déplace la perspective d'une analyse en fonction des revenus vers une analyse en fonction des moyens réels dont disposent les personnes pour exercer leur liberté, pour jouir du bien-être selon leurs propres valeurs et définitions de ce qu'est le bien-être. Dans le cadre d'une recherche-action, Lamoureux (2001) nous permet de constater que les organismes communautaires ont créé un espace privilégié pour stimuler l'émergence du sujet acteur. Elle démontre qu'il est possible de réfléchir au lien citoyenneté/marginalisation en des termes de capacité de résilience et d'organisation. À partir de cet angle, les organismes communautaires s'efforcent de créer des espaces de participation pour les personnes marginalisées afin de soutenir leur intégration à la vie en société et l'accès à l'exercice d'une pleine citoyenneté.

La notion de citoyenneté incarne les valeurs de base de l'action communautaire, telles que la solidarité, la démocratie, la justice sociale et le pouvoir d'agir des personnes marginalisées ou discriminées (Duperré, 2007; Lamoureux, Lavoie, Mayer & Panet-Raymond (2002); Mercier, 2000; Ohmer et Beck, 2006).⁵ Les travaux de Thibault, Lequin, & Tremblay (2000), de Mercier, Bourque & Saint-Germain (2009) et de Lemieux (2004), nous ont permis d'établir une typologie de la participation citoyenne. Celle-ci est définie comme étant l'exercice et l'expression de la citoyenneté active et engagée et se manifeste sous trois dimensions : la participation politique, démocratique et sociale.

La participation sociale, notion qui nous intéresse particulièrement pour notre recherche, aurait davantage à voir avec les liens, c'est-à-dire à l'implication de la personne dans les activités qui lui procurent des interactions avec les autres dans la société ou la

⁵ La notion de citoyenneté est difficile à cerner parce qu'elle est issue de la conjugaison de plusieurs sens qui lui sont donnés. Les définitions dites objectives de la citoyenneté, généralement issues du droit de cité formel (Mercier, 2009), réfèrent davantage aux tensions et paradoxes entre les droits individuels et collectifs, entre citoyenneté abstraite et universaliste. De façon plus générale, la citoyenneté aurait à voir avec l'appartenance à une collectivité, avec le politique qui préside aux rapports entre les personnes, avec le lien social et les conditions du vivre-ensemble (Lamoureux, 1999).

communauté, à la possibilité de jouer un rôle actif dans les situations courantes de la vie. La définition émise par le Conseil de la santé et du bien-être (2000) nous éclaire à ce sujet :

La participation sociale est issue de la rencontre de la volonté et de la capacité d'un individu de faire partie d'une collectivité et d'une offre concrète de ce collectif pour faire une place à ce dernier, dans un contexte particulier et elle est fortement déterminée par le niveau de sécurité socioéconomique, par le niveau de cohésion sociale et par les occasions d'*empowerment* que la société offre aux individus (p.10).

La participation sociale repose donc à la fois sur des « déterminants » individuels et sociaux. Bien que la participation sociale puisse s'exercer dans plusieurs sphères d'activités sociales (les sphères politique, communautaire, de loisirs, etc.), nous avons choisi ici d'examiner la participation des jeunes femmes à l'intérieur d'une organisation communautaire, plus précisément aux ateliers créatifs offerts par l'organisme Passages, comme cela sera justifié ultérieurement sur le plan de la méthodologie de la recherche.

Dans son ensemble, la perspective communautaire semble permettre de contrer la psychologisation des problèmes sociaux ainsi que les logiques de l'assistance en favorisant la mise à contribution des personnes concernées dans l'élaboration et la mise en œuvre de solutions adaptées à leur réalité. Nombre d'auteurs ont mis en relief la reconnaissance de la capacité d'agir des individus (*empowerment*) afin de favoriser et soutenir le plein exercice de la citoyenneté (Ninacs, 1995; 2008; Mercier et al., 2009; Duperré, 2007, Lamoureux et al. (2002), Dufour et Le Bossé, 2001; Lamoureux, 2001; Le Bossé, 2003; Gagné, 1996). Bien qu'actuellement, la notion d'*empowerment* renvoie difficilement à un cadre conceptuel précis dans la littérature, il en ressort qu'elle réfère au processus d'appropriation du pouvoir ou d'autonomisation qui amène l'individu à se positionner en tant qu'acteur de sa propre vie. Ce processus est entièrement orienté vers le soutien et le développement de la capacité des personnes à déterminer par elles-mêmes les voies de développement pour l'amélioration de leurs conditions de vie. Dans cette optique, l'*empowerment* entend promouvoir l'autonomie des personnes et leur capacité d'agir en fonction de leur propre intérêt.

Une mise au point proposée par Yann Le Bossé (2003) arrime la catégorie d'*empowerment* à certaines de ses conditions de fonctionnement théorique. Pour l'auteur, l'*empowerment* se caractérise par l'articulation entre action et disponibilité des ressources :

L'exercice d'un plus grand contrôle passerait donc inévitablement par une mise en action qui suppose à la fois la disponibilité de ressources individuelles (les compétences, le sentiment d'efficacité personnelle, la capacité à formuler et à conduire un projet, etc.) et collectives (la présence de possibilités d'actions individuelles et collectives, la disponibilité des budgets, des informations, les conditions d'accès et d'utilisation des services, etc. (p.44).

Il examine ensuite la pertinence des traductions actuellement en usage, pour lesquelles il en proposera une nouvelle dans l'intention d'en refléter au mieux possible la réalité. Il s'agit du terme « pouvoir d'agir ». Il ajoute quelques précisions qui nous intéressent ici : le pouvoir d'agir s'incarne « (...) comme un pouvoir de surmonter ou de supprimer les obstacles à l'expression de l'être au monde » (p.45). Il s'agit avant tout « d'être en mesure d'agir, c'est-à-dire d'avoir les moyens de se mettre en action » (p.45). Dans le cadre de notre recherche, nous retenons aussi le terme « pouvoir d'agir ».

En somme, une intervention visant à favoriser le pouvoir d'agir renvoie à l'idée d'un regard différent sur le statut des femmes en situation d'itinérance. Les personnes ne sont plus considérées comme ayant des difficultés à résoudre mais comme comportant des caractéristiques et des traits à prendre en compte, comme en mesure de déterminer par elles-mêmes les voies d'une plus grande autonomisation. Cela suppose de reconnaître et de mobiliser leurs compétences, en favorisant leur participation dans le processus d'intervention sociale en cours. Dans sa stratégie de lutte à l'exclusion et à la pauvreté, l'action communautaire reconnaît et favorise le pouvoir d'agir des individus et des groupes par la création d'espaces de participation où ceux-ci peuvent devenir acteurs dans des initiatives qui favorisent leur propre développement (Mercier et *al.*, 2007). En même temps que l'action communautaire ouvre la voie à un pluralisme des définitions et de

d'affirmation de la citoyenneté, elle permet de considérer les femmes en situation d'itinérance comme des citoyennes à part entière, avec les capacités de déterminer par elle-même les voies de leur autonomisation.

Dans le même ordre d'idée, nous cherchons à comprendre comment une pratique d'insertion sociale utilisant l'art permet aux jeunes femmes en situation d'itinérance de s'intégrer davantage dans la société. La notion d'insertion est souvent pensée en fonction d'un retour sur le marché du travail et de l'indépendance économique envers les mécanismes de sécurité sociale. À travers ses écrits sur la notion d'insertion, Roy (1995), propose les critères de mesure suivants : l'autonomie, l'indépendance, la maîtrise de son existence, la responsabilité et la citoyenneté. Par exemple, l'insertion dite « professionnelle » réfère à l'accès à un emploi stable. L'auteure nous met en garde de penser l'exclusion par son contraire, c'est-à-dire par une insertion idéale qui réunirait, par exemple, les conditions économiques suffisantes pour assurer l'autonomie, l'activité professionnelle valorisante, un réseau relationnel stable et soutenant, un lieu d'habitation sécuritaire et confortable, l'accès à la consommation qui permettrait de se réaliser pleinement, etc. Cette inclusion parfaite n'existe pas dans la réalité, en raison des conditions du marché de l'emploi et à la fois des ressources des individus. Pour Castel (1991), les marges de manœuvre de l'insertion sont étroites, voire ambiguës. « Insérer c'est bien souvent moins qu'intégrer, car le lien social que l'on s'efforce de reconstituer est plus lâche et risque d'être plus fragile que les interdépendances qui inscrivent un individu dans un emploi stable et dans un réseau interrelationnel fort ». (Castel, 1991, p.24). Cette ambiguïté est en partie constitutive des processus d'insertion. L'insertion occupe davantage une position intermédiaire entre la maîtrise des processus qui conduisent à l'exclusion et à la permanence, la cristallisation de la personne dans cette exclusion.

La notion d'intégration est plus large et si elle se pose davantage en termes de cohésion sociale, elle concerne aussi les phénomènes d'exclusion et la nature même des liens sociaux, économiques et symboliques (Taboada Leonetti, 1994). De façon générale dans

la sociologie, elle réfère au « [...] mécanisme fonctionnel par lequel l'acteur social individuel ou collectif donne des réponses nouvelles et appropriées lui permettant de vivre dans un milieu nouveau » (Assogba, Fréchette & Desmarais, 2000, p.67). Elle est utilisée pour désigner, par exemple, les mécanismes d'intégration de groupes hétérogènes (immigrants, ruraux, etc.) dans un nouveau milieu d'accueil. Ainsi, la notion d'intégration renvoie davantage à l'adéquation avec les normes, l'adaptation, l'accommodation ou l'acceptation des conditions sociales par les individus, les groupes ou les collectivités. Elle désigne le processus par lequel l'individu ou groupe se reconnaît comme faisant partie d'un milieu nouveau.

Comme l'expliquent Assogba, Fréchette & Desmarais (2000), la notion d'intégration ne va pas sans celle d'insertion, « [...] l'une représentant le moyen par lequel on peut atteindre l'autre (p.68) ». Ainsi, l'intégration peut être considérée comme le processus conduisant à tel degré d'insertion dans une société donnée. Dans ce sens, notre recherche nous amène à examiner les mécanismes d'intégration des jeunes femmes itinérantes par le biais de l'insertion par l'art.

En conclusion de cette section, rappelons que nous avons choisi d'examiner une intervention communautaire et c'est pourquoi nous avons précisé certaines notions clés qui nous amènent à circonscrire notre objet de recherche : participation, pouvoir d'agir, insertion et intégration. Comme nous pourrons le constater dans le dernier chapitre, ces différentes notions sont en interaction étroite dans la problématique à l'étude et nous permettront d'asseoir notre analyse.

2.2 Approches théoriques

Pour aborder et approfondir des éléments de réponse à ces questions, nous avons privilégié une approche analytique basée sur deux approches théoriques. Il s'agit des approches féministe et interactionniste, que nous présentons dans cette section.

2.2.1 L'approche féministe

Il y a maintenant plus de trente ans que la perspective féministe a permis d'interpréter sous un mode nouveau la réalité sociale et psychologique des femmes. Ces réalités ont évolué dans le temps et fourniront aujourd'hui un éclairage approprié à notre recherche.

Dans un premier ordre d'idées, penser les enjeux de l'itinérance à travers une lunette féministe nous permet de reconnaître l'existence d'une catégorie de femmes en tant que située dans un rapport social particulier et de considérer le rôle du genre dans la structuration des rapports sociaux. Tout au long de cette recherche, nous avons été sensible à la différenciation des processus de précarisation des conditions de vie selon le genre. En effet, les conditions qui mènent les femmes à la rue et l'expérience même de la rue sont particulières en raison de la position historique des femmes, des stéréotypes véhiculés à leur égard, des discriminations et des inégalités qu'elles subissent par rapport à leur sexe.

Si elles partagent une situation commune (la vie dans la rue), nous reconnaissons que les jeunes femmes en difficulté vivent des réalités différentes, tout comme les expériences d'oppression sont diversifiées. De nombreuses chercheuses féministes se sont questionnées sur l'hétérogénéité des réalités vécues par les femmes et ont insisté sur la reconnaissance des différents systèmes d'oppression liés au genre (Corbeil & Marchand, 2006, 2010; Lamoureux, 2013; Mayer, 2012, 2007; Poiret, 2005; Young, 2007). Ces réalités doivent se comprendre en fonction des expériences que rencontre chacune de celles qui se sont positionnées comme femme dans la société. Les oppressions proviennent de

différentes sources : classe sociale, mode de vie, sexe, origine ethnique, orientation sexuelle, religion, handicap, etc.

Dans un deuxième ordre d'idée, exposer l'intersection avec les autres systèmes d'oppression liés au genre dans notre analyse donne la possibilité de prendre en compte l'ensemble des aspects identitaires et la diversité des expériences des jeunes femmes en difficulté et, dans une perspective de justice sociale, d'ouvrir la voie et la prise de parole pour les groupes davantage vulnérables et appartenant à des minorités telles que les travailleuses du sexe, les femmes transsexuelles, les femmes immigrantes, les femmes lesbiennes. Enfin, cela suppose de penser différemment les rapports entre les groupes minoritaires et la majorité, et de créer des espaces de reconnaissance de la diversité. Nous porterons une attention particulière à l'ouverture de tels espaces en lien avec l'activité artistique, selon une lecture intersectionnelle de la réalité des jeunes femmes.

L'approche féministe nous permet de reconnaître le statut de sujet des femmes en difficulté et de les considérer comme des actrices sociales en mesure de trouver les voies de l'autonomisation. Cela implique d'entendre le point de vue des femmes sur leur situation et de leur permettre de proposer elle-même des solutions. Le cadre féministe permet ainsi de conceptualiser autrement le savoir et de proposer des changements sociaux à partir du point de vue des femmes. Ainsi, la création d'un espace sécuritaire favorisant la prise de parole et la mise en commun des expériences prend tout son sens dans une intervention auprès des femmes.

Dans le cadre de notre recherche, nous avons examiné les possibilités de l'activité artistique concernant l'ouverture d'un espace citoyen permettant aux femmes en difficulté de s'affirmer comme sujet de leur destin, de s'approprier le monde à leur façon et d'être entendues. On peut supposer qu'aborder des thèmes qui les préoccupent à travers l'art permet de transformer le regard qu'elles portent sur elles-mêmes, de se réapproprier une image positive d'elles-mêmes, voire de se réinventer.

2.2.2. L'approche de l'interactionnisme symbolique

En même temps que sur l'approche féministe et en complémentarité avec elle, nous nous appuyons aussi sur l'interactionnisme symbolique. Cette perspective offre un cadre d'analyse à la fois riche et intuitif pour comprendre le fonctionnement des processus sociaux et des interactions qui génèrent de l'exclusion. Ce cadre nous permet d'observer côte à côte la logique des structures de la société et celle de l'action des individus à l'intérieur de ces structures. Ce point de vue est fort utile afin de saisir le parcours des personnes en position de grande pauvreté et de marginalité. En effet, nous avons compris que l'itinérance est fortement stigmatisée. Analyser la problématique de l'itinérance à travers une perspective interactionniste nous permet à la fois de comprendre et de rester en dehors des dynamiques sociales ayant contribué à l'émergence des normes ou symboles fondamentaux qui sont inhérents aux processus de stigmatisation rattachés.

Parmi les chercheurs qui ont façonné ce courant, nous retenons d'abord H. S. Becker. Dans son ouvrage *The Outsider* (1963), dans lequel il a développé la théorie de l'étiquetage, qui se réfère à la construction sociale de la déviance, il analyse celle-ci non pas en termes de phénomène individuel mais plutôt à travers les rapports entre un acte posé, une façon de vivre et la réaction sociétale. Ainsi, les groupes sociaux créent la déviance en instaurant des normes, dont la transgression constitue la déviance, en appliquant ces normes à certains individus et en les étiquetant comme des déviants. L'étiquetage est la mise en représentation qui ordonne le monde social, à partir de valeurs prises comme normes. L'étiquetage social de certains groupes ou individu mène à l'attribution d'une image négative par le reste des acteurs du système, parce qu'il contrevient aux normes généralement admises, aux symboles collectifs. Ce processus entraîne des conséquences comme le rejet, la marginalisation et même l'emprisonnement.

L'auteur explique comment la déviance se construit à travers une carrière. Elle est le résultat d'un processus par lequel le délinquant apprend à la fois à pratiquer une activité

délinquante et à reconstruire sa représentation de cette activité pour préserver une image de soi acceptable. La déviance, produit d'un processus qui implique la réponse des autres individus à ces conduites, serait donc le résultat d'un processus d'apprentissage social qui passe par une redéfinition de l'identité sociale.

Mead (1934) poursuit une démarche voisine de Becker en s'intéressant au concept de l'identité. Il propose une définition de l'identité sociale à partir des relations existant entre l'esprit, le soi et la société. Pour lui, le soi est composé à la fois d'une composante sociologique (le Moi) liée à l'intériorisation des rôles sociaux et d'une composante plus personnelle (le Je). Autrement dit, la formation du soi social s'élabore dans l'interaction entre ces deux composantes. Pour Mead, l'individu réalise son propre « Soi » à travers le rôle joué dans ses relations avec les autres. Parce que le Soi ne dépend pas seulement de la volonté ou d'une démarche personnelle, il cherche à être accepté et validé par les autres. Donc, le Soi est appréhendé à travers des situations d'interactions avec autrui, où l'individu s'approprie ou prend le rôle des autres à travers un processus d'adaptation mutuelle. À travers ce processus, l'individu en vient à intérioriser les attitudes, dispositions, valeurs, croyances et attentes d'autrui envers lui-même. Cela démontre à quel point les désignations peuvent avoir un rôle dans la construction de l'identité.

Toute étude de la déviance, pour Becker, ne doit pas concevoir les actions comme déviantes mais comme ayant été définies comme telles par certains groupes d'individus, en un temps donné. Cela nous aide à tenir compte du rôle des institutions sociales dans la désignation des problèmes sociaux et la façon selon laquelle les individus vont se comporter par rapport à ces désignations. La déviance, qui peut amener aux situations d'exclusion et de marginalité, peut être comprise comme un écart par rapport aux normes et valeurs de la société ou au groupe d'appartenance.

Tout comme ceux de la déviance, les processus de stigmatisation sont étroitement liés à l'exclusion. Le processus de stigmatisation, associée à la transgression de la norme, a été

développé par Erving Goffman, dans son ouvrage *Stigmates* (1975). Pour le chercheur, la stigmatisation est un processus dynamique de dévaluation qui discrédite significativement un individu aux yeux des autres. L'individu stigmatisé « se définit comme n'étant en rien différent d'un quelconque être humain, alors même qu'il se conçoit et que les autres le définissent comme quelqu'un à part. » (p. 26). Cet attribut constitue un écart par rapport aux attentes normatives des autres à propos de son identité. La stigmatisation désigne donc des individus qui évoluent dans des rôles sociaux qui ne sont pas reconnus, autrement dit, ils se buttent à « un mur symbolique » qui les sépare des « normaux ». Ainsi, leur rapport à la normalité est altéré par le stigma. Nous avons été attentive à cet aspect tout le long de nos analyses. En effet, pour Goffman (1975), les individus porteurs d'un stigmaté ne peuvent participer pleinement au jeu des interactions et doivent apprendre à composer avec cet élément socialement discréditant.

De leur côté, Laberge & Roy (2003) nous rappellent que l'itinérance est fortement chargée négativement et que le stigma qui y est associé est puissant. Les personnes se trouvant dans cette situation vont, selon leur profil et leur expérience de vie, adopter diverses stratégies en fonction de l'effet de l'étiquette.

Pour certaines, l'appellation sans domicile fixe, même si elles en ont les signes extérieurs et qu'elles fréquentent les ressources [...], ne leur conviennent nullement. Elles ne se perçoivent pas comme telles et cherchent, à travers des désignations autres, à se situer à distance en proposant une interprétation alternative de leur situation. Elles tentent par-là d'atténuer les effets négatifs de la désignation sans domicile fixe. D'autres, au contraire, la revendiquent activement et en exacerbent les comportements, mode de vie, symboles et discours. (Laberge & Roy, 2003, p.148.)

La stigmatisation comporte des conséquences importantes sur la vie sociale et l'image de soi des femmes. Les différentes stratégies peuvent dépendre de l'état où se trouvent les personnes dans les processus de désaffiliation mais proviennent, d'une façon ou d'une autre, de la réaction à un même déficit économique et social. Aussi est-il nécessaire de tenir compte de l'impact de la stigmatisation sur les logiques individuelles dans notre

analyse. Autrement dit, comment est-il possible de négocier cette identité de femme itinérante, de déviante ou d'individu marginalisé? Est-ce que l'art peut jouer un rôle dans la négociation de l'identité?

Ainsi nous pouvons supposer que les personnes engagées dans les processus d'exclusion ont la possibilité d'adopter des lignes de conduite qui leur sont propres au lieu de réagir simplement aux difficultés rencontrées sur leur chemin.

Les recherches issues de l'interactionnisme ont cherché à démontrer les capacités de création et d'interprétation des individus. Elles visent à démontrer la capacité des personnes à être créatives lorsqu'il s'agit de s'insérer dans le monde social, de se tailler une position d'autonomie tout en préservant un sens de soi qui est positif :

Se faire attribuer une identité sociale négative ne se traduit pas automatiquement en une acceptation de cette identité, peu importe jusqu'à quel point le statut social de la personne est dénigré ou méprisé. En effet, l'acteur social peut adopter une vision tout à fait contraire (Anderson & Snow, 2001, p.20).

Pour les interactionnistes, le lien social découle d'un processus d'interprétation permanent, qui « fait de la personne un acteur de son existence et non plus un agent aux comportements régis de l'extérieur » (Le Breton, 2008, p.49). De ce point de vue, il devient possible d'approcher les jeunes femmes en difficulté à travers leurs façons de faire et de leurs savoirs pratiques. Pour Hurtubise, Morin, Rosier & Roy (2007), l'on perçoit généralement les stratégies des personnes vulnérables comme étant faibles et ne leur donnant peu ou pas de pouvoir sur leur existence. Au contraire, « affirmer que les personnes itinérantes ne sont pas seulement des individus déterminés qui subissent des conditions d'existence et des interventions professionnelles permet, certes, de dresser un portrait plus juste et dynamique de la vie dans la rue » (*ibid*, p.369). La vie dans la rue n'est pas constituée uniquement de dépendance et de victimisation. Ainsi, la perspective interactionniste permet de « rendre compte des manières dont se dessinent, du point de

vue des acteurs, les dynamiques de l'agir qui articulent de manière originale la conduite personnelle et celle d'autrui » (*ibid*, p.369).

Dans sa recherche sur les jeunes de la rue, Parazelli (1997) met de l'avant le concept de socialisation marginalisée et traite de la même question en termes différents. Sans faire abstraction des difficultés et de la souffrance sociale qu'elle génère, la marge sociale peut être envisagée comme ayant le potentiel d'offrir un espace d'interaction où faire des apprentissages sociaux. « En ce sens, la marge sociale n'est pas que subie ou destructive en soi mais peut aussi comporter un potentiel de socialisation et d'émancipation » (p.324). L'auteur soutient que les jeunes de la rue peuvent être désignés autrement que comme victimes passives ou délinquantes qui nécessitent une intervention correctrice ou une assistance sur le plan de la réinsertion ou de la réadaptation. Au contraire, la position du jeune peut être comprise comme une position identitaire, permettant de s'approprier une place dans la société.

Notre recherche s'intéresse aux stratégies de résilience de la part des jeunes femmes en difficulté par rapport aux inégalités et à l'exclusion qui sont inhérentes à la vie dans la rue, et à la façon dont celles-ci peuvent prendre naissance ou bien encore s'exprimer à travers l'activité artistique.

À l'instar de nombreux chercheurs dans le champ des sciences sociales, Laberge et Roy (2003), ont souligné le rôle fondamental des institutions sociales dans la construction des identités sociales et personnelles des différents groupes et à quel point ces rôles peuvent se décliner de plusieurs façons et contribuer à la production d'une aussi grande diversité d'identité pour les acteurs sociaux. Nous avons donc porté une attention particulière, lors de notre recherche, à la différenciation des discours : celui des jeunes femmes, des intervenantes et des formatrices. Ainsi, nous visons non seulement à mettre en lumière leur perspective de l'itinérance mais aussi à relever les nouvelles identités ou visions qui peuvent émerger de l'intervention à l'étude. Ainsi, tout au long de notre recherche

nous espérons avoir nourri une réflexion sur le rôle des institutions sociales et des acteurs dans les processus identitaires. De plus, nous avons été attentive au rôle que peut avoir l'activité artistique dans l'expérience sociale, en nous demandant si elle peut jouer un rôle dans la négociation et la construction des différentes identités.

Après avoir établi notre cadre d'analyse, nous pouvons maintenant préciser les dimensions de cette recherche.

2.3 Dimensions de la recherche

Les notions en cause et les approches théoriques que nous avons détaillées dans les sections précédentes nous ont aidé à délimiter les contours de notre objet. La dernière étape de notre cadre d'analyse consiste à présenter les dimensions qui ont servi d'assise pour la suite de notre recherche. Questionner l'art comme outil d'insertion auprès des jeunes femmes en situation d'itinérance nous a ainsi menée à retenir et définir deux concepts piliers autour desquels a été articulée notre recherche : l'itinérance comme forme extrême d'exclusion et l'activité artistique comme pratique d'insertion.

2.3.1 L'itinérance comme aboutissement du processus d'exclusion

Nous retenons que les processus d'exclusion sont constitués de différentes ruptures sur les plans économique, social et symbolique (Castel 1994, 1995*a*, 1995*b*; Gaulejac & Leonetti, 1994; Paugam, 1993). Il nous semble que ces processus tirent leur source à la fois de déterminants macrosociologiques (structures sociales, politiques et économiques, modèle étatique, etc.) et à la fois microsociologiques (réactions individuelles face aux stigmatisations et aux cadres normatifs imposés, perte d'identité, non-reconnaissance, etc.). Nous pouvons ainsi supposer, comme le fait Clavel (1998), que plusieurs niveaux, champs et possibilités de trajectoires soient en jeu pour expliquer et comprendre

l'exclusion. Ainsi, la dynamique entre les macros et les micros processus permettent de comprendre le phénomène de l'itinérance.

Afin de préciser davantage la notion d'exclusion en lien avec l'itinérance, nous avons choisi de retenir la perspective de Roy (1995), qui soutient l'idée que l'exclusion ne doit pas être considérée seulement comme un état et qu'elle ne doit pas être associée au processus de mise à la marge, mais plutôt qu'elle se trouve à l'étape ultime du processus. L'itinérance, dans cette logique, en représenterait la forme ultime. En somme, l'exclusion se situe au bout du processus de désinsertion sociale marquant « le point de chute de ceux qui cumulent des handicaps sociaux et individuels, réunissant les conditions objectives et subjectives de ceux chez qui les mécanismes de rattrapage ne fonctionnent plus, de ceux qui sont mis en position de ne plus agir ou réagir faute de pouvoir reprendre le contrôle sur leur vie, suite à des échecs répétés » (Roy, 1995, p.76)

Si l'on conçoit que les femmes itinérantes se situent à l'extrême du processus de désinsertion sociale, on peut convenir que d'autres n'ont pas nécessairement atteint ce point et se situent quelque part entre la rue et une position davantage stable. La différence entre les unes et les autres se situe à la fois dans la durée et la répétitivité des ruptures qui ralentissent ou accélèrent le passage de l'errance à l'itinérance, et à la fois dans les choix et l'histoire personnelle de ces femmes. Il devient alors possible de considérer que les personnes ne sont pas cristallisées dans l'itinérance, mais qu'il s'agit davantage d'un aboutissement, à travers lequel elles font des allées et venues.

Cette distinction nous permet de concevoir une intervention ayant comme objectif de prévenir le passage à l'itinérance. On peut aussi supposer que cette intervention devrait tenir compte à la fois de la nature multidimensionnelle des liens qui relient les personnes à la société. Inversement, on peut concevoir l'insertion comme une stratégie pour remonter cette pente, en reconstruisant des soutiens à la fois économiques, relationnels et symboliques. Comme le souligne Castel (1991), la possibilité de ce mouvement porte à

croire que l'exclusion n'est pas un destin. Des interventions sont possibles, d'une part, dans une perspective préventive, pour consolider la personne dans sa zone de vulnérabilité et tenter d'éviter le basculement dans la marginalité, et, d'autre part, dans la zone de désaffiliation, pour tenter d'éviter une installation dans les marges qui transforme les difficultés à s'insérer en exclusion définitive.

2.3.2 L'activité artistique comme pratique d'insertion

Parmi les différentes interventions mises en place pour lutter contre l'itinérance, nous avons choisi de nous intéresser aux actions issues de la perspective communautaire. Nous retenons que l'action communautaire s'efforce de retisser les liens sociaux, qui sont à la base de la citoyenneté. La création de liens sociaux et le renforcement de ceux-ci s'inscrivent dans une logique de transformation sociale. En ce sens, l'action communautaire reconnaît et favorise le pouvoir d'agir des personnes par la création d'espaces où celles-ci peuvent devenir actrices et même créatrices, dans des initiatives qui favorisent leur développement et leur intégration à la société. Notre attention se porte précisément sur les pratiques d'insertion possibles pour les femmes se trouvant à un endroit ou l'autre dans le processus d'exclusion.

Nous avons choisi d'examiner une forme novatrice de pratique d'insertion sociale issue du milieu communautaire et ayant recours à l'activité artistique. Comme la littérature est encore peu abondante à ce sujet, nous avons tenté de circonscrire au mieux notre objet pour en faire ressortir les points saillants. D'abord nous avons fait une distinction entre trois types de pratiques : soit l'art-thérapie, l'art communautaire et la médiation culturelle. Il en ressort que si ces pratiques se distinguent par leurs objectifs, elles font toutes appel à l'art dans des contextes d'intervention particuliers auprès de groupes ou individus marginalisés, généralement exclus des principaux circuits économiques, sociaux et symboliques. Il semble que l'orientation du processus de création sur les enjeux vécus par ces membres soient au cœur de ces pratiques et qu'elles visent de quelque façon le

changement social. Elles font aussi intervenir un nouvel acteur dans le milieu de l'intervention, l'artiste. Cette collaboration inédite au cœur des pratiques sociales nous interpelle particulièrement puisqu'elle représente certainement une ressource permettant d'élargir davantage les horizons du champ social et plus précisément celui de l'insertion. En somme, lorsqu'on examine de plus près les possibilités de l'activité artistique comme moyen d'insertion sociale pour des groupes vivant de l'exclusion, il en ressort un grand potentiel. Dans notre étude, nous avons choisi d'examiner de plus près une intervention utilisant l'art auprès de femmes en situation d'itinérance, soit les ateliers créatifs de l'organisme Passages. Ces ateliers ne peuvent-ils pas représenter un espace pour expérimenter et se mettre en action, première étape pour prendre sa place ? Nous avons posé l'hypothèse que l'activité artistique a certainement des particularités permettant de se raccrocher et, d'une façon ou d'une autre, de refaire le chemin inverse de l'exclusion en recomposant des liens entre soi-même et le reste de la société. Nous nous sommes inspirée des indicateurs d'exclusion de Clavel (1998), afin d'entrevoir sous quels aspects ce processus pourrait se traduire.

1. La recomposition des liens sur le plan économique (le travail et les ressources) : participer à une activité génératrice de revenus, participer à la consommation, accéder au revenu de dernier recours, faire des apprentissages liés à l'employabilité, se maintenir en logement, être davantage autonome, minimiser les activités marginales génératrices de revenu.
2. La recomposition des liens sur le plan social (l'intégration dans des groupes et dans la société en général) : s'engager dans un projet collectif, être entendue par la communauté, entreprendre d'autres démarches telles qu'accéder au logement social, être acceptée, faire des apprentissages pouvant être transposés dans d'autres dimensions (gestion de la colère, des émotions, communication), trouver une utilité sociale, être en groupe, pratiquer des habiletés sociales.

3. La recomposition des liens sur le plan symbolique : (les représentations collectives, les valeurs et les normes) : améliorer son estime personnelle, être valorisée par l'apprentissage, s'affirmer, changer son image personnelle, combattre la stigmatisation, participer à la définition des normes, définir une identité et une image de soi plus positive, exprimer et valoriser sa marginalité.

2.4 Conclusion

Dans cette section nous avons présenté notre cadre d'analyse, dans lequel nous avons à la fois exposé et amalgamé les différents concepts et approches qui se sont trouvés à la base de notre recherche. Afin de relever ce défi, nous avons d'abord précisé différentes notions afin de circonscrire notre sujet d'étude. Il en ressort que l'activité artistique pourrait agir comme mécanisme d'insertion sociale auprès des personnes engagées dans un processus d'exclusion. Par la suite, nous avons exposé les deux approches théoriques qui contribuent à notre recherche. Nous avons démontré la nécessité d'adopter une approche féministe, ainsi que celle de l'interactionnisme. Finalement, nous avons exposé les dimensions de notre recherche, c'est-à-dire l'itinérance comme forme extrême d'exclusion et l'art comme outil d'insertion. Ce cadre d'analyse nous a servi d'assise pour la poursuite de notre recherche.

CHAPITRE II

3. Démarche méthodologique

En lien avec notre objectif de recherche, nous avons réalisé notre étude empirique sur le cas du mode d'intervention de la maison d'hébergement Passages et des ateliers d'art offerts dans le cadre de son volet d'insertion sociocommunautaire. Notre recherche comportait essentiellement deux phases. Dans la première phase, nous nous sommes intéressée à l'intervention que constitue l'organisation Passages elle-même. Plus précisément, nous voulions comprendre les particularités de l'organisation, des ateliers d'art qui ont été mis sur pied et comment ils s'insèrent dans une intervention visant l'insertion sociale des jeunes femmes en difficulté. Au cours de la deuxième phase, nous avons examiné la portée de cette intervention. Pour cela, nous voulions également entendre le point de vue des jeunes femmes en ce qui a trait à leur participation aux ateliers et aux impacts de ceux-ci dans leur parcours de vie, mais aussi celui des intervenantes et des formatrices.

Les prochaines lignes détaillent notre démarche méthodologique. Nous y abordons les stratégies générales de la recherche, c'est-à-dire les avantages de la recherche qualitative et de l'analyse de cas. Puis nous y exposons la cueillette de données, ainsi que leur analyse et nous terminons le chapitre avec les limites de la recherche.

3.1 Position générale

Puisque nous voulions nous rapprocher le plus possible de l'expérience des personnes concernées, nous avons adopté une méthodologie qualitative. La recherche qualitative marque une rupture avec la tradition de la construction linéaire dans la recherche en prenant ses assises dans l'expérience. Celle-ci nous a permis donc de « privilégier le point de vue des acteurs sociaux dans l'appréhension des réalités sociales » (Mayer &

Deslauriers, 2000, p. 159-160). Nous nous sommes attachée à l'expérience telle qu'elle était vécue par les participantes aux ateliers et par l'équipe des intervenantes et celle des formatrices, sans chercher de point de vue extérieur sur cette expérience. Ainsi, notre étude est ancrée dans une démarche empirique, faisant en sorte que nous avons davantage été orientée vers le terrain et le contact avec le milieu.

La méthodologie adoptée est à la fois cohérente avec les approches interactionniste et féministe. Adopter cet angle particulier a été un passage nécessaire à l'intérieur de notre démarche et se trouve en complémentarité avec une méthodologie qualitative puisqu'elle tend à favoriser l'expérience des femmes (Lamoureux, 2013; Corbeil & Marchand, 2006, 2010; Hurtubise, Morin, Rosier & Roy, 2007; Laberge & Roy, 2003; Anderson & Snow, 2001; Mayer & Ouellet, 2000). L'approche féministe et plus particulièrement le concept d'intersectionnalité implique l'imbrication des savoirs expérientiels et universitaires (Hill Collins, 2012). Ainsi, nous avons été soucieuse de mettre au point une méthodologie permettant la coproduction des connaissances. Cet aspect concernait entre autres la redéfinition des rôles au sein de la recherche. Nous avons été particulièrement attentive aux rapports de pouvoir présents entre les jeunes femmes et nous-même, dans la volonté de tendre le plus possible vers un rapport égalitaire. Ainsi, nous avons considéré les participantes comme des sujets capables d'analyser leur propre situation. Dans cette optique, notre rôle de chercheure a été compris comme celui d'une participante à la recherche plutôt que comme celui d'une experte qui détiendrait tout le savoir. Un des postulats de la recherche féministe nous ayant également guidée est celui de « [...] valider l'intuition et le récit des expériences individuelles et collectives dans leur contexte » (Mayer & Ouellet, 2000, p.312). Nous nous sommes efforcée de créer un espace pour les jeunes femmes où il leur était possible de s'exprimer quant à leur expérience. Lors de nos entretiens, nous avons accordé une grande importance à leurs représentations du monde et de la société. Nous avons laissé les participantes parler d'elles-mêmes, nommer leurs besoins et nous nous sommes efforcée de valider leur expérience.

En accord avec la méthodologie adoptée, il nous a aussi fallu tenir compte de notre rôle d'intervenante au sein de l'organisme. Comme le souligne Paillé (2007), il devient nécessaire d'interroger la posture du chercheur, de prendre en compte sa subjectivité et de mesurer son impact à l'intérieur du processus de recherche. Pour Poupart, Dagenais, Groulx, Laferrière, Mayer & Pires (1997), le chercheur participe aux événements et aux processus observés. De ce fait,

La subjectivité du chercheur en tant qu'acteur social avec ses caractéristiques de genre, de classe, d'appartenance ethnique et culturelle, est vue non seulement comme inséparable du processus de construction et de production des données, mais également comme une ressource en tant que telle dans le processus de connaissance. » (Poupart & coll., 1997, p. 331)

Cette subjectivité a donc été prise en considération dans notre démarche. Nous avons tiré un grand bénéfice de notre posture d'intervenante, qui nous a permis d'avoir un regard directement de l'intérieur. La connaissance que nous avons du milieu et le lien de confiance établi avec les jeunes femmes, l'équipe des intervenantes et celle des formatrices se sont révélés indispensables et nous ont certainement permis d'aller davantage en profondeur dans toutes les étapes de notre recherche. Toutefois, même si nous avons su faire la distinction entre notre rôle d'intervenante et celui de chercheure, il nous est impossible de prétendre que notre analyse est complètement neutre en raison de nos valeurs et de notre implication, ce qui est le cas dans toute recherche où le chercheur entre en relation avec le sujet à l'étude. Comme le soulignent Poupart & coll. (1997), les convictions du chercheur peuvent influencer ses attitudes à l'égard du groupe étudié et cela peut se répercuter sur la façon dont les données de la recherche seront produites.

3.2 Une étude de cas

Nous voulions savoir quelles sont les possibilités de l'utilisation de l'art auprès de jeunes femmes en situation d'itinérance sur le plan de leur insertion sociale. Selon cet angle, il

nous a semblé pertinent d'étudier le cas de la maison d'hébergement Passages. D'une part, l'organisation se démarque des pratiques traditionnelles avec l'offre des ateliers créatifs et offrent une occasion propice de rencontrer non seulement des jeunes femmes en situation d'itinérance, mais aussi les acteurs à l'œuvre au cœur de ces pratiques nouvelles et fort innovantes. Ainsi, l'étude de ce cas nous permet d'examiner une intervention en profondeur et de comprendre comment les processus produisent des résultats (Dorvil, 2001). De plus, cette approche permet de recueillir la signification que les acteurs sociaux attribuent à leur expérience sociale. D'autre part, peu de recherches sur les pratiques sociales intégrant l'art dans le champ de l'insertion sociale ont été réalisées au Québec. L'analyse de cas vise non seulement à étudier un cas particulier mais aussi à en dégager les principes et à les rendre utilisables dans d'autres cas d'intervention. Ainsi, cette approche est orientée vers la constitution de connaissances qui sont transmissibles et utiles dans un champ particulier (Yin, 2003). Avec l'étude de cas, nous espérons donc contribuer à l'élargissement des connaissances sur les pratiques intégrant l'art auprès des personnes vivant des situations d'exclusion.

L'étude de cas permet l'intégration de différentes méthodes de collecte de données. Si le cadre des entrevues semi-dirigées donne un accès privilégié à l'expérience des personnes, on peut toutefois se poser la question du statut épistémologique des données recueillies et du savoir produit. Comme le souligne Savoie-Zajc (2009), l'expérience de la personne dépasse largement son discours sur celle-ci, puisque l'entretien se produit dans l'ici et maintenant. D'où l'intérêt de recourir à différentes sources afin qu'elles puissent s'éclairer à partir des autres. Aussi, avons-nous varié nos méthodes de collecte de données. Avant d'interroger des jeunes femmes participantes aux ateliers, nous avons mené une recherche dans les archives de Passages et réalisé des entretiens avec des membres de l'équipe d'intervention occupant différentes fonctions dans l'organisation. De plus, dans le but de bien saisir les différentes dimensions de l'intervention (orientations, mission, objectifs), nous nous sommes inspirée de la grille de Comeau (2000). L'utilisation de cette

grille nous a permis de décrire le plus précisément possible l'intervention et de valider les informations recueillies.

3.3 Cueillette des données

Nous avons donc utilisé différentes sources d'information et conséquemment diverses formes de collectes de données. Cela nous a permis de croiser les informations afin d'avoir un portrait le plus large et le plus près possible de la réalité. Cette prochaine expose la cueillette des données, qui comprend les documents d'archive et les entretiens.

3.3.1 Documents d'archives

Débuter notre étude par une recherche dans les documents d'archives nous a permis de plonger dès le départ dans les positions et orientations de l'organisation. De plus, ces documents contiennent un discours qui ne peut plus être modifié et qui est invariable. Nous avons consulté les rapports d'activités des années 2001 à 2015, ce qui nous a permis de retracer les principales étapes de l'histoire de Passages et des ateliers créatifs, mais aussi de comprendre les orientations et de dresser un portrait statistique des personnes usagères des services de l'organisme. Nous avons aussi pris connaissance de certains documents informels tels que les coupures de journaux et rapports internes.

Nous avons également eu accès à différents types de matériel artistique produit par les participantes aux ateliers de création au cours des années antérieures: œuvres d'art (gravures, toiles), manuscrits de pièce de théâtre, livre-disque, livres de poésie.

Cette première étape nous a permis d'ajuster notre questionnaire d'entretien dans le but de valider certaines informations, d'en élargir notre compréhension et d'en recueillir de nouvelles.

3.3.2 Guide d'entretien

Le guide d'entretien⁶ a été considéré comme un outil permettant de nous structurer autour des thèmes centraux de la recherche, qui sont explicités dans notre cadre théorique et nos dimensions de recherche. Nous cherchions à comprendre quelles sont les impacts de la participation aux ateliers créatifs pour les jeunes femmes, sur le plan des liens économique, social et symbolique.

Nous avons adapté le guide d'entretien selon les différentes catégories de personnes approchées, soit les participantes aux ateliers, l'équipe des intervenantes et celle des formatrices dans les ateliers. Nous avons donc trois guides d'entretien dont le tronc central était commun. Nous avons divisé notre questionnaire en trois parties. La première portait sur le fonctionnement et les activités des ateliers créatifs, la deuxième sur les difficultés de vie vécue par les femmes et la troisième sur les effets de la participation aux ateliers sur leur parcours.

La dernière étape consiste à tester notre guide auprès d'une des membres de l'équipe d'intervention qui occupe une fonction dans l'organisation depuis 2007. Cela nous a permis de clarifier et de reformuler certaines questions, afin de l'adapter davantage au terrain. Après quelques modifications mineures, nous étions prête à débiter les entretiens.

3.3.3 Échantillonnage

Nous avons opté pour un échantillon typique ou intentionnel qui nous a permis de recueillir des renseignements à partir de quelques cas jugés représentatifs de l'ensemble de cette

⁶ Voir ANNEXE B et C

intervention (Deslauriers, 1991). Nous avons effectué 10 entretiens au total : 4 ont été réalisés auprès des membres du personnel alors que 6 autres ont été effectués auprès des participantes aux ateliers. Le choix du nombre des entretiens dépend des besoins de la recherche et surtout du principe de la saturation théorique. En recherche qualitative, ce n'est pas la taille de l'échantillon qui importe, mais plutôt le moment où la collecte de données n'apporte plus de nouvelle information comparativement à celles qui ont déjà été trouvées (Deslauriers, 1991). Ainsi, malgré la complexité de l'intervention étudiée et la diversité des problématiques vécues par les jeunes femmes, nous nous en sommes tenues à 10 entretiens puisque nous avons atteint une saturation dans les données recueillies de part et d'autre.

Concernant les critères de sélection de l'équipe des intervenantes et celle des formatrices, nous avons ciblé ces personnes selon les postes qu'elles occupent ou ont occupé dans l'organisation et la pertinence de leur lien avec les ateliers créatifs. Nous avons aussi privilégié certaines personnes selon que le nombre d'années d'expérience qu'elles ont accumulé à Passages. Finalement, nous avons aussi considéré le recul comme un critère possible, dans le cas d'une personne ayant occupé un poste dans les années antérieures.

Nos critères de sélection concernant les participantes aux ateliers étaient les suivants : être admissible aux ateliers d'art de Passages et avoir participé à au moins six ateliers créatifs (tout ateliers confondus) depuis l'année en cours (2014-2015). Nous avons privilégié les participantes qui avaient les taux de participation les plus élevés dans l'année en cours ou antérieures, ou qui se sont impliquées dans le projet Portraits. Nous étions donc ouverte aux anciennes participantes âgées de plus de 31 ans qui n'avait plus accès aux ateliers.

3.4.4 Recrutement

Le recrutement fut une étape relativement facile. Notre poste d'intervenante nous a permis d'être en contact avec les membres de l'équipe d'intervention présente ou d'avoir accès aux coordonnées des membres de l'équipe des années antérieures. Nous avons donc

approché les personnes sélectionnées directement ou par courriel. Toutes ont accepté de participer à la recherche, excepté une personne ayant occupé le poste de formatrice en art entre 2007 et 2012, qui n'a pas donné suite à notre demande.

Tout comme pour les membres de l'équipe, le recrutement des participantes aux ateliers fut une étape relativement facile. Notre poste d'intervenante nous a non seulement permis d'être en contact avec les participantes sur une base régulière, mais aussi de nous adapter à la réalité de la participation aux ateliers : mode d'inscription, absences. Nous avons procédé de trois façons différentes afin de rejoindre un maximum de participantes. Nous sommes d'abord allée présenter notre projet de recherche dans les ateliers. Par la suite, nous avons inséré notre lettre de recrutement dans les paies⁷. Puis, nous avons approché directement les participantes qui n'avaient pas été informées. En général, elles ont manifesté un grand intérêt pour la recherche et ont toutes accepté d'y participer. Nous avons dû refuser un certain nombre de personnes en raison des besoins de la recherche⁸.

3.3.2 Déroulement des entretiens semi-dirigés

Savoie-Zjac (2009) considère l'entrevue comme « une interaction verbale entre des personnes qui s'engagent volontairement dans pareille relation afin de partager un savoir d'expertise, et ce, pour mieux dégager conjointement une compréhension d'un phénomène d'intérêt pour les personnes en présence » (p.339). Nous avons choisi l'entrevue semi-dirigée puisque ses principaux postulats s'accordent avec le but de notre recherche et les moyens dont nous voulons user pour produire du savoir. L'entrevue a été considérée comme un échange, au cours duquel la personne a pu exprimer sa pensée pendant que nous nous sommes efforcée de la comprendre.

⁷ Les paies sont émises bimensuellement par Passages et les participantes doivent venir les chercher en personne.

⁸ Comme expliqué avant, nous nous en sommes tenue à 6 entretiens avec les participantes puisque nous avons atteint une saturation des informations.

En lien avec notre objectif de recherche, les entretiens avec l'équipe des intervenantes et celle des formatrices avaient comme but de recueillir ou valider des informations concernant l'historique de l'organisation, de recueillir les points de vue sur l'intervention de Passages et plus précisément des ateliers créatifs. Ils ont été complémentaires à la recherche dans les documents d'archives. Au cours de la collecte de données, nous avons réalisé que ces entretiens chevauchaient les deux démarches d'analyses, puisqu'ils nous permettaient à la fois de saisir les aspects touchant la reconstitution de l'intervention ainsi que les effets de cette intervention. Les 4 entretiens ont été réalisés entre les mois de février et mai 2015. Nous avons rencontré deux des formatrices des ateliers créatifs. Nous nous sommes entretenue avec deux intervenantes, dont une qui n'occupait plus de poste au sein de l'organisme depuis 2 ans. Un des entretiens a été réalisé dans l'établissement de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec, un autre au domicile de la chercheuse et deux ont été réalisés à Passages.

Puis, nous avons recueilli l'expérience des participantes aux ateliers créatifs. Toujours en lien avec notre objectif de recherche, ces entretiens visaient à capter leur position concernant leur participation aux ateliers créatifs, leurs difficultés de vie et les retombées des ateliers dans leur parcours actuel. Nous avions en tête que la perspective des femmes a du sens et qu'il était possible de la connaître et de la faire émerger. Nous avons cherché à proposer un cadre d'entretien permettant à la participante de décrire son expérience, son savoir et son vécu en lien avec les ateliers créatifs. Nous voulions de plus que ces entrevues puissent laisser émerger les tensions ou les contradictions qui animent les femmes à propos des ateliers. Tout comme le souligne Paillé (2007), la méthode de collecte de donnée a aussi une fonction émancipatrice. En effet, ce moment privilégié avec chacune des participantes a permis une certaine exploration des conditions de vie et des mécanismes d'exclusion auxquels elles doivent faire face. Des thèmes abordés ont mené à des prises de conscience par certaines des participantes et nous nous sommes efforcée de les soutenir dans leurs réalités. Les six entretiens ont été réalisés entre les mois de mars et mai 2015. Cinq entretiens se sont déroulés dans une salle privée sur les lieux de

Passages. La sixième s'est déroulée dans un local de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Tous les entretiens ont été d'une durée variant entre une heure et une heure quarante⁹. Ils ont été enregistrés à l'aide d'un magnétophone et des notes ont été prises afin de retenir les idées importantes, de mettre en évidence des éléments nouveaux ou bien encore de noter des propos que l'on voudra clarifier par la suite. Ils ont été transcrits textuellement pour en faciliter l'analyse. Avant de débiter chaque entretien, un formulaire de consentement libre et éclairé a été lu et signé par la chercheuse et la participante à la recherche.

3. 4 Analyse des données

Nous avons construit du sens à partir des documents d'archives, des entretiens avec les membres du personnel et des entrevues semi-dirigées avec les participantes. Ce matériel a été vigoureusement étudié, afin de bien nommer les phénomènes, de rendre compte de la logique des expériences, des dynamiques en question.

L'analyse de contenu a été privilégiée pour notre étude. Cette méthode de classification vise à faire émerger la signification d'un message donné en accordant la priorité au discours des acteurs (L'Écuyer, 1987). Tout ce qui concerne le discours a été analysé de façon à en faire ressortir « les différentes caractéristiques en vue d'en mieux comprendre le sens exact et précis » (L'Écuyer, 1987, p.50).

Notre analyse a porté essentiellement sur le contenu manifeste, dans la mesure où nous avons considéré que la totalité de la signification existait déjà dans le matériel recueilli (L'Écuyer, 1987). Nous avons cherché à faire ressortir les liens avec les éléments théoriques

⁹ Excepté pour le premier des entretiens avec les participantes aux ateliers, qui a été d'une durée de quarante-cinq minutes.

pertinents pour l'analyse. Les données recueillies ont été analysées selon le modèle proposé par Mayer & Deslauriers, 2000), qui consiste en la préparation du matériel, la préanalyse, l'exploitation du matériel et, en dernier lieu, l'analyse et l'interprétation des résultats.

3.4.1 La préparation du matériel

Lors de cette première étape, nous avons préparé l'ensemble des données recueillies pour l'analyse. Nous avons ensuite retranscrit le plus fidèlement possible le contenu de chaque entrevue, en prenant soin de rendre anonyme le matériel en supprimant toute information qui pourraient permettre de reconnaître une personne.

3.4.2 La préanalyse

Il s'agissait ici d'effectuer une lecture préliminaire du matériel afin d'en dégager le sens général. Une fois passée la familiarisation, nous avons fait le choix des unités de classification, en découpant le matériel en « énoncés plus restreints possédant normalement un sens complet en eux-mêmes » (L'Écuyer, 1987, p.55.). Nous avons délimité des catégories provisoires qui ont servi dans l'étape suivante à codifier les propos des actrices et participantes interviewées, ainsi que les documents d'archives.

3.4.3 L'exploitation du matériel

À cette étape nous avons regroupé les différentes unités de classification selon notre question de recherche et les dimensions qui se retrouvaient extraites de notre cadre théorique. Nous avons voulu comprendre l'intervention de Passages et les impacts de cette intervention sur les personnes concernées. Tout ce qui touchait le discours sur

l'intervention a été extrait et analysé à l'aide de la Grille de Comeau (2000), afin d'en faire ressortir les éléments qui nous intéressaient au sujet de l'organisation.

En ce qui concerne le discours des participantes à la recherche elles-mêmes, nous avons regroupé les différentes unités de classification de façon à faire ressortir des catégories qui correspondaient aux dimensions de notre étude. Pour ce faire, nous nous sommes inspiré du modèle mixte de L'Écuyer (1987). Celui-ci propose, d'une part, des catégories déterminées à l'avance, qui ont été, dans ce cas, extraites de notre question de recherche et qui se retrouvaient dans notre questionnaire. D'autre part, nous sommes restées ouvertes à ce que de nouvelles catégories émergent à partir des propos des femmes interviewées. Cette façon de procéder nous a donc permis d'envisager que certaines catégories se rajoutent à celles préexistantes en cours d'analyse, ou bien encore que certaines soient modifiées ou remplacées. Effectivement, nous avons rajouté une nouvelle catégorie à l'intérieur de la dimension symbolique alors que nous en avons retranché une à l'intérieur de la dimension économique. Cette étape est importante, puisque la valeur de l'analyse repose sur le choix des catégories. Le même auteur nous rappelle les exigences qu'elles doivent remplir : exhaustivité, cohérence, pertinence, homogénéité, exclusivité. Nous nous sommes efforcé de respecter ces exigences.

3.4.4 Analyse et interprétation des données

À cette dernière étape, toutes les unités de sens ont trouvé leur place dans les catégories que nous avons au préalable définies. Comme proposé par Mayer & Deslauriers (2000), nous avons dégagé les idées principales des entrevues, décelé les liens entre les idées ainsi que repéré l'absence ou la présence de certains thèmes ou caractéristiques.

3.5 Considérations sur les choix méthodologiques et sur l'éthique de la recherche

Comme l'étude de cas reposait uniquement sur un seul cas particulier, sa portée est limitée. Elle ne nous a permis que de saisir un caractère singulier. De plus, il est possible que notre implication et adaptation en tant que chercheuse ait influencé jusqu'à un certain point nos analyses puisque nous connaissions déjà le milieu, ce qui peut faire en sorte que nous ne discernions pas toujours certains faits significatifs, car ceux-ci semblaient évidents. Nous avons toutefois été particulièrement attentive à cet aspect et nous avons cherché à prendre un recul lorsque ce fut nécessaire. De plus, nous avons gardé une attitude d'ouverture à l'égard de l'inattendu.

Il a aussi fallu tenir compte du désir de la participante de rendre service, ou encore de plaire à la chercheuse, de lui donner les réponses qu'elle veut entendre, comme le soulignent Mayer & Deslauriers (2000). Nous avons aussi dû faire la distinction entre notre rôle de chercheuse et celui d'intervenante. Nous avons été également consciente de notre propre engagement envers les femmes de Passages et la condition de l'itinérance au féminin en général. Est-ce que l'empathie et l'engagement ressenti à l'égard de cette population empêche l'objectivation en lien avec les conditions d'existence des participantes? Comme le souligne Poupart (1997), les convictions du chercheur peuvent influencer ses attitudes à l'égard du groupe étudié et cela peut se répercuter sur la façon dont les données de la recherche seront produites. Nous avons donc été attentive aux formes de biais possibles, comme l'effet que pouvait produire nos présupposés à l'égard de notre objet de recherche ou des participantes tant dans la manière de poser nos questions que dans la façon d'interpréter les réponses. De plus, notre rôle d'intervenante a pu influencer la façon dont les femmes nous ont perçue.

Le contexte de la recherche et les répercussions sur les participantes et actrices doivent être pris en considération. Par exemple, elles ont pu vouloir être loyales envers l'organisme et inconfortables de tenir ou ne pas tenir certains propos (mentir par crainte de

représailles). Nous avons cherché à être attentives à ces facteurs pouvant amener les participantes à modifier leur discours.

Toute démarche de recherche auprès des êtres humains exige le respect de principes fondamentaux visant, notamment, à s'assurer que le participant soit protégé et que ses droits soient reconnus. En tant que chercheuse nous avons pris des mesures en ce qui concerne le consentement libre et éclairé, et pour protéger la vie privée et la confidentialité des participantes à notre recherche. Au début de chaque rencontre avec les participantes, nous avons présenté un formulaire de consentement dont nous avons expliqué le contenu et que nous avons fait signer. Les principaux aspects abordés dans ce formulaire sont l'objectif de l'étude, la durée de la rencontre, l'utilisation des données, les mesures de confidentialité. Il a été également question du caractère volontaire de leur participation, de la possibilité de mettre fin à l'entretien ou de refuser de répondre à des questions sans que cela ne leur cause préjudice. Les participantes ont également été avisées que l'entretien serait enregistré à l'aide d'un magnétophone. Les données recueillies ont été codées afin de préserver l'anonymat des participantes. Les données audio ont été gardées en lieu sûr après leur transcription, et aucune personne, à part la chercheuse et son directeur, n'a eu accès aux transcriptions, qui seront détruits après le dépôt final du mémoire. Finalement, nous avons remis à chacune des participantes une feuille avec les références de différents organismes offrant du soutien et de l'hébergement aux femmes en difficulté. Nous les avons informées également qu'elles pouvaient nous rejoindre ultérieurement si elles en ressentaient le besoin.

CHAPITRE IV

4. Résultat de la recherche : La maison d'hébergement Passages

Nous voulons savoir dans quelle mesure l'utilisation de l'art peut constituer une ressource supplémentaire dans les pratiques d'intervention auprès des personnes confrontées à l'itinérance. Nous avons voulu comprendre dans un premier temps en quoi consiste une telle intervention. Pour cela, nous présentons les résultats de la recherche à la lumière des concepts développés dans notre cadre d'analyse. D'abord, nous présentons les principales étapes de développement et les orientations majeures qui guident l'intervention de Passages, intervention issue de l'action communautaire. Puis, nous détaillons la naissance et le développement des ateliers créatifs. La distinction faite entre les différentes pratiques liant l'art et l'intervention nous amène à comprendre et à distinguer le cadre particulier que représentent les ateliers créatifs. Pour cette section, les données proviennent principalement des documents d'archives, alors que certaines informations ont été validées ou ont été ajoutées lors des entretiens avec les membres de l'équipe des intervenantes. Par la suite, nous nous sommes intéressée à certaines données sociodémographiques concernant les jeunes femmes fréquentant la ressource. Nous avons présenté quelques éléments de parcours des jeunes femmes rencontrées lors des entretiens et avons situé leur participation par rapport aux ateliers créatifs. Nous avons fait ressortir les éléments qui se rattachent aux processus d'exclusion, plus précisément selon les dimensions économique, sociale et symbolique. Pour cette dernière section, nous avons utilisé la méthode de la triangulation des données, qui proviennent à la fois des documents d'archives, des propos de l'équipe des intervenantes, de celle des formatrices et des participantes aux ateliers.

4.1.1 Naissance, développement¹⁰ et structure de l'organisation Passages

Au début, Passages était une ressource s'adressant spécifiquement aux jeunes prostituées du Centre-ville de Montréal. Au cours des années, l'organisme a ouvert ses services afin de s'ajuster davantage aux besoins exprimés de son secteur.

En 1984, un comité entame des travaux devant mener à la création d'une organisation s'adressant aux jeunes femmes concernées par la prostitution dans les rues de Montréal. Le groupe s'incorpore à titre d'organisme de charité : *Passages, centre de secours aux jeunes prostituées de Montréal*. L'organisme bénéficiait alors d'un bureau servant de base aux travailleurs de rue qui allaient rejoindre les femmes âgées de 14 à 22 ans. En 1989, la Ville de Montréal lui cède un édifice et l'année suivante, l'organisation devient une ressource d'hébergement de long terme offrant 17 places pour des jeunes femmes âgées de 16 à 24 ans. Il s'agissait d'une première au Québec puisque l'initiative s'adressait ouvertement aux jeunes prostituées ou aux jeunes femmes à risque de l'être.

Passages modifie légèrement sa mission au cours des années suivantes en s'adaptant aux besoins des femmes qui sont multiples et variés. « On s'est mis à ouvrir très large sur nos services. » (Intervenante) Prostituée est devenu jeune femme en difficulté. « Ça les stigmatisait. La population a changé aussi : à la fin de 1990, il y avait moins de prostitution, c'était moins central. Il y avait aussi des clubs, etc., c'était moins travailleuse du sexe de rue. » (Intervenante) Les femmes qui se présentent à la porte ont toutes une chose en commun : elles sont sans domicile fixe ou dans l'incapacité d'y avoir accès sans compromettre leur sécurité et elles vivent une situation de grande vulnérabilité. Elles sont pour la plupart sans ressources et déclarent avoir besoin d'un endroit pour se reposer et repartir.

¹⁰ Avant 2000, il n'y a pas de documents officiels sur Passages. Nous nous sommes basée sur les entrevues avec les membres du personnel ainsi que sur des documents internes.

L'année 2000 marque donc un tournant pour l'organisme qui modifie sa Charte et devient *Passages : Ressources d'hébergement et d'insertion pour jeunes femmes en difficulté*. L'hébergement offre 9 lits. L'année suivante on met fin au travail de rue, alors que l'hébergement est dorénavant offert à des jeunes femmes âgées entre 18 et 30 ans. En réponse aux besoins variés, différentes formules de séjour sont offertes, allant de l'urgence à un temps d'arrêt plus ou moins prolongé (3 mois au maximum) au sein de la maison dont la capacité d'accueil sera définitivement établie à 16 lits à partir de 2005.

En 2006, l'organisation met en place le projet de logement social avec soutien communautaire dans les arrondissements de Hochelaga-Maisonneuve et du Plateau Mont-Royal¹¹. L'Office municipal d'habitation de Montréal, Passages et la Société d'habitation populaire de l'Est de Montréal conviennent d'une entente d'attribution de supplément au loyer permettant de réduire les coûts de loyer. Huit locataires voient donc le coût de leur loyer équivaloir à 25% de leur revenu. Cette collaboration permet à Passages d'offrir pour les autres logements une allocation afin de soutenir financièrement les locataires. « On a une offre de service très ponctuelle avec l'hébergement. À long terme, il y a les logements. On offre une place pour se déposer, avec les mêmes objectifs que l'hébergement. On offre de vivre une expérience locative positive. » (Intervenante) Le support communautaire vise à soutenir la gestion individuelle du quotidien, la consolidation et le développement des habiletés et de l'autonomie de jeunes femmes qui vivent souvent diverses difficultés et pour qui l'accès et le maintien en logement sont souvent difficiles tant pour des raisons d'ordre économique que psychosocial.

Pendant les 15 années suivantes, l'organisme accueillera annuellement 300 jeunes femmes différentes et développera une intervention globale sur l'ensemble des conditions de vie de ces jeunes femmes : sécurité alimentaire, défense de droit, accès aux soins de santé et services sociaux, accès au logement, sécurité du revenu, etc.

¹¹ En 2011, la totalité des unités de logements sont rapatriés dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Le temps d'arrêt lors d'un séjour plus ou moins long à Passages permet de prendre du temps pour s'occuper de soi-même, entamer certaines démarches en lien avec la santé physique ou mentale, entreprendre un programme d'insertion, trouver un revenu d'urgence, obtenir du soutien, etc.

Les approches d'intervention s'inspirent du mouvement plus large de l'action communautaire selon lequel les personnes sont les propres moteurs des changements qui peuvent advenir dans leur situation. Au quotidien, les interventions sont guidées par un accueil large aux conditions minimales et axées sur les besoins que la jeune femme se reconnaît. Les membres de l'équipe soulignent l'importance de ne pas se poser en experts par rapport aux femmes, dont les trajectoires individuelles sont variées et riches sur le plan expérientiel. L'idée consiste plutôt à offrir un soutien exempt de jugement. « C'est un ensemble de facteurs. Est-ce qu'on a besoin de savoir ce qui vient avant ou après? Pas nécessairement dans le cadre de notre travail. C'est pour ça qu'on est ouvert aux femmes transsexuelles, aux travailleuses du sexe. L'absence de toit, ça ne veut pas dire qu'on va commencer à gérer ta vie. » (Intervenante) Le critère de haut seuil d'acceptation, offrant un accueil inconditionnel, vient en contradiction avec l'idée d'intervenir directement sur la personne afin qu'elle change ses habitudes de vie, par exemple la consommation. « On ne va pas t'imposer un mode de vie. Notre objectif, c'est que tu te sois reposée quand tu repars d'ici. Ce repos, cette pause, est souvent une première étape (...) La femme, quand elle s'est reposée, elle va prendre une meilleure décision pour elle-même. » (Intervenante) C'est ce qui est souhaité pour les jeunes femmes. C'est dans ce sens que l'organisation entend contribuer à améliorer les conditions de vie des jeunes femmes.

En 2015, l'équipe est composée d'une trentaine d'employés et de bénévoles, dont la moitié sont des intervenantes. Le conseil d'administration (CA) comprend 7 membres, dont une place réservée à une jeune femme.

Passages reçoit un financement récurrent du Programme de soutien aux organismes communautaires (PSOC), de la Stratégie de partenariat de lutte contre l'itinérance (SPLI) et du Fonds régional d'investissement jeunesse (FRIJ). S'ajoute un financement privé provenant de Centraide ainsi que l'aide de nombreux donateurs particuliers et corporatifs. À la suite de coupures financières de certains bailleurs de fonds, l'administration de Passages a redoublé d'efforts afin de trouver des partenaires financiers.

4.1.2 La question de l'insertion et de l'intervention par l'art à Passages

Le volet hébergement demeure la principale porte d'entrée de l'organisme. Quelques années après l'ouverture de Passages, le volet insertion est développé dans le but d'offrir un éventail de formes d'implication possible adaptée aux réalités des jeunes femmes en difficulté. Ces activités visent à donner une occasion de se définir autrement que par les difficultés vécues et ainsi de faire valoir leur potentiel, de développer un esprit de solidarité avec leurs pairs et de regagner confiance en elles. Voici les circonstances expliquant ses principales étapes de développement, depuis sa création jusqu'à aujourd'hui. Nous nous attarderons plus longuement sur l'histoire des ateliers créatifs, ce qui correspond à l'objet de notre recherche.

Depuis sa création en 1995, le volet insertion a toujours comporté deux projets distincts que l'on retrouve aujourd'hui sous les appellations de l'implication communautaire et des ateliers créatifs. De 1995 à 2005, deux projets séparés existent à Passages : Les Ateliers d'art et L'Autre Côté de la Rue (ACDR)¹². Les Ateliers d'art, situés à l'origine dans la Petite-Bourgogne, s'installent à même la maison d'hébergement en 2000. Offerts sur une base hebdomadaire, les ateliers de l'ACDR consistent essentiellement en des ateliers de

¹² Avant 2000, il n'existe pas d'écrit officiels sur les Ateliers d'art ni sur l'ACDR. Nous avons tenté de reconstituer le mieux possible les étapes de leur développement à l'aide de documents informels et les entrevues avec les membres du personnel.

formations diverses et ceux des Ateliers d'Art portent sur des activités artistiques. Pendant les premières années, les projets sont portés et animés par des formatrices issues du milieu (pairs aidants).

Plus spécifiquement, le projet de l'ACDR offre à ses débuts des ateliers de formation : connaissance de soi, gestion du budget, techniques d'organisation d'événements et d'animation, initiation à différentes technologies. En 2010, le projet prend l'appellation «implication communautaire» et poursuit son offre de différents espaces d'implication et d'activités portant sur des enjeux sociaux mobilisant les jeunes femmes : participation à des rencontres, des manifestations et des activités de sensibilisation touchant les questions de l'occupation de l'espace public, du logement ou du revenu. L'implication entend aussi faciliter l'engagement des participantes vers d'autres projets d'insertion. Certaines peuvent s'impliquer aussi dans le cadre de comités où Passages participe, tels que le RAPSIM ou la Nuit des sans abri de Montréal.

Ces dernières années, des activités novatrices ont été implantées par l'organisme et les participantes. Le besoin de se pencher sur la question des grossesses non planifiées des jeunes femmes a mené à la création et la publication de la revue *Dans mes tripes* (2013-2014). Vingt-neuf jeunes femmes ont participé à la création du magazine qui présente des informations sur la contraception, la grossesse, la consommation et la santé sexuelle en plus de présenter des témoignages et des illustrations créées dans les ateliers d'art. Depuis le printemps 2014, l'élaboration d'un jardin collectif sur le terrain de l'établissement, en collaboration avec l'organisation de solidarité Alternative, permet aux jeunes femmes de discuter de l'alimentation, de planter, récolter et cuisiner des aliments frais du mois d'avril jusqu'à octobre.

4.1.3 Les ateliers créatifs

La maison d'hébergement Passages a mis en place progressivement divers types d'ateliers créatifs : art visuel, écriture, théâtre, danse. Le projet des Ateliers d'art offre, au départ, une initiation à différents supports : peinture, aquarelle, argile, plâtre, dessin et collage. La gravure deviendra vite la marque de commerce étant donné la facilité des participantes pour s'exprimer à travers ce support. Par ses activités, les Ateliers d'art visent à favoriser la participation des jeunes femmes à des expositions et des événements artistiques dans la communauté.

En 2003, l'arrivée en poste d'une responsable des projets d'insertion permet la restructuration des ateliers, de leur contenu et du mode d'inscription, afin de correspondre davantage à la réalité, aux besoins et intérêts des jeunes femmes. Cette année-là, un travail important est aussi fait en vue de la reconnaissance des participantes comme auteures de ce qu'elles créent, par le biais d'un contrat en conformité avec la loi sur les droits d'auteurs. Ce contrat implique la cessation des droits sur les gravures en gage de contribution à l'organisme. La diffusion des œuvres devient un objectif qui sera maintenu au cours des années suivantes jusqu'à aujourd'hui. La première expo-vente a lieu en 2004, dans l'édifice de Passages, en collaboration avec une artiste professionnelle avec qui les participantes ont réalisé une création collective.

Cette même année, le volet offre pour la première fois des ateliers d'écriture, qui ont pour objectif de faire expérimenter la portée professionnelle, sociale et personnelle de l'écriture, par la créativité, le jeu et la mise en pratique de techniques d'écriture. En 2006, l'atelier entame une démarche d'écriture avec le journal *L'itinéraire*.

Par leurs créations d'œuvres d'art, les jeunes femmes contribuent au développement de Passages et au développement de leur communauté. Dans l'optique de reconnaître cette contribution, une allocation équivalente au salaire minimum est versée aux femmes cette même année.

On le donne parce qu'on reconnaît la contribution à quelque chose [...]. On les déclare comme travailleuses autonomes et on l'explique à l'assurance sociale comme une allocation de participation qui concurrence le salaire minimum. Les buts recherchés par cette allocation sont de favoriser la participation et d'améliorer leurs conditions de vie en augmentant un peu leur revenu. (Intervenante)

L'année 2007-2008 est identifiée comme celle où les formatrices sont dorénavant des professionnelles dans leurs domaines. D'une part, l'arrivée d'artistes ouvre la voie à des projets de plus grande envergure, s'effectuant davantage sur le long terme. Ces projets impliquent davantage d'engagement de la part des participantes et ciblent donc celles qui ont acquis plus de stabilité dans leur vie. Ils débouchent la plupart du temps sur une présentation devant public.

D'autre part, l'intention d'ouvrir des portes entre le milieu artistique et celui de l'itinérance se retrouve derrière l'idée de faire appel à des artistes pour l'animation des ateliers. Une des formatrices nous dit avoir la volonté de faire de l'art différemment, de sortir d'un milieu artistique qu'elle trouve hermétique et de rejoindre des populations qui, par leur réalité, sont éloignés ou n'ont jamais été en contact avec l'art. L'idée vise aussi à permettre aux femmes d'être en contact avec de « vrais artistes » et leur univers, ce qui suppose une relation qui n'est pas de type thérapeutique.

À ce sujet, toutes les membres de l'équipe sont unanimes : il n'y a pas d'objectif d'intervention dans les ateliers. Questionnées sur leur approche, les deux formatrices reconnaissent toutefois une dimension thérapeutique à l'art, comme l'exprime une d'entre elle : « S'exprimer, travailler sur des textes ou des personnages fait que tu te questionnes sur le genre humain, ça te guérit un peu. La différence est que l'art-thérapie a pour but de guérir, soigner ou travailler sur des problématiques concrètement. Je suis plutôt dans une perspective de travailler avec elles comme on travaille avec des artistes professionnels. » (Formatrice) Au-delà de cet aspect, la démarche des formatrices se détache complètement de l'art-thérapie, comme l'explique une autre.

À Passages, ce sont des femmes qui sont de plein de milieux et qui sont déjà suivies par une psychologue, un docteur, etc. Pour moi, c'est d'avoir une autre approche qui n'est pas celle de regarder le problème, mais juste de les prendre comme des individus qui sont rendus à une étape de leur vie et d'offrir un espace d'expression, de jeu. [...] C'est comme de mettre un peu ça de côté et de dire : qu'est-ce que vous êtes à part de votre problématique?

Dans le même sens, une des formatrices insiste sur le fait qu'il n'est pas question de mettre les jeunes femmes en scène dans leurs problématiques.

Ce qui m'intéresse c'est de les sortir de là. Déjà que les gens le savent, quand ils viennent voir un spectacle, que c'en est un avec des acteurs et des femmes de Passages (...) Déjà c'est beaucoup d'être *tagguée*. Donc je ne pars jamais de «qu'est-ce que vous voulez présenter de vous?», parce qu'elles aussi peuvent tomber facilement dans leur discours de : ça va pas bien et j'ai envie de crier à la face du monde que ça va pas bien! C'est pas cette facette que je veux mettre en lumière.

L'idée est non seulement de sortir du discours sur les problématiques, mais de faire vivre l'exercice qu'il est possible de s'exprimer à travers un texte, un mouvement dansé, un dessin. Autrement dit, de leur permettre de s'approprier et de vivre un processus artistique de A à Z. Cette même année fut celle de l'arrivée des ateliers de théâtre, qui impliquent davantage de socialisation et de travail d'équipe. Il s'agit d'activités simples en vue de développer la confiance : clown, atelier de jeu devant la caméra, lectures de textes, etc. En 2011, les ateliers d'écriture sont en perte de vitesse. Il devient difficile de rejoindre les participantes dans leurs rythmes de travail et habiletés. « Ils ont été arrêtés car trop confrontant pour des gens qui n'avaient pas eu un parcours scolaire très long. » (Intervenante) Le choix de ces supports n'est jamais définitif, ils sont surtout choisis en fonction des intérêts des jeunes femmes. L'important, c'est d'inventer et de maintenir des ateliers où les femmes peuvent expérimenter, apprendre mais surtout s'exprimer. Il est alors décidé d'offrir des ateliers de danse afin de rejoindre les intérêts des jeunes femmes. Si les ateliers hebdomadaires font pause durant les mois d'été, depuis l'année 2013, plusieurs activités à caractère culturel sont offertes, telles que la visite des musées, les soirées ciné-club à Passages, des sorties dans les festivals, etc.

Depuis leur début, les ateliers créatifs offrent, sur une base hebdomadaire, un espace de création et d'expression de soi à travers différents moyens, en plus des projets à long terme, qui demandent davantage d'implication pour celles qui ont acquis la stabilité leur permettant de s'investir davantage. L'équipe déploie de nombreux efforts pour la diffusion des œuvres à chaque année, afin de faire rayonner le talent des jeunes femmes.

Les défis restent nombreux. D'une part, même si l'offre des ateliers hebdomadaires se maintient, les projets à long terme n'ont pas nécessairement de pérennité dans le temps. Ils dépendent de la formatrice qui aura initié le projet et prennent fin lorsque celle-ci quitte Passages. L'absence d'une formatrice pendant une certaine période à cause de difficultés d'embauche, par exemple, fait en sorte que l'offre n'est pas régulière et affecte le taux de participation. De plus, les liens sont à refaire avec les nouvelles formatrices, qui doivent à la fois s'appropriier leur atelier et construire une relation de confiance avec les participantes. Malgré cela, la participation augmente sensiblement.

Le tableau 2 résume les principales activités dans chaque type d'atelier. Le tableau 3 porte sur les statistiques de participation aux ateliers créatifs pour l'année 2014.

Tableau 1 : Historique des activités

Ateliers	Début et fin	Résumé des activités (en plus de l'offre hebdomadaire)
Art	1995 à aujourd'hui	Ventes dans des organismes culturels et communautaires, participation à la Nuit des Sans-abris, expoventes, sorties culturelles.
Écriture	2004 à 2012	Création de recueils de textes pour diffusion, collaboration avec le journal <i>l'Itinéraire</i> , publication d'un livre-disque (2008), participation à l'écriture de la pièce <i>La Maison</i> (2011).

Théâtre	2007 à aujourd'hui	Pièce de théâtre <i>La Maison</i> (2011), pièce de marionnette <i>Les Doudous</i> (2012).
Danse	2012 à aujourd'hui	Réalisation du projet <i>Portraits : célébrer la femme solidairement et individuellement</i> (2015).

Tableau 2 : Statistiques pour l'année 2014

Activités	Heures réalisées	Taux d'occupation des ateliers
Art	361.50	99%
Danse	819 ¹³	93%
Théâtre	373.75	89.5%
Total	1554.25	94%

4.1.4 Des exemples de projets artistiques: les exemples de *La Maison* et *Portraits*

Des projets de longue durée illustrant particulièrement bien l'intervention par l'art sont réalisés parallèlement à l'offre des ateliers hebdomadaires. Le premier projet, *La Maison*, a démarré en 2010. À travers les ateliers de théâtre, des jeunes femmes écrivent et montent une pièce de théâtre qui a été présentée l'année suivante au Théâtre Denise-Pelletier de Montréal. Durant l'année, des ateliers d'écriture ont favorisé la création du scénario, alors que les ateliers de théâtre ont reçu le soutien de 6 comédiennes professionnelles qui ont bonifié le jeu de la troupe et ont permis de consolider un sentiment d'appartenance au projet. En tout, huit jeunes femmes ont participé. Le

¹³ Le projet *Portraits* a mobilisé les femmes une demi-journée de plus par semaine d'août 2014 à mars 2015, ce qui explique le nombre d'heure réalisées plus élevé.

spectacle a été vu par plus de 500 personnes et a été médiatisé dans plusieurs journaux dont *La Presse* et *Le Devoir*. Trois des jeunes femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche avaient participé à *La Maison*.

Au cours de l'année 2014-2015, des participantes se sont impliquées dans l'élaboration d'un projet de vidéo-danse, un deuxième projet particulièrement innovant. Il s'agit de *Portraits, célébrer la femme solidairement et individuellement*. En partant de son histoire et de son vécu personnel, chaque femme a créé son autoportrait afin d'entamer une réflexion sur une thématique qui la touche et sur laquelle elle souhaite s'exprimer. En expérimentant une création chorégraphique et en réfléchissant sur les processus créatifs, elles ont eu l'occasion de développer leur expression personnelle, leur propre danse et les choses qu'elles souhaitaient exprimer individuellement et collectivement.

La vidéo-danse visait à permettre aux femmes d'avoir un moment où elles s'expriment de façon davantage personnelle, tout en gardant une distance d'avec le public, car elle leur donne la chance d'être vues dans leur singularité et dans leur expression personnelle, tout en étant protégées et libérées du poids d'être seules devant le public.

Portraits a débouché sur une soirée vidéo-danse et performance présentée le 8 mars 2015 au théâtre Espace La Risée de Montréal. Trois jeunes femmes sont montées sur la scène devant près de 100 spectateurs pour présenter une chorégraphie dansée en direct accompagnée de la vidéo. Treize œuvres créées dans le cadre d'ateliers d'art visuel ont été exposées et mises en vente. Des enregistrements de textes écrits par les participantes lors d'ateliers de théâtre ont également été présentés. Plus de 25 jeunes femmes ont été mobilisées dans l'une ou l'autre des activités présentées durant la soirée. Trois des jeunes femmes rencontrées dans le cadre de cette recherche ont participé à *Portraits*.

4.2 Les parcours des jeunes femmes hébergées à Passages ¹⁴

Approximativement 300 femmes différentes sont reçues annuellement à Passages. Elles ont en moyenne 22 ans. Si au moment de leur séjour elles sont toutes sans domicile fixe, leurs parcours sont variés et elles font face à de multiples problématiques. Par exemple, les statistiques pour l'année 2014-2015 nous apprennent que près de 36% d'entre elles vivent avec des problèmes de santé mentale diagnostiqués ou non par des professionnels. La consommation de drogue et d'alcool est souvent au cœur de leurs difficultés et constitue un obstacle à la stabilité résidentielle et financière, et contribue à la dégradation de leur santé physique, mentale et sexuelle. 11% font face à la judiciarisation à cause de leur mode de vie. La violence est omniprésente dans leur vie. Près du tiers expriment avoir subi de la violence conjugale dans la dernière année, une femme sur dix mentionne avoir subi une agression sexuelle et 42 d'entre elles ont vécu de la violence familiale. Elles sont peu scolarisées, ont des expériences de travail limitées et vivent une forte pauvreté économique. Peu de mesures sont adaptées à leurs besoins ou conditions et, pour cette raison, elles font face à de nombreuses discriminations quant à l'accès au logement, aux services, à l'espace public.

Comme le décrivent les membres de l'équipe d'intervention, ce sont des femmes aux parcours différenciés. « La majeure, ce qui relie les femmes, c'est qu'elles n'ont pas d'endroit stable ou sécuritaire pour dormir. Chacune vit ça différemment. L'absence de toit va rajouter des difficultés, mais il est aussi symptomatique. Ça nous parle de ce qu'elles peuvent vivre. » (Intervenante)

Les entretiens que nous avons effectués avec les six participantes viennent appuyer ces propos. Toutes nous ont dit avoir connu des épisodes de détresse et quatre d'entre elles reconnaissent avoir vécu de la violence de la part de leur entourage (famille ou conjoint). Deux nous ont mentionné vivre avec un problème de santé physique important. En

¹⁴Données tirées des rapports d'activité et des entretiens avec les participantes aux ateliers.

somme, ce qu'elles ont bien voulu nous livrer sur leur parcours de vie nous démontre que les difficultés et les obstacles qui les ont amenées à Passages sont particuliers pour chacune d'entre elles.

Le récit de l'une d'elle témoigne d'une brusque dégringolade. Comme conséquence d'une consommation de cannabis, elle a fait une psychose toxique au cours des deux années antérieures.

J'avais un diplôme d'études professionnelles en coiffure, je travaillais là-dedans, malgré que je n'aimais pas ça. Mais justement je travaillais, en route pour finir mon secondaire V et faire autre chose. Et là je suis tombée malade, j'ai fait une psychose toxique, c'était vraiment grave. Ils m'ont envoyé à l'hôpital, ils m'ont dit d'arrêter de travailler, ils m'ont mis comme en congé inapte au travail, comme si je ne pouvais plus travailler, rien faire. (Participant)

Au moment de sa psychose, elle habitait en logement. Elle l'a toutefois quitté pour aller chercher de l'aide. C'est une tante qui l'aura d'abord hébergée, puis une amie, chez qui elle dit avoir été victime de violence. C'est finalement escortée des policiers qu'elle aboutira à Passages.

Une autre participante raconte qu'elle habite chez une dame qui l'a prise en charge alors qu'elle était enfant, à la suite du décès de son père. Elle vit avec une contrainte sévère à l'emploi. Son frère, qui a été nommé curateur, administre l'héritage laissé par leur grand-mère. La participante nous raconte avoir frôlé la mort à cause d'un cancer. Il y a cinq ans, elle a dû quitter le foyer pour séjourner à l'hôpital. C'est une travailleuse sociale qui l'aura, à ce moment-là, référée à Passages, où elle a fait plusieurs séjours au cours des dernières années. Au moment de l'entretien, elle dit être de retour définitivement dans son foyer.

Le récit d'une troisième participante démontre que peu importe la classe sociale, les difficultés peuvent être également importantes. Contrairement à la majorité de ses compagnes, elle vient d'un quartier et d'une famille aisée financièrement. « J'ai eu cette chance, mais... cela a permis de laisser tomber les barrières de société et de dire qu'il n'y

a pas juste les pauvres qui ont des moments pénibles ». Il y a 7 ans, ses parents l'ont mise à la porte à la suite d'une escalade de conflits. C'est à ce moment-là qu'elle s'est retrouvée à la rue où elle s'est alliée à d'autres jeunes partageant sa situation de sans abri. Elle a par la suite fait la connaissance d'un homme. Cette relation, qu'elle qualifie comme étant « toxique », aura bousculé sa vie à bien des égards, que ce soit sur le plan de la prise de risque ou de la violence conjugale qu'elle a vécue, des situations où elle dit avoir craint pour sa vie. Elle raconte avoir dû aller en cour pour se protéger. C'est par l'entremise d'un pair aidant qu'elle a connu Passages, le seul hébergement où elle a résidé. Elle dit y avoir trouvé du soutien instantanément.

Si ce dernier récit démontre bien que les femmes ayant un besoin d'hébergement d'urgence peuvent provenir de différentes classes sociales, il en est de même pour la provenance ethnique. A Passages, en 2014-2015, 8% des femmes hébergées étaient des autochtones, une femme sur quatre avait des origines autres que canadienne à partir de 32 pays différents, la moitié étant issues des minorités de couleur. L'origine culturelle des jeunes femmes hébergées est au cœur des changements observés au cours des dernières années. Une intervenante explique que ce changement constitue une préoccupation pour les membres de l'équipe qui s'adaptent actuellement à cette nouvelle tranche de population qui vient frapper aux portes. « Elles vivent des difficultés mais elles n'ont pas de réseau ». C'est parfois le statut même d'immigration qui est au cœur de leurs difficultés. Ou bien encore ce sont des femmes « [...] qui étaient organisées, qui ont eu des difficultés familiales, qui n'avaient pas accès à l'aide sociale. On les aide à gérer tout ça. » Pour nombre d'entre elles, un seul séjour suffit à sortir du pétrin.

L'histoire d'une jeune immigrante illustre bien ces propos. Originnaire d'Afrique de l'Ouest, elle vit au Québec depuis 7 ans. Ayant obtenu un statut d'étudiante, elle a pu immigrer au Canada. Sa mère est venue la rejoindre cinq ans plus tard. La jeune femme attend toujours sa résidence permanente, ayant déposé sa demande il y a près d'un an. Son unique séjour à Passages, qui remonte à deux ans, fut de courte durée puisqu'un mois plus tard, elle

emménageait dans un logement avec soutien communautaire. Toutefois, avant d'arriver à Passages, elle avait fréquenté deux autres ressources du même type. Elle raconte ce qui l'a amené à recourir aux hébergements. « J'étais en colocation, mais ça ne s'est pas vraiment bien passé. Le prix était cher, j'avais des problèmes avec mon coloc, je n'étais pas bien. J'ai eu une période très difficile, sombre. J'ai fini quand même par trouver des centres d'hébergement qui sont justement là pour des femmes en difficulté, en attendant de stabiliser ma situation ». C'est une expérience difficile dont elle tente tout de même de tirer profit. « J'ai tout un parcours, tout un chemin, mais c'est des parcours de la vie. Parfois il faut passer par là pour apprendre. J'ai appris plusieurs leçons, maintenant je suis plus mature, je sais mieux comment gérer la vie. »

Une autre donnée importante des dernières années concerne le nombre élevé de femmes accueillies pour la première fois (60% des demandes de services). Parmi ces premiers séjours comptabilisés, 78% des femmes n'ont été hébergées qu'une seule fois. La tendance indique qu'un nombre important des femmes hébergées semblent vivre des problèmes d'hébergement temporaires, contrairement à la tendance des années antérieures où une jeune femme effectuait plusieurs séjours en une année. « On le voit de plus en plus maintenant : tu passes, tu te ressources et tu repars. Tu repars peut-être pour la rue, pour te réinsérer. Tu pars... pour faire le reste de ta vie. » (Intervenante)

C'est ce que démontre l'histoire d'une autre participante, qui loue le même logement depuis 6 ans. Elle raconte qu'au cours des dernières années elle a vécu une grande fragilité sur le plan de la santé mentale. À cause des menaces de la part d'un homme de son entourage, elle a vécu un choc post-traumatique. Par la suite, elle a plongé dans une dépression. « J'avais été un an et demi en état négatif, quasiment chaque jour, et je dormais beaucoup. C'était vraiment une dépression majeure ». Elle dit s'être isolée à ce moment-là et ne pas avoir demandé d'aide. Lentement, elle a commencé à s'ouvrir et à parler de son état, d'abord à un homme qui deviendra son amoureux. C'est par l'entremise d'une jeune femme utilisatrice de la ressource qu'elle a d'abord entendu parler de

Passages. Elle y a fait un unique et court séjour au début de l'année de l'entrevue « pour se ressourcer », démarche parmi d'autres visant la longue ascension qui l'amènera à reprendre pied dans la vie et à trouver sa place, espère-t-elle.

Si certaines femmes ne viennent qu'une fois à l'hébergement de Passages, pour d'autres, ce sera un lot d'allers-retours entre la rue et un toit parfois temporaire. L'histoire d'une autre jeune femme, qui a fréquenté la ressource sur une période de presque 10 ans, nous permet de constater que les parcours d'errance peuvent s'étendre sur plusieurs années. La jeune femme qui a maintenant 31 ans n'a plus accès aux services de la ressource. Si elle affirme avoir un passé marqué par d'innombrables passages en centre d'accueil, en maisons d'hébergement et en appartements supervisés, elle ne se souvient pas des événements précis qui l'ont fait aboutir à Passages au tout début. Elle nous explique toutefois avec émotion comment la ressource a pris une grande importance. « C'est ma vie, Passages. C'est depuis que je suis jeune que je connais Passages. Pour moi, cela n'a pas juste été un petit passage... c'est le passage de ma vie. » C'est pour cela qu'elle tient à maintenir un lien avec l'organisme et dit appeler régulièrement pour parler et demander conseil. Elle participe également aux événements artistiques, comme par exemple le spectacle *Portraits* auquel elle a assisté.

Si c'est l'absence de toit qui a conduit les jeunes femmes à fréquenter Passages, la totalité des participantes rencontrées habitent au moment de l'entretien dans un logement, depuis des périodes variant entre 6 mois et 6 ans. Cette stabilité, qui leur permet un certain regard sur des expériences antérieures d'errance, se révèle toutefois fragile à bien des égards.

Cette même participante nous confirme en effet que la présence d'un toit n'est pas sans comporter son lot de défis. Après son dernier séjour à Passages, elle est devenue locataire d'un logement de deux pièces et demi. Elle mentionne que se retrouver « en vrai appartement » comporte de grands défis, notamment sur le plan de la salubrité et de

l'isolement. « Ça fait au-dessus de deux ans que j'ai mon appart et j'ai de la misère à l'entretenir. [...] Je n'ai pas de technique on dirait. J'ai passé quasiment ma vie en maison d'hébergement, en appartement supervisé, j'ai fait aussi du centre d'accueil... Et là, mon appart est toujours le bordel, je suis tout le temps toute seule. Je trouve ça bien *tough*. »

Après Passages, une autre participante a passé par deux autres maisons d'hébergement avant d'intégrer son logement actuel où elle vit depuis moins d'un an. Elle dit avoir traversé plusieurs épreuves avant d'acquies sa stabilité actuelle, qui semble fragile toutefois. « J'espère que ça va aller bien. J'ai pas mal eu des hauts et des bas dans ma vie. » Elle a choisi d'habiter en colocation, pour des raisons financières mais aussi pour ne pas être isolée.

Une troisième participante connaît aussi un parcours difficile sur le plan du logement. Si au moment de l'entrevue elle habitait depuis deux ans dans une unité de logement avec soutien communautaire, elle devait déménager trois mois plus tard puisqu'elle aura atteint la durée maximale du programme de soutien. Elle prévoit louer un appartement avec sa mère. « J'ai la chance de vivre avec elle ici. Moi, je ne suis pas née ici et n'ai pas grandi ici. Arrivée à un certain âge, c'est normal d'habiter ailleurs que chez ses parents. Ici, c'est la seule famille que j'ai. » Cela prend donc un certain nombre d'années, traversées par des allers-retours entre les ressources et le logement, avant de trouver une stabilité qui n'est certes jamais acquise totalement.

Si certaines des participantes ont la chance d'être soutenues par des membres de leur famille ou de leur réseau de proximité, ce n'est pas le cas pour toutes. L'errance est trop souvent une conséquence de l'absence d'un réseau de soutien. C'est ce qu'exprime une des jeunes femmes rencontrées qui, d'origine d'Amérique centrale, est arrivée au Québec avec sa mère il y a 20 ans. Cette dernière s'est trouvé un conjoint par, moment à partir duquel les choses semblent s'être lentement envenimées dans le milieu familial. Elle affirme être arrivée à Passages parce qu'elle n'a pas eu le support de sa famille, notamment

de sa mère, avec qui elle n'a pas une bonne relation. « Je suis quasiment sûre qu'il y a du monde qui traverse une période comme moi, ou pire que moi, mais qui ont une famille. Ce n'est pas mon cas. » Au-delà du manque de soutien, elle affirme aussi avoir vécu de la violence dans son milieu familial.

Elle était enceinte au moment de l'entrevue. Sa situation rejoint celle de plusieurs autres : les données de 2014-2015 nous apprennent que 27 femmes sur 300 étaient enceintes à leur arrivée à l'hébergement, alors que 20% d'entre elles nous disent avoir au moins un enfant. Pour cette participante comme pour bien d'autres, ce fut un imprévu, puisqu'elle avait plutôt entrepris un retour à l'école en vue d'obtenir son diplôme d'études secondaires. Sa relation avec le père de l'enfant, elle la décrit comme étant « compliquée ». Elle est aussi en lien avec sa belle-mère de qui elle dit recevoir un certain soutien. Toutefois elle ressent beaucoup de jugement de la part de son entourage. « Ça me désole des fois, ça fait que je me replie sur moi-même, le fait que je suis tombée enceinte. C'est du monde qui me juge, qui juge le fait que je sois tombée enceinte et que je n'aie pas fini l'école, que je n'aie pas de diplôme que je travaille dedans. »

Les liens qu'entretient une autre participante avec son réseau de proximité semblent aussi complexes et ne sont pas sans rappeler le contexte difficile duquel sont issues ces femmes depuis le début de leur vie. Elle dit être en contact avec ses deux parents. Toutefois, depuis sa naissance, sa mère vit avec un problème de drogue. « Ma mère, j'ai un lien qui est difficile, elle vit un problème de drogue depuis que je suis née. C'est pire depuis 13-14 ans. C'est toujours difficile pour moi [...]. »

Ce n'est pas seulement sur le plan de la famille que les relations sont difficiles pour les femmes, mais aussi sur le plan des relations amoureuses, comme le démontre une des jeunes femmes qui s'ouvre sur ce sujet. Elle explique que d'avoir rencontré une personne dans un moment où elle était fragile a fait en sorte qu'elle s'est accrochée. « J'ai l'impression que j'aurais dû continuer mon bout toute seule, parce que je me perds des

fois. Je suis centrée sur la relation. Pour que ça aille bien, ça me prend beaucoup de mon espace. »

Faire un séjour à Passages offre dans certains cas l'occasion de prendre une pause et de faire le point sur sa réalité, que ce soit sur le plan de la santé, de la consommation ou des relations avec l'entourage. Le parcours d'une des jeunes femmes nous le démontre bien. Au cours des 6 dernières années, ses nombreux allers-retours entre l'hébergement de Passages et la maison familiale lui auront permis de prendre une distance par rapport à sa relation avec ses parents, de s'affranchir, d'affirmer sa différence. « [...] sans ça, je ne serais peut-être pas revenue à la maison. [...] Je considère que ç'a été un bien pour un mal de passer à l'hébergement. J'aime mieux l'individu qui peut en parler aujourd'hui que l'individu qui aurait été dans un milieu bourgeois toute sa vie, câliné, couvé. Je serais autrement et pas aussi fière de qui je suis. » Elle dit mieux comprendre la réaction de ses parents et être en mesure de passer l'éponge, du moins en partie. « Souvent je leur en ai voulu. Mais aujourd'hui, si je me mets à leur place, être désarmé au point où tu ne sais plus quoi dire et tu dis une connerie. Un moment donné, ça vient aussi avec le pardon. »

Passages accueille des femmes vivant une très grande pauvreté économique. Leurs sources de revenu sont variées, parfois multiples et souvent instables. 75% des jeunes femmes sont sans revenu, ou sont prestataires de la sécurité du revenu. Ainsi, 180 d'entre elles vivent avec moins de 1000\$ par mois et la majorité de ces dernières touchent moins de 600\$ mensuellement. Plusieurs d'entre elles cumulent des sources différentes de revenus pour survivre et 20% disent avoir des entrées d'argent instables. Une petite proportion occupe un emploi ou un programme d'insertion (12%).

Au moment des entretiens, cinq des participantes rencontrées étaient prestataires de la sécurité du revenu. Quatre ont affirmé avoir participé à une mesure d'aide à l'emploi octroyé par le ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale et deux cumulaient à ce moment actuellement des revenus de leur participation à un groupe communautaire.

Tout comme une grande proportion des femmes qui fréquentent Passages, les participantes rencontrées détiennent un faible niveau de scolarité et ont vécu des abandons répétitifs comme conséquence de l'instabilité avec laquelle elles doivent composer. Quatre des participantes n'ont pas complété leur secondaire, alors que deux d'entre elles ont décroché au niveau collégial.

Le parcours d'une des participantes rencontrées est particulièrement caractérisé par les expériences d'études et de travail de courte durée. Son dernier emploi remontait à trois mois au moment de l'entretien, alors qu'elle travaillait dans un centre d'appel. Comme pour d'autres emplois dans le passé, l'expérience n'a pas été positive. « Ce n'est pas facile de garder cet emploi, c'est très stressant, ils ont des exigences. Mais de toute façon, je n'aimais pas ça. Je n'ai pas envie de travailler toute ma vie dans les centres d'appel. Vendre des livres par téléphone...! J'ai trouvé ça très difficile. » Elle prévoit retourner à l'école en septembre, pour entreprendre un diplôme d'études professionnelles en secrétariat juridique. Par le passé, elle a brièvement entrepris un programme d'études universitaires qui finalement ne lui correspondait plus. Elle a ensuite fait des études de commerce au collégial, mais fut incapable de trouver un travail dans ce domaine. Elle commente son parcours : « Je n'ai pas fait les bons programmes. Ce n'est pas facile de trouver du travail. J'ai voulu me redonner une autre chance, faire un diplôme de secrétariat, on m'a dit que c'est très facile de trouver après. »

Après avoir décroché de l'école à l'époque parce que cela ne lui convenait pas, une des participantes compte bien effectuer un retour à l'école à l'automne pour compléter une technique collégiale. Si pour le moment les ateliers constituent son unique source de revenu, elle espère trouver un travail dans son domaine à la fin de ses études, moment où elle aura atteint l'âge maximal pour avoir accès aux services de Passages.

La perspective intersectionnelle nous permet de considérer différents facteurs qui influencent le parcours des jeunes femmes en plus du genre : origine, âge, maternité, santé mentale et physique, réseau de soutien, violence et abus, etc. Si nous avons pu démontrer que leurs réalités sont multiples et variées, nous sommes toutefois en mesure de constater qu'elles vivent des problématiques qui se rejoignent et auxquelles l'organisation semble répondre grâce à son offre de services. Les ateliers créatifs viennent bonifier cette offre et permettent aux jeunes femmes de s'investir à la hauteur de leurs moyens et selon les besoins qu'elles se reconnaissent.

Tout comme les raisons qui ont menées à l'hébergement varient d'une femme à l'autre, il en est de même quant à leurs motifs de participation aux ateliers créatifs et du degré de leur investissement dans ces activités. Les six participantes rencontrées ont toutes sans exception connu les ateliers lors de leur premier séjour à Passages. En effet, l'hébergement représente dans la plupart des cas le passage obligé pour avoir accès aux ateliers créatifs. Pour quatre d'entre elles, ce fut un premier contact avec l'art. Certaines y participent depuis des années alors que d'autres y auront connu un bref passage. Les ateliers se présentent comme un outil, utilisé par chacune selon sa réalité. Dans la prochaine section, nous allons situer davantage le parcours des jeunes femmes en lien avec les ateliers créatifs.

4.3 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons présenté l'organisation à l'étude en nous basant sur les documents d'archive ainsi que sur les entretiens effectués avec l'équipe des intervenantes, les formatrices et les jeunes femmes. En jetant d'abord un éclairage sur les principales étapes de développement ainsi que sur les orientations majeures qui en guident les interventions, nous avons dressé le portrait général de la ressource. Puis, nous nous sommes attardée sur les ateliers créatifs, encore un fois en présentant ses étapes de

développement. Cette première section nous a permis de constater le caractère unique de la Maison d'hébergement Passages. Pour aller davantage en profondeur, nous avons par la suite présenté des éléments de parcours des jeunes femmes rencontrées lors des entretiens. Nous avons situé ces parcours en lien avec l'organisation. En somme, cette première partie de la présentation de nos données représente une introduction pour le prochain chapitre, qui détaille davantage le parcours des jeunes femmes en lien avec les ateliers créatifs et les mécanismes d'insertion.

CHAPITRE V

5. Résultat de recherche: Les ateliers créatifs et les dimensions de l'exclusion

La prochaine section présente les données recueillies à partir des entretiens avec les intervenantes, les formatrices et les participantes aux ateliers. En poursuivant notre objectif de recherche, qui est de savoir dans quelle mesure l'utilisation de l'art peut constituer une ressource supplémentaire dans les pratiques d'intervention auprès des personnes en situation d'itinérance, nous cherchons maintenant à mettre en lumière les impacts de la participation des jeunes femmes aux ateliers créatifs. Pour cela, nous avons regroupé les données en lien avec les trois dimensions en cause dans les dynamiques d'exclusion que nous avons exposées dans notre cadre d'analyse. Dans une première partie, nous avons situé le parcours des jeunes femmes en lien avec la dimension économique, qui concerne d'abord l'accès au revenu et le travail salarié, qui en reste l'axe intégrateur principal. Puis, une seconde partie nous amène à situer le parcours des jeunes femmes en lien avec la dimension sociale, c'est-à-dire l'accès aux réseaux de solidarité. Finalement, une dernière partie concerne le parcours des jeunes femmes, cette fois-ci situé à travers la dimension symbolique, plus précisément le système des normes et des représentations collectives et leur rôle dans les processus de stigmatisation.

5.1 Les ateliers créatifs et la dimension économique de l'exclusion

Les participantes rencontrées, malgré leurs parcours singuliers, partagent une même précarité sur le plan économique. La plupart d'entre elles doivent composer avec un revenu mensuel parfois inférieur à 600\$. Elles sont peu scolarisées et détiennent peu d'expérience sur le marché du travail. Toutes vivent des fragilités sur le plan de la santé mentale ou physique. À cela s'ajoutent l'absence de soutien familial et l'instabilité résidentielle, autant d'obstacles qui se dressent entre elles et le marché du travail. Ces aspects compromettent grandement l'accès à un revenu leur assurant des conditions de vie décentes.

Le sentiment de ne pas être intégrée à la société pèse lourd, comme en témoigne une participante. « Je trouve ça difficile ce moment-là, où je ne me sens pas encore intégrée dans la société, soit par le travail ou peu importe [...], que je ne participe pas à tout ce roulement-là. » Le parcours de cette jeune femme illustre bien comment des problèmes de santé mentale constituent un obstacle à l'intégration économique. Avant sa dépression, elle se disait active : « Ça fait 4 ans que je n'ai pas été à l'école. Des fois c'est difficile ... parce que je n'ai pas pris une place stable dans quelque chose. Des fois, c'est difficile à croire qu'un moment donné, je vais avoir un travail stable, ma vocation, que je vais aimer ça, que les autres vont aussi apprécier ce que je vais faire ». Ces difficultés compromettent non seulement l'inscription dans les circuits traditionnels du marché de l'emploi mais aussi ceux issus des mécanismes de sécurité sociale. Par exemple, les programmes d'insertion à l'emploi ou d'insertion sociale demandent une stabilité qui n'est pas toujours acquise. « À ce moment-là, les filles ne sont pas assez organisées, il leur manque quelque chose pour être dans un programme d'insertion de 12 semaines [...] », explique une intervenante. Mais quels sont les apports et les limites des ateliers créatifs sur le plan de l'intégration économique des jeunes femmes?

5.1.1 Une option accessible et correspondant à la réalité des jeunes femmes.

Un des objectifs des ateliers créatifs consiste à rejoindre le profil particulier des femmes en situation d'itinérance, comme le souligne une intervenante.

Un endroit à haut seuil d'acceptation, qui reste accessible pour une population très marginalisée. Même si ta santé mentale n'est vraiment pas stable, que tu développes un problème, une première psychose, que tu aies consommé je ne sais pas quoi hier..., tu y as accès. Dans ta réalité et ton mode de vie, je trouve que c'est un des seuls endroits où tu peux être et faire quelque chose de sain, qui sort de raconter tes problèmes [...].

Elle explique qu'en effet, il est possible pour les femmes de participer aux activités en état de consommation, en autant que cela ne dérange pas la vie de groupe et que cela ne nuise

pas à sa participation active. La même règle s'applique pour une femme vivant diverses problématiques reliées à sa santé mentale. Si le contact reste possible avec la formatrice, si elle peut travailler à l'intérieur du cadre offert et si ses comportements ne dérangent pas le travail de l'ensemble du groupe, la femme peut poursuivre son implication.

Ainsi, en raison du mode d'inscription au jour le jour, de l'aspect volontaire à la participation et du haut seuil d'acceptation, les ateliers sont adaptés au mieux à la réalité des jeunes femmes. Par exemple, lorsque la santé mentale n'est pas stable, il peut être irréaliste pour les femmes de s'engager sur une base régulière. L'aspect volontaire des inscriptions permet aux femmes d'y aller à leur rythme, certaines n'étant pas prêtes à s'engager de façon régulière. Les propos d'une des participantes nous le démontre. « Des fois je ne *feel* pas, je ne viens pas. C'est mieux que ça soit des inscriptions au jour le jour. » Il y a certains moments où elle s'est absentée des ateliers, lorsque ça allait moins bien. « Je passais de longues périodes et je ne venais pas. On dirait que je faisais subir aux autres ce que je vivais. Je voulais essayer de travailler sur moi et revenir, et des fois ça m'aidait. » Cette structure même devient un point de repère pour les femmes, comme l'explique une formatrice, dans la mesure où les ateliers offrent quelque chose de très stable pour des femmes qui n'ont pas nécessairement de stabilité dans leur quotidien. Elles savent qu'elles peuvent revenir, même après plusieurs années d'absence, et que la structure sera toujours la même, poursuit-elle. De plus, l'équipe des intervenantes comme celles des formatrices s'entendent pour dire que cette structure dans les ateliers créatifs est à la base d'un mode de vie plus sain pour les participantes. « Il y a quelque chose qui se passe quand tu prends le temps de t'asseoir, tu prends soin de toi », explique une intervenante. Prendre soin de son corps, s'abstenir de consommer ou le faire dans une moindre mesure le jour de l'atelier sont des exemples cités par les membres de l'équipe des intervenantes et celle des formatrices.

Cet aspect trouve écho du côté des participantes. Comme l'explique l'une d'entre elles, participer à l'atelier de danse lui permet de prendre soin d'elle et de son bébé : « Y a aussi

le bébé qui aime ça quand je bouge. Quand je bouge, je le sens ». Son rythme est respecté et elle peut participer selon sa capacité. De plus, une collation est servie à la pause et les participantes ont accès à des paniers de nourriture qui sont distribués une fois par semaine.

Certaines limites ont toutefois été rapportées par l'équipe des intervenantes et celles des formatrices. Il arrive que l'activité artistique ne corresponde tout simplement pas à la réalité des jeunes femmes. C'est parfois par manque d'intérêt pour l'un des ateliers ou encore en raison de difficultés dans l'apprentissage de ces disciplines. Par exemple, une des intervenantes nous informe que les ateliers d'écriture ont été interrompus parce qu'ils étaient déstabilisants pour les femmes qui ne savaient pas écrire ou qui n'avaient pas un niveau de français suffisant. Ou encore, comme l'explique une formatrice, il est impossible pour certaines des jeunes femmes de danser en raison de barrières corporelles. Elle donne l'exemple aussi d'une participante qui éprouvait de grandes difficultés sur le plan psychologique : « Ce n'était pas possible pour elle d'être dans son corps. Il fallait toujours qu'elle se regarde de l'extérieur, qu'elle commente ce qu'elle était en train de faire. [Avec la danse] tu ne peux pas être à l'extérieur de toi. Si tu n'es pas prête à faire ce chemin-là pour aller te rencontrer, tu ne peux pas. » Ce commentaire suggère l'idée d'un contact à soi très intime vécu à travers la danse et que certaines participantes ne soient pas en mesure d'en vivre l'expérience en raison de leur état psychique, des événements qu'elles vivent, de leur niveau de formation, etc.

5.1.2 La rémunération comme premier incitatif.

Les ateliers créatifs offrent une allocation de participation. Les raisons qui amènent les femmes à participer varient selon leur situation, mais la rémunération est généralement le premier incitatif. Les membres de l'équipe des intervenantes tout comme les participantes sont unanimes sur ce point. « À la base, ce sont des filles qui sont dans des relations

utilitaires. Pour les accrocher, si ce n'est pas qu'on te donne un café, un beigne, un t-shirt, de l'argent..., elles n'ont pas de raisons d'investir. Pourquoi ? Elles ont toujours été exclues, mises de côté. Donc, d'y aller par cette voie-là, utilitaire [...], avec le temps, il y a des liens qui se créent. » (Intervenante)

Du côté des participantes, c'est l'unanimité : elles ont toutes mentionné que la rémunération est un facteur central de motivation. En effet, l'allocation permet de compenser une absence de revenu, de bonifier celui obtenu de l'aide sociale ou d'un autre travail. Elles y trouvent leur compte avec ce revenu d'appoint, l'ont intégré dans leur vie au quotidien et en font usage selon leurs besoins. L'allocation leur permet, dans une certaine mesure, de participer à la société de consommation.

En effet, l'allocation se présente comme un supplément à l'aide sociale dont bénéficient cinq des participantes. « C'est ce qui me motive à venir. Avec l'aide sociale, ce n'est pas beaucoup. » (Participante) L'allocation permet de se payer « des luxes, des petits plaisirs » comme nous l'indique une autre participante qui trouvait par ailleurs un grand avantage financier à retirer un revenu comme travailleuse autonome plutôt que d'un programme d'insertion sociale. « Mettons que tu faisais un atelier quatre fois semaine... ça remplit bien. Quand tu fais un programme de réinsertion, ils en enlèvent 900\$ de ton chèque. Avec Passages, je gagnais suffisamment. » Pour une autre, actuellement en recherche d'emploi, les ateliers comblent l'absence de revenu issu d'un travail. D'ailleurs, lors des périodes où elle avait un travail salarié, elle ne venait pas aux ateliers. En somme, l'allocation semble se présenter davantage comme un complément à l'aide sociale. Elle peut être aussi agencée avec d'autres sources marginales de revenus.

5.1.3 La rémunération comme reconnaissance et exigence

En plus d'être un premier facteur de motivation pour la participation, les membres de l'équipe s'entendent pour dire que l'allocation, source de revenu légale, apporte une reconnaissance de la contribution du travail des femmes à la société. Ainsi, d'usagères de services, elles deviennent productrices. De plus, il s'agit d'un revenu provenant d'un organisme où elles ont leur place et où elles s'impliquent et non du gouvernement.

En plus de donner de la valeur à l'activité artistique, la rémunération ouvre aussi la porte à des attentes, comme celle d'une qualité de présence. « Elles doivent être présentes de corps et d'esprit. Il faut qu'elles soient bien et prêtes à le faire. Elles font plus attention cette journée-là. » (Formatrice) Ou bien encore, sur le plan de leur contribution dans la création, par exemple : « Je me permets de leur demander des choses, puisque c'est payé. L'argent met une pression. » (Formatrice)

Toutefois, si tout le monde s'entend pour dire que la rémunération est le premier incitatif, elle ne semblerait pas être la seule garante de l'engagement des participantes : « Y a pas grand monde qui le font pour l'argent. Parce qu'il y a un investissement de plus qu'on exige, elles ne peuvent pas être là et juste penser à l'argent. » (Formatrice) Avec le temps, d'autres types de motivations se développent, comme nous pourrons le constater au cours de l'étude.

5.1.4 L'accès à l'art

Donner accès à des ateliers d'art aux jeunes femmes en situation d'itinérance peut paraître inusité comme pratique sociale, surtout lorsqu'on songe à leurs besoins qui relèvent plus qu'autrement de l'urgence. Toutefois, l'équipe des formatrices et des intervenantes ont soulevé l'importance de rendre la culture accessible à celles qui autrement n'y auraient

pas accès. « L'art, on en a peu dans notre vie. Ça coûte cher. » (Formatrice). Une des intervenantes abonde aussi dans ce sens. « On n'offre pas beaucoup à ces femmes-là. Elles ne mangent pas beaucoup, elles ne vont pas essayer des choses. Leur culture générale n'est pas développée. Ce sont des enfants des Centres jeunesse... C'est donc de leur donner ce pouvoir-là, de créer... Elles ne savent pas dessiner ? Elles vont l'apprendre ! » Elles relèvent que dans le cas des ateliers, les participantes sont payées pour faire de l'art alors que généralement, il y a un coût pour y avoir accès. Cet aspect ne laisse pas trois des participantes indifférentes, disant se sentir privilégiées d'être payées pour faire de l'art et faire l'apprentissage de techniques artistiques. « C'est comme si j'allais à l'école. Les formatrices nous apprennent des choses sur l'art, nous montrent des vidéos, des techniques... Écoute, c'est des affaires que tu vas payer en général pour apprendre. Nous autres, on est payées pour ça. Habituellement, ça coûte cher faire ça, là, c'est des formations gratuites. » (Participante) Dans ce sens, l'accès aux ateliers représente une opportunité d'apprentissage pour les jeunes femmes.

Il semble que l'art représente une activité génératrice de revenu se distinguant des autres par son aspect agréable et valorisant. Par exemple, deux des participantes retirent des revenus de la vente du magazine *l'Itinéraire* mais ont toutefois exprimé leur préférence pour les ateliers créatifs comme source de revenu. Une d'entre elles s'ouvre sur la transition qu'elle a dû faire lorsqu'elle n'a plus eu accès aux ateliers. « Vendre des revues, ce n'est pas comme faire de l'art. J'avais un petit *down*, c'est moins le *fun* que faire de l'art. » En somme, l'activité artistique comme source de revenu serait favorisée en raison de certains bénéfices supplémentaires qu'elle apporte.

5.1.5 L'activité artistique et l'employabilité

Les commentaires des participantes à la recherche apportent différentes perspectives à propos du rapport entre l'activité artistique et le développement de l'employabilité. Les

formatrices font preuve d'ouverture et d'optimisme quant aux ponts entre les ateliers et le marché du travail. Toutes deux sont d'accord pour affirmer que l'activité artistique peut être considérée comme une expérience de travail et doit être prise avec sérieux. Par exemple, le travail artistique est structuré et exige certaines compétences ou comportements que les participantes ont l'occasion de développer : assiduité, gestion du stress, ponctualité. Une des formatrices soulève que l'expérience vécue dans les ateliers a une valeur professionnelle et peut être significative aux yeux d'un employeur.

À l'inverse, une des intervenantes soutient que les outils acquis dans les ateliers sont difficilement transférables. Il lui est donc impossible de faire valoir l'expérience des ateliers auprès des employeurs, puisqu'il y a peu de correspondance entre le marché du travail et les ateliers créatifs. Étant donné le haut degré d'admission dans les ateliers, les attentes sont baissées au minimum pour permettre de rejoindre les jeunes femmes très marginalisées. Les ateliers représentent un espace alternatif qui correspond peu au reste de la société. En ce sens, les capacités des jeunes femmes ne rencontrent malheureusement pas les attentes des employeurs en matière de compétences en employabilité.

Du côté des participantes, les propos sont davantage nuancés. S'il ne fait pas de doute pour une des jeunes femmes qu'elle « travaille » lorsqu'elle participe, puisqu'elle apporte sa contribution à la société, chez nombre d'entre elles, il semble que les ateliers viennent davantage pallier une absence de travail. « Quand je ne travaille pas, je ne reste pas sans activité, je fais quelque chose de mes après-midis. » (Participante) Pour d'autres, les ateliers font partie d'une étape dans la stabilisation d'une situation de vie : « Ce n'est pas un travail, mais ça commence à me donner une place dans la société, car je veux travailler [...], quand je vais reprendre ma vie en main. »

Il semble que les ateliers permettent de prendre contact avec des exigences associées à un retour à l'école, comme cela se présente chez une autre. « Les engagements, c'était

difficile. Je voulais me pratiquer parce que je veux retourner à l'école. C'est important pour moi que je l'essaie, d'aller jusqu'au bout. » Les ateliers apparaissent comme une étape significative dans une démarche de rétablissement pour nombre d'entre elles, leur permettant d'essayer autre chose, de reprendre confiance et d'entrevoir autre chose que des difficultés pour le futur.

Dans ce sens, les ateliers semblent être perçus davantage comme une étape au cours de laquelle les participantes ont l'occasion de faire des apprentissages et de prendre pied un peu plus solidement, selon leur parcours. « Elles disent : j'ai travaillé ! C'est un premier pas vers : oui t'as le droit d'avoir des moments ; oui c'est structuré ; oui on t'attend à telle heure. Mais la vraie vie c'est ça. » (Intervenante) Ils représentent aussi un filet de sécurité pouvant empêcher de s'enfoncer davantage dans la marginalisation. L'intervenante soulève l'idée que les femmes deviennent très débrouillardes dans leur mode de vie. «Elles développent une expertise qui est difficilement transférable, parce qu'elle n'est pas reconnue. Si tu n'as pas de crédit..., qui va te louer un logement ? Tu n'as pas de références. » Participer à un atelier, c'est devoir se conformer à certaines règles et donc l'occasion d'apprentissages, d'expérimentation du vivre-ensemble et des codes sociaux. «Il y a des choses qui ne sont pas acceptables. Si on veut vraiment qu'elles puissent s'adapter à d'autres choses, il faut un moment donné dire que ça, c'est non. » (Intervenante) Les ateliers posent donc un cadre allant à l'encontre de la cristallisation dans une désaffiliation plus profonde, comme l'explique une autre intervenante. « Ça leur donne des outils, pour quelqu'un qui peut s'organiser un peu mieux, qui peut aller dans un programme d'insertion, le retour à l'école. »

En somme, les ateliers apparaissent, jusqu'à un certain point, comme une alternative à l'exclusion économique parce que leur structure fait en sorte qu'ils sont accessibles pour des femmes qui, de par leurs conditions de vie, sont éloignées du marché traditionnel du travail. Toutefois, cette structure même fait en sorte qu'ils ne sont pas vraiment considérés comme une expérience de travail. À tout le moins, ils permettent l'accès à un revenu

d'appoint et se constituent une étape significative dans un processus de réintégration dans des liens associés à l'économique (travail, école, accès à l'aide de dernier recours) ou contribuent au maintien de ces liens. Voyons maintenant ce qu'il en est sur le plan social.

5.2 Les ateliers créatifs et la dimension sociale de l'exclusion

La dimension relationnelle semble prendre une grande place dans les propos des femmes et ceux des intervenantes. Ces propos portent sur les relations avec l'entourage (famille, amis) qui sont parfois malsaines, qui réfèrent à l'abandon, à la violence, aux abus. Les ateliers créatifs, petits groupes de 6 personnes, sont un espace sécuritaire et encadré où les participantes peuvent faire l'expérience d'interactions différentes à travers une démarche artistique. Comme l'explique une des intervenantes, les ateliers se présentent comme une mise en relation à un moment précis dans le parcours de vie des jeunes femmes.

En effet, si la rémunération est un premier incitatif à la participation, il semble qu'avec le temps les jeunes femmes s'impliquent pour d'autres raisons. Une participante s'exprime ainsi à ce sujet.

Au début c'était juste un passe-temps, une petite source de revenus. Ce n'est pas avec ça que tu pars en appartement, mais c'était un moment où je pouvais m'abandonner un peu plus au groupe. C'est des filles qui viennent et qui sortent, il n'y a pas de stabilité au niveau de ce groupe-là, mais tu t'abandonnes, tu fais confiance à la formatrice, tu fais un projet et t'échanges après sur le projet.

Ces propos nous démontrent que les ateliers comportent un aspect relationnel qui n'est pas à négliger dans les parcours d'insertion des jeunes femmes. L'expérience qu'elles font des interactions dans les ateliers, que ce soit avec les formatrices ou les autres participantes, sont mis ici en lumière.

5.2.1 Les relations avec les formatrices

Tous les membres de l'équipe s'entendent sur la particularité du lien entre formatrice et participante. En effet, le statut de la formatrice est différent de celui d'une intervenante de l'organisation ou même de tout professionnel des services sociaux, puisqu'il n'y a pas d'intervention dans les ateliers mais plutôt une transmission des outils créatifs. Les formatrices se positionnent donc comme des artistes et les jeunes femmes les perçoivent tel quel. Ce statut particulier semble apporter une dynamique relationnelle différente dans le parcours en institution (Centre jeunesse, hôpitaux, services sociaux, etc.) des jeunes femmes. Le statut des formatrices ouvre la voie à des interactions d'un ordre différent de celles de types thérapeutique ou médical.

Une des formatrices se perçoit comme une « feuille blanche ». Le fait de ne pas savoir quels sont les diagnostics ou les difficultés vécues crée moins d'exclusion, précise-t-elle. « Vous (les intervenantes) avez accès à la problématique, à elles dans leur discours sur elles. Moi, je ne veux pas qu'on parle de ça. J'ai accès à tout le reste [...] ». Il s'agit pour elle d'un rapport souvent plus authentique. Faisant écho à ce commentaire, une intervenante explique que « les femmes ont soif de vrais contacts. Pas de la relation (comme celle avec une) travailleuse sociale. » Dans ce sens, les ateliers permettent l'établissement d'un lien qui sort du cadre intervenante-client, « [...] supposent des discussions différentes », ajoute-t-elle.

Ce cadre différent semble permettre aux participantes de sortir du discours qu'elles ont sur elles-mêmes. « Tu racontes ta vie partout où tu vas et pas mal n'importe quoi de ta vie. L'insertion (dans les ateliers), c'est un moment où tu n'as pas besoin d'être cette personne-là, c'est un moment pour toi, autrement. » (Intervenante) Ce discours est parfois emprunté à celui des professionnels du réseau, voire intériorisé, comme le relève une formatrice. « Les gens te roulent leur cassette, t'as l'impression qu'ils parlent le langage des intervenants. »

Dans ce sens, les ateliers semblent être un espace où les femmes peuvent se définir autrement que par leurs difficultés. Les intervenantes s'entendent pour dire que le lien entre les participantes et la formatrice est d'une grande importance, voire même une motivation à la participation. « Pour certaines femmes, c'est leur raison de venir. » (Intervenante)

La qualité de ce lien qui se construit dans le temps est en partie attribuable à l'investissement de chacune des formatrices. Une intervenante explique que les formatrices engagées veulent partager leur art, chacune à sa façon. Certaines vont créer des liens plus proches de l'intervention, d'autres non. Toutefois, leur rôle est très clair : elles doivent mettre tout en place, autant sur le plan du thème abordé que du climat, pour que les femmes se sentent bien. « Après ça, il faut qu'elle soutienne son groupe. Si tu en as une qui est gelée, l'autre qui ne parle pas français, l'autre qui entend des voix... Son rôle, c'est favoriser la participation de tout le monde à la hauteur de ses moyens. » Elle ajoute que les formatrices instaurent un endroit chaleureux et accueillant. « Avec le temps ça devient un lien de proximité. »

Si leur rôle est clairement établi, les formatrices ont toutefois une sensibilité particulière à la problématique de l'itinérance et un désir d'entrer en lien et de travailler avec les jeunes femmes. « Les formatrices se sont toujours intéressées pour vrai aux filles », soutient une intervenante. Les propos empathiques d'une formatrice y fait écho. « Je pense qu'on a toutes des problèmes un jour dans notre vie, et que l'on a besoin d'être entourée. Je me sens l'une d'elle. [...] Je pense que c'est primordial d'avoir des lieux d'aide. » Avec le temps, selon elle, la confiance s'installe du côté des participantes. Elle poursuit en soulignant que la confiance est fondamentale pour qu'elles puissent vivre le processus artistique et elle dit mettre beaucoup d'énergie pour instaurer un tel climat dans le groupe. Elle rajoute que le projet *Portraits*, puisqu'il s'échelonnait sur plusieurs mois, a justement donné lieu à l'approfondissement des liens avec les participantes.

En somme, il semblerait que la nature du lien entre participantes et formatrices repose à la fois sur le cadre des ateliers mais aussi sur la disposition des formatrices. Nous retrouvons le même son de cloche du côté des participantes. Chacune d'entre elles a évoqué son appréciation pour les formatrices et leur approche. De plus, quatre participantes sur six ont dit que cela avait un impact sur leur motivation à participer. Les propos des participantes démontrent qu'avec le temps, bon nombre d'entre elles développent des liens très étroits avec les formatrices. Ces relations qui se développent semblent devenir significatives au fil du temps pour les participantes, mais elles contiennent aussi des limites avec lesquelles celles-ci doivent composer. Plus jeune, une participante avait du mal à comprendre la distance, la limite entre l'amitié et un lien professionnel. « Tu développes une connaissance avec la personne que tu n'aurais peut-être pas eu à l'extérieur si tu n'étais pas passée par là. Tu ne peux pas être amie, mais tu lui as quand même dit des choses...? »

Aussi, les départs des formatrices à la fin d'un contrat comportent des impacts pour les jeunes femmes qui doivent apprendre à se réajuster. Une participante en témoigne. « J'étais déçue quand elle est partie. Moi, j'avais un lien fort avec elle. On avait une complicité. » Qui dit départ dit entrée en poste d'une nouvelle formatrice. À ce sujet, une participante reconnaît qu'avoir un lien privilégié avec les formatrices fait parfois obstacle à l'acceptation d'une nouvelle.

De ces liens peuvent également émerger des sentiments négatifs. Les participantes ont relevé certains aspects qui ont pu être difficiles dans ce contexte relationnel. Pour une participante, par exemple, les interactions avec les formatrices dans le contexte d'apprentissage et d'exigences sur le plan artistique ont pu susciter des émotions négatives. « C'est sûr que j'étais sensible à ses commentaires. Avec ma dépression, c'est pire au niveau de ma concentration, ma mémoire. Je me jugeais beaucoup. » Pour cette

jeune femme qui se dit fragile sur le plan de la santé mentale, participer a pu présenter des défis, notamment sur le plan de l'estime personnelle.

Ces témoignages mettent en lumière comment certaines fragilités peuvent ressortir et confronter les participantes au cours de cette mise en relation avec la formatrice. Il va sans dire que les participantes, de par leur réalité, ont besoin de soutien sur différents plans.

5.2.2 Le soutien

Comme nous avons pu le constater, le cadre mis en place dans les ateliers ainsi que la démarche des formatrices tend à favoriser un espace où, par la créativité, la participante est amenée à sortir de ses problématiques et peut se définir autrement que par ses difficultés vécues à travers son parcours.

Toutefois il n'est pas rare que les jeunes femmes se confient à la formatrice. À ce moment-là, les formatrices gèrent la situation selon leurs capacités. Pour une des formatrices, ce moment est délicat. « Des fois, c'est difficile à gérer comme position. » Il arrive que les femmes se confient à elle. Elle établit alors des limites claires. « Je me situe à un endroit où j'ai une certaine neutralité. Parce que des fois ça vire..., je n'ai pas envie qu'on embarque là. » Dans ces cas, le relais est pris par les intervenantes de l'organisation qui sont davantage outillées pour répondre aux besoins des jeunes femmes.

Du côté des participantes, l'importance de se sentir soutenue par la formatrice dans le cadre des ateliers est évoquée à maintes reprises. Pour une d'entre elles, c'était primordial, surtout dans les premiers moments de sa participation aux ateliers. « Plus jeune c'était vraiment important que je me sente soutenue. En vieillissant, c'est encore important, mais beaucoup moins, parce qu'avec les outils que j'ai eus [...], je vais essayer de me désarmer

toute seule. » Le soutien reçu par les formatrices lui aura permis d'acquérir des outils lui permettant davantage d'autonomie lors de moments plus difficiles.

Alors qu'une participante nous dit avoir eu besoin davantage de soutien, deux d'entre elles ont exprimé s'être senties soutenues dans leur démarche artistique et que cela avait été important pour elles. « Elle (la formatrice) m'a aidé à travailler sur moi, mais sans le savoir. Parce qu'elle ne connaît rien de moi, j'ai l'air d'une fille heureuse mais elle ne sait pas ce que j'ai à l'intérieur ». L'art donne la possibilité de communiquer des émotions, comme l'exprime une participante. « Je pense que les profs ont une compétence pour voir nos créations et savoir. On dirait qu'ils savaient, quand je faisais un tableau ou un dessin, qu'est-ce que je ressentais dans la semaine ou le mois. On dirait qu'ils me comprenaient par dessin. »

Une formatrice soulève aussi cette particularité en expliquant que l'art est très proche de la vie intérieure. La façon dont on interprète une œuvre parle souvent de l'état dans lequel on se sent, explique-t-elle avec l'exemple d'un atelier dans lequel ils ont travaillé le texte de Roméo et Juliette. « Pour moi, c'est une histoire d'amour mais pour d'autres, c'est le suicide. J'avais complètement zappé ça. On s'est retrouvé à parler de suicide, de désarroi. L'art c'est comme des condensés de la vie. » Si des sujets plus délicats peuvent être abordés à travers les thèmes artistiques, ce n'est pas le but des ateliers. Il revient donc aux formatrices de diriger le groupe. « C'est dur parce que quand on tombe là-dedans, ça ne finit pas. Je leur dis que tout ce qui est dehors reste dehors, ici on décroche. » (Formatrice)

En somme, les participantes reconnaissent avoir besoin de soutien et accordent de l'importance à en recevoir de la part des formatrices. Toutefois, le but des ateliers est de faire vivre le processus artistique et ces dernières s'efforcent plutôt de mettre en place un cadre soutenant cet objectif. Nous pouvons donc conclure à un soutien davantage informel à travers les ateliers.

5.2.3 Les relations entre pairs

Plusieurs éléments ont émergé de la mise en relation entre les participantes à travers les ateliers. Les propos des répondantes à la recherche nous apprennent que les ateliers viennent fondamentalement répondre à un besoin de base de socialisation, de briser l'isolement et de se sentir intégrée dans un groupe.

De plus, les propos des répondantes ont relevé que l'activité artistique a comme particularité de mettre en relation des personnes à travers les différentes disciplines. Par exemple, une des formatrices a pu observer dans les ateliers que l'activité théâtrale donne vite naissance à un « sentiment de complicité, de collégialité » entre les participantes. Ce travail créatif de groupe permet à des personnes qui ne seraient pas entrées en relation autrement, de créer des liens très forts entre elles. Pour sa part, l'autre formatrice explique que certains types de danse vont mettre les femmes en relation, comme la salsa : « Je leur fais travailler le partenaire, la confiance dans l'autre, le toucher, suivre quelqu'un, guider quelqu'un. » Pour le projet *Portraits*, les femmes ont été amenées à travailler en groupe. « Elles devaient regarder l'autre et donner leurs commentaires. Ça donnait des merveilles, [...] leur regard avait une importance. »

5.2.4 Briser l'isolement

Qu'elles l'expliquent par le fait de « tisser des liens » ou de « briser l'isolement », l'équipe des intervenantes et celle des formatrices sont d'accord pour dire que les ateliers, grand bateau où « tout le monde navigue », répondent à un besoin de socialisation. Les jeunes femmes, qui vivent pour la grande majorité une grande pauvreté relationnelle, n'ont pas accès à des relations saines. Comme le fait remarquer une intervenante, « Peut-être que le moment le *fun* dans ta semaine, c'est quand tu vas aller à l'atelier et que tu vas voir du monde ». Cela comporte une grande résonance du côté de toutes les participantes, pour

qui les ateliers créatifs semblent répondre au besoin de faire quelque chose de positif de sa journée, de s'occuper et de sortir de son isolement. Il s'agit, dans bien des cas, d'une alternative à rester seule à la maison, comme l'exprime une des participantes. « Ça me donnait l'occasion de sortir. Au lieu de rester seule chez nous, de ne rien faire, je m'en allais faire de l'art et après ça j'avais l'impression d'avoir fait quelque chose dans ma journée, dans ma semaine, dans l'année. [...] Ça remplit bien des trous. »

Être en lien avec d'autres et se sentir intégrée dans un groupe comporte un impact positif, non seulement sur le plan social mais aussi sur celui de la santé mentale. Les propos d'une autre participante exprime bien cet aspect. Venir à l'atelier lui permet de sortir d'un état négatif, au prix d'un effort pour faire taire sa « cassette négative» qui parfois ne lui donne plus envie de rien. « Après ça, je me dis : une chance que je suis venue, ça me change mon état! Je passe de négative à ayoye, mon état a changé...! C'est tout le temps de me le rappeler [...] et, à chaque fois, je ne suis pas déçue. »

Comme l'explique une intervenante, venir à un atelier les amène à sortir de leurs trajets habituels et de leur réseau familial et social qui, dans bien des cas, est non soutenant, voire « toxique ». Elle se retrouve ainsi en contact avec des femmes qui ne proviennent pas nécessairement du même bassin et cela les amène à créer des liens qui les sortent de leur contexte. « Pour moi, c'est ça aussi l'art, c'est une opportunité de faire quelque chose que tu ne ferais pas d'habitude.» Les ateliers visent à donner accès à quelque chose de différent, qui les amène hors de leurs sentiers battus. « C'est sûr qu'il faut que tu dormes, que tu manges, que tu te laves, les besoins de base. Ça fait le pont avec l'insertion, comment on s'actualise, comment on existe. J'existe parce que je suis allée dormir et manger? Non. J'existe parce que j'ai partagé de qui j'étais, parce que j'étais avec d'autres.»
(Intervenante)

Les propos d'une participante illustrent cette idée d'actualisation de soi par le contact avec l'autre. Se produire devant public avec le projet *Portraits* et communiquer son intérieur aux gens fut une étape importante pour briser l'isolement.

Ouvrir mon intérieur aux gens, peut-être que ça va chercher des personnes qui vivent les mêmes choses. Je me sens moins seule. [...] Ça m'a fait sentir que j'ai une place, de partager mon intérieur avec ces gens, leur avoir apporté des réflexions. Je me dis si j'ai déjà senti ça, je peux le revivre de nouveau.

Une formatrice explique que les femmes ont de la difficulté à entrer en contact avec l'autre et que les ateliers leur permettent justement ce contact. Pendant le projet *Portraits*, une femme lui a confié s'être bien sentie dans un groupe pour la première fois. Il s'y crée même un sentiment de solidarité, surtout lors d'un projet à long terme. Une des formatrices s'exprime ainsi sur cet aspect : « Ça crée une solidarité. On choisit de porter un projet tous ensemble à bout de bras, même si c'est difficile, et ça dépasse ta petite personne. Si une s'en va, on sait que le produit fini va manquer de sa couleur. »

On peut donc supposer que les ateliers permettent aux jeunes femmes d'avoir une place au sein d'un groupe. Ils se présentent de plus comme un espace stable par rapport au mode de vie très instable des jeunes femmes, ce qui leur permet de faire des allers-retours entre la rue et un lieu de socialisation où elles ont leur place au sein du groupe.

5.2.5 Solidarité et soutien entre pairs

Le groupe permet aux jeunes femmes de se donner et de recevoir du soutien entre elles, comme l'affirment les intervenantes et les formatrices. Par exemple, les participantes se trouvant dans une étape plus stable dans leur vie peuvent apporter un soutien aux autres en montrant qu'elles ont surmonté certaines difficultés ou qu'elles sont passées par les mêmes expériences. « Des fois, elles vont vraiment mieux, comparé au moment où elles

étaient hébergées. Ça donne une perspective à celles qui sont dans la maison. Elles se retrouvent avec des filles qui ne sont plus là depuis trois ans, parce qu'elles vont bien. Ça donne un reflet positif. » (Formatrice)

Faisant écho à ces propos, une participante raconte qu'échanger sur ses difficultés avec les autres participantes l'a aidée à relativiser et à gérer son anxiété. Elle dit avoir reçu beaucoup de soutien de la part du groupe dans le passé. Aujourd'hui, les rôles sont inversés : c'est à son tour d'offrir du soutien à celles qui en ont besoin. « Souvent, elles vont parler de sujets avec les intervenantes, mais ça ne sera pas les mêmes sujets entre nous [...]. Par instinct je vais faire : bon tu me parles de ça, t'as besoin de ça? Si c'est trop gênant avec l'intervenant, je vais trouver un moyen de t'aider. »

Certaines participantes, toutefois, ne viennent pas chercher cette forme de soutien comme en témoigne une participante pour qui la vie de groupe a peu d'importance. « Je ne m'occupe pas trop des autres femmes, parce que des fois, tu les vois, d'autres fois tu les vois pas. » On pourrait croire que l'aspect ouvert du groupe peut faire obstacle à la création des liens ou à la consolidation d'une solidarité entre participantes. Toutefois, les propos des jeunes femmes portent à croire qu'elles ne semblent pas rechercher une stabilité dans le groupe et s'accommodent de ces interrelations passagères. Le point de repère serait davantage la présence de la formatrice.

Les intervenantes reconnaissent que le contexte ludique et agréable des ateliers favorise la création du lien entre les participantes. Toutefois, les aspects de solidarité et de soutien entre pairs posent des questions : en situation de survie, il est parfois difficile d'établir des liens solides et désintéressés. Une d'entre elles remarque que les interrelations sont plus faciles pour les femmes ayant acquis plus de stabilité dans leur vie. Ne plus être dans l'urgence ou envahie par les problèmes de tous ordres favorise la capacité à entrer en contact avec l'autre et de faire durer ce lien dans le temps. Elle souligne toutefois que, très souvent, « les liens se brisent, on revient à soi-même et soi-même est brisé. Tu as des

difficultés. Tu as été le nombril de toutes les discussions des dernières années. C'est difficile de se connecter sur l'autre. [...]. C'est souvent comme ça qu'elles vivent leur vie de groupe. » Cela met une fois de plus en lumière leur difficulté à entrer en relation avec l'autre et leur capacité à créer des liens durables.

5.2.6 Le développement d'habiletés sociales

Le groupe se révèle être un laboratoire social, une véritable microsociété où les participantes font l'expérience des relations à l'autre. C'est aussi le lieu où développer ou faire l'apprentissages d'habiletés sociales, par exemple apprendre à s'exprimer et à parler devant les autres, comme le dit une formatrice.

Le travail d'équipe peut aussi être le moment où l'on doit faire confiance à l'autre et laisser tomber les préjugés, comme le démontre l'anecdote rapportée par une des participantes. Il s'agissait d'un atelier où les jeunes femmes devaient dessiner le portrait de leur partenaire. Elle s'est retrouvée à travailler en duo avec une participante avec qui elle ne s'entendait pas du tout. « On dirait que le professeur faisait exprès, juste pour travailler quelque chose de toi. Il nous a demandé à nous deux de nous dessiner! Je croyais que j'allais mourir. [...] Mais le professeur disait : il faut que vous ayez confiance envers vous et celle que vous dessinez. » L'exercice s'est relativement bien passé, tant et si bien que son portrait s'est retrouvé exposé devant plus de 100 personnes le jour de l'événement *Portraits*.

Avec le temps les jeunes femmes en arrivent à faire des apprentissages dans leurs rapports aux autres. Une des participantes nous dit avoir appris à être plus à l'écoute des autres. «L'apprentissage de dire qu'il n'y a pas juste moi. J'étais impulsive, hyper active. Aujourd'hui, j'essaie de ne pas oublier les autres autour de moi. » Pour une autre, venir aux ateliers lui a appris à prendre sa place dans une groupe, défi particulier en raison d'une

participante qui avait un caractère très fort. « Des fois je venais à l'atelier et j'avais peur de cette personne-là [...]. Ça me faisait l'exercice de me confronter avec les autres. »

Cette mise en relation peut donner lieu à différents dénouements. Comme l'explique une intervenante, les femmes ont été blessées sur plusieurs aspects et ont de la difficulté à faire confiance. « Elles sabotent tout, ont peur, veulent être en contact, mais ça suscite le rejet à toutes sortes de niveaux. » Toutefois les ateliers sont un espace où elles peuvent se mettre à l'essai à l'intérieur d'un cadre sécuritaire : « Je pense que les ateliers, c'était des petites règles, qui sont toutes simples, qui permettent aux femmes de travailler des habiletés sociales. » Le groupe permet ce travail à partir des bases, des règles qui régissent le vivre-ensemble, pour lesquelles les femmes peuvent faire ou refaire l'expérience.

Cependant, devoir respecter des règles peut être confrontant en raison du vécu de la personne, comme l'exprime une des participantes. « On a eu de la misère avec l'autorité, il ne faut pas faire abstraction de ça. » Pour cette jeune femme comme pour d'autres, se faire imposer un cadre dans les ateliers a pu faire naître un sentiment d'incompréhension, d'injustice, ou parfois même de colère. Dans d'autres cas, c'est l'occasion de travailler sur soi, comme nous l'exprime deux autres participantes en admettant qu'on leur a déjà interdit l'accès aux ateliers en raison de transgression du code de vie. « Je n'avais pas raison de réagir comme ça. [On me disait :] tu vas réfléchir pendant que t'es barrée et on se reparle après. C'est chiant, mais ça fait partie du processus d'apprentissage. » (Participante) Toutes deux disent avoir travaillé leur comportement pour avoir de nouveau accès aux ateliers.

En somme, le cadre des ateliers est soutenu par les formatrices qui semblent mettre en place un climat facilitant l'expérimentation et l'apprentissage de comportements sociaux. Si toutes les participantes rencontrées s'entendent pour dire qu'il y a parfois des accrochages, certaines avec qui ça « clique moins », voire pas du tout, elles semblent prêtes à passer l'éponge ou à travailler sur elles-mêmes afin de maintenir leur participation.

5.2.7 L'expérience de l'engagement

Après être sortie de chez soi, la deuxième étape d'un retour à la socialisation consiste sans doute à investir une partie de soi. Comme le souligne une intervenante, « il y a des raisons qui les amènent à participer, puis après ça des raisons qui les amènent à s'investir. »

Tel que vu dans la dimension économique, il semble, à priori, qu'il n'y ait pas d'engagement nécessaire pour les ateliers, selon la formule volontaire et le mode d'inscription au jour le jour. De plus, il n'est pas rare qu'une participante « disparaisse » sans donner de nouvelles ou que d'autres abandonnent un projet en cours. Cela met en lumière l'instabilité dans laquelle vivent la plupart des participantes. « Elles viennent selon les cycles de vie. Quand ça va trop mal ou trop bien, on ne les voit pas. » (Formatrice) De façon générale, une absence inexplicée représente une source d'inquiétude pour les formatrices qui n'ont pas les moyens d'assurer un suivi, mais suscite aussi de l'incompréhension de la part des autres participantes. Une formatrice raconte qu'une des participantes au projet *Portaits* est brusquement disparue, « sans jamais donner de nouvelles. Ça a été dur pour le groupe : on travaille sur la solidarité, mais il y en a qui ne sont pas solidaires! Tout le monde était inquiet. »

Toutefois, il semble que les jeunes femmes en arrivent à investir une partie d'elles-mêmes dans les ateliers. « Le temps que tu es là, tu donnes déjà quelque chose, tu contribues de ton temps, tu participes, t'écoutes. » (Formatrice) Cette qualité de présence et d'engagement est différente pour chaque femme. Au final, c'est un « engagement de minute par minute. Je pense que c'est ça qui fait qu'elles restent [...]. Ce n'est pas quelqu'un qui te dit : je veux ça de toi. Tu ne peux pas faire de l'art en étant contraint. »

Pour sa part, une des intervenantes ne perçoit pas d'engagement, surtout sur le plan des ateliers hebdomadaires, les participantes étant des « électrons libres ». Elles viennent davantage pour avoir du plaisir ou pour le lien avec la formatrice, selon elle.

À travers les difficultés et l'instabilité qu'elles vivent parfois au quotidien, il peut paraître irréaliste de s'attendre à ce qu'une jeune femme s'engage dans un projet de plusieurs mois. Une formatrice relève que, pour plusieurs participantes, il est difficile de se projeter dans l'avenir, dans une stabilité. « De s'imaginer que tu vas faire quelque chose dans 6 mois, c'est vraiment difficile. Mais de revenir, petit à petit, oups! c'est dans un mois, une semaine, ça crée un genre de perspective, de but à atteindre. » À la longue peut naître le désir d'aller jusqu'au bout.

Les ateliers visent donc davantage à faire vivre le processus artistique à la hauteur des dispositions de chacune. Les deux formatrices relèvent l'importance de l'appropriation du projet par les participantes. « Quand je fais un projet, j'y vais vraiment au jour le jour, j'essaie que le projet ne soit pas mon projet mais soit le nôtre. Ça crée un engagement. » (Formatrice)

Toutes les répondantes confondues s'entendent pour dire que les projets demandent un niveau d'engagement plus élevé. En parlant de *Portraits*, une intervenante livre ce commentaire : « Ça les a amenées à se positionner, à voir où elles sont rendues. Participer à un projet, d'être là, d'être mobilisées, ça leur a appris ça, de respecter un engagement.» Il s'agissait non seulement d'un engagement en temps mais aussi en termes de présence : « faut que tu aies quelque chose à dire, et le dire avec ton corps ». Si s'être engagée jusqu'au bout d'un projet peut faire naître un sentiment d'accomplissement pour certaines, pour d'autres, c'est plutôt l'inverse, comme le relate une intervenante.

Il y en a qui avaient dit que ça ne leur avait rien apporté, qui avaient été fâchées de participer. C'est vraiment intéressant ce qu'elles nous disent et ce qu'on observait. Tu as été super passionnée pendant tout le temps, mais, finalement, quand c'est le temps de le dire, quand c'est fini, là tu n'as pas aimé ça, c'était une erreur.

Cela met en lumière les particularités de la construction du lien d'attachement pour les jeunes femmes.

Pour chacune des jeunes femmes rencontrées, le rapport d'engagement aux ateliers semble être unique. Par exemple, certaines d'entre elles disent considérer avec sérieux leur présence aux ateliers. Une d'entre elles nous dit s'être engagée à 100% à chaque atelier. « J'y allais souvent, et pas juste pour la paie au bout. Je m'impliquais tellement à chaque atelier. » D'autres, à l'opposé, ne semblent pas considérer un quelconque investissement. Durant les ateliers hebdomadaires, il n'y a pas d'engagement pour une d'entre elles. « Tu appelles, s'il y a de la place et t'as envie d'y aller, tu y vas. Sinon..., tu n'es pas obligée. » Elle dit venir pour s'amuser avant tout.

Toutes s'entendent pour dire que les projets à long terme demandent plus d'engagement. Une participante s'exprime sur l'engagement de ses comparses dans *Portraits*, qui n'ont pas toujours la vie facile. « Cela a pris de l'implication. Elles devaient toujours être là et je pense qu'elles ont toujours été là, pour donner le résultat que cela a donné. »

En somme, il semble que les ateliers permettent aux jeunes femmes de faire l'expérience de l'engagement. Cette expérience semble individuelle et unique à chacune. L'organisation a acquis une certaine expertise pour composer avec l'ambiguïté des liens socio-affectifs vécus par la personne itinérante. Les ateliers se présentent comme un espace où peuvent se retisser des liens à soi, à l'autre.

5.2.8 L'expression à travers les créations

Un dernier questionnaire concerne les impacts des ateliers sur le plan social et porte sur l'idée de s'exprimer à travers ses œuvres. Les jeunes femmes ont-elles le désir de le faire? Qu'ont-elles à dire? À qui ont-elles envie de le dire?

D'abord, pour une des participantes disant ne pas « parler de ses affaires », ces aspects semblent peu significatifs et laissent croire qu'elle s'y présente pour toute autre raison. À l'inverse, il ressort avec évidence que certaines ont conscience de parler d'elles-mêmes et d'en arriver à s'exprimer à travers leurs œuvres. Par exemple, une dit avoir découvert que ses créations pouvaient être un reflet d'elle-même. Une autre reconnaît que son état du moment pouvait se refléter dans ses créations. À travers la démarche proposée par les formatrices, elle en vient à s'exprimer autrement. « Les profs arrivent à nous faire parler mais d'une autre manière, que comme toi et moi, on le fait. On parle en dessinant, on parle en dansant [...] ! »

Certaines ont réalisé qu'elles pouvaient toucher les autres et leur apporter des réflexions. Pour une participante, la diffusion des œuvres permet de parler de l'organisme d'un autre point de vue. « C'est important que ça soit vu. Ce n'est pas juste du négatif qui en ressort, il y a aussi du positif qui ressort d'un organisme pour des filles en difficulté. »

En général, si les ateliers hebdomadaires semblent laisser moins de place à l'expression de soi, puisqu'ils sont davantage dirigés, le projet *Portraits* a permis aux jeunes femmes d'exprimer des thèmes personnels à travers la danse, le dessin et l'écriture. Une formatrice commente cette idée de transmission d'un message qui a fait partie de la démarche de certaines participantes. « Quand tu touches à quelque chose d'individuel, ça touche toujours le reste, qui est universel. Il y en a qui l'ont saisi. »

Elle commente entre autres le travail d'une des participantes. « Elle s'est rendu compte que ça touchait aussi les autres, en écrivant le texte. Ça avait une portée sociale, ce qu'elle disait. Ça l'a beaucoup marquée. » L'intention de transmettre un message à travers sa création habite une autre participante qui nous explique avoir eu la chance d'aborder un thème qui lui tient à cœur, la traite des noirs. « Dans la vidéo, j'ai un accent sénégalais. Je me suis dit que c'était ça le meilleur moyen de présenter ce que je veux montrer. »

Une participante ayant assisté au spectacle s'est sentie interpellée par le témoignage des jeunes femmes. « Pour moi, en le regardant, ça m'a redonné du courage. Je me dis : wow! ces filles-là ont vraiment été fortes, ont traversé beaucoup d'épreuves, ont réussi à être là, à faire la danse, à parler. » Le fait de partager un vécu difficile peut toucher les autres, et leur démontrer qu'il est possible de surmonter des épreuves. Elle est convaincue que le spectacle peut avoir une résonance chez le public. « Oui, ça peut changer quelqu'un [...] ça peut montrer à quelqu'un : regarde, j'ai eu des hauts et des bas, je vous montre que j'ai voulu et que j'ai fait tant d'efforts pour y arriver. »

Si quelques-unes se sont positionnées sur leur réalité et ont voulu communiquer quelque chose au public à travers le projet *Portraits*, l'équipe des intervenantes et celle des formatrices s'entendent pour dire que les participantes ne se présentent pas aux ateliers avec la volonté de se mobiliser ensemble ou de prendre position par rapport à une réalité commune : « Je ne pense pas que c'est par engagement social. Je pense qu'elles viennent pour avoir du *fun*, se changer les idées, s'exprimer, voir d'autres femmes. » (Formatrice) Si elle essaie d'amener un aspect plus engagé dans ses ateliers, elle n'est pas convaincue que les participantes se sentent interpellées. C'est ce qu'explique une intervenante. « Je pense que c'est un souhait qu'on a, qu'elles vont défendre leurs droits, se mobiliser ensemble, être solidaires. » Si cet aspect n'est pas exclu, il ne représente pas en soi un objectif des ateliers. L'idée est davantage de soutenir le processus créatif des participantes et, pour celles qui sont prêtes, de le montrer au public. « Ça répond souvent au besoin de la formatrice qui a envie de pousser plus loin le processus créatif des femmes. C'est pour ça qu'on le diffuse. »

En somme, nous remarquons que les jeunes femmes s'approprient le processus artistique à leur façon et ne cherchent pas toutes à communiquer une partie d'elles-mêmes avec les tiers. Toutefois, certaines participantes vont en arriver à s'exprimer à travers une œuvre, parfois même avec l'intention de transmettre quelque chose au public. Cette démarche

reste personnelle et est davantage de nature individuelle. En rapport avec cette position, on peut se demander quel type de représentation elles ont d'elles-mêmes.

5.3 Les ateliers et la dimension symbolique de l'exclusion

Les propos recueillis lors des entretiens laissent entendre que les histoires de vie des jeunes femmes sont traversées d'une grande pauvreté sur le plan symbolique. Le regard qu'elles portent sur leurs trajectoires laisse entendre qu'elles ont une perception négative d'elles-mêmes : peu d'estime personnelle, peu de croyance en leurs capacités, sentiment d'être différente et marginalisée. De plus, l'itinérance est une problématique sociale fortement stigmatisée et ceci n'est pas sans contribuer aux affronts de toutes sortes auxquels font face quotidiennement les jeunes femmes. Ces éléments altèrent sans aucun doute leur capacité à s'affirmer, à faire des choix et à prendre leur place.

C'est souvent avec ce lourd bagage qu'elles se présentent aux ateliers créatifs. Or, le contact avec l'art semble jouer un rôle important sur plusieurs aspects qui touchent au symbolique. Voyons ici l'expérience des jeunes femmes et tentons d'en faire ressortir les forces et les limites.

5.3.1 Aspect ludique de l'activité artistique

Les ateliers ont comme objectif, entre autres choses, de faire passer un moment de travail agréable et enrichissant, « dans un endroit chaleureux » où les femmes peuvent « simplement être », comme le précise une intervenante. Les propos des répondantes à la recherche font ressortir la contribution toute spéciale de l'activité artistique dans ce sens.

Le côté ludique et agréable associé aux ateliers est revenu à maintes reprises dans les propos des répondantes. Une formatrice explique que la danse est une activité

généralement associée au plaisir. Elle avoue elle-même « lâcher son fou » dans ses ateliers, afin d'ouvrir la porte sur cette zone de plaisir pour les participantes. La danse, activité privilégiée permettant le développement de la motricité et d'une sensibilité à soi, de sortir de sa tête, de faire de l'exercice, a des impacts positifs sur la santé mentale, selon elle.

Les participantes, de leur côté, ont toutes mentionné leur appréciation de l'activité artistique. Pour chacune d'entre elles, danser, dessiner, jouer un rôle ou écrire est perçu comme une activité agréable. Trois d'entre elles ont mentionné ne plus penser à leurs soucis lorsqu'elles font de l'art. Cette activité permettrait aussi à quatre d'entre elles de s'épanouir. À ce propos, l'une d'elle explique que l'art lui permet de matérialiser son intérieur et lui apporte un état de bien-être. Finalement, être dans le plaisir et la joie, vivre ses passions, se retrouver, se découvrir, se détendre ou se défouler sont autant de bienfaits nommés par les participantes.

5.3.2 L'estime personnelle

Danser, dessiner ou écrire semble être une activité valorisante en soi. Les propos des répondantes à la recherche mettent en lumière des effets positifs de l'art sur l'estime personnelle. D'autre part, un des objectifs des ateliers créatifs est de faire vivre des succès aux participantes, comme l'expliquent les deux intervenantes. Il s'agit de « mettre en valeur des parcelles d'elles qu'elles n'auraient pas pu exploiter autrement » (Intervenante), première étape d'un regard sur soi qui s'avère être davantage positif.

Toutes les participantes ont affirmé que leur participation aux ateliers a eu des impacts positifs sur le sentiment de leur valeur personnelle. Une d'entre elles, en commentant son parcours à travers le projet *Portraits*, explicite bien cet aspect. Avoir persévéré malgré ses difficultés et être allée jusqu'au bout lui aura permis d'arriver à un résultat concret, celui de présenter devant le public. « Cela a vraiment eu du poids dans mon estime. Après ça,

disons que je reviens dans mes moments *down*, je peux me rappeler de ça, je peux même aller voir la vidéo. Ça me donne un petit *boost*. »

La difficulté d'apprécier ses œuvres fait aussi partie de l'expérience vécue par les participantes aux ateliers. Il semble qu'à travers leur participation elles en arrivent à reconnaître de la valeur à ce qu'elles font. Cela peut arriver avec l'accompagnement des formatrices, comme en témoignent certaines participantes. « Elle avait le don de venir chercher le meilleur de nous-mêmes. Je me disais : c'est laid ce que j'ai fait! J'étais déçue, mais justement, encore une fois, le professeur trouvait un moyen de dire : c'est vraiment beau, de trouver des qualités à un tableau affreux. » C'est aussi à travers le groupe qu'elles en arrivent à développer une fierté. « Trouver ça beau pour moi-même, c'est déjà un épanouissement parce qu'avant, tout était laid. Souvent, je n'étais pas fière au début. Finalement, je suis devenue fière avec l'aide du groupe. » (Participante)

Conjointement à la difficulté d'apprécier ses œuvres, l'enjeu de l'image de soi est soulevé par les deux formatrices rencontrées. « J'ai réalisé que peut-être elles ne se regardent pas beaucoup, ou que le regard qu'elles ont sur elles-mêmes est toujours négatif. » (Formatrice) L'utilisation de certains outils artistiques amène les femmes à se percevoir autrement.

Par exemple, une des premières barrières pour les participantes est souvent d'aller à l'encontre de ce qu'elles ont l'air lorsqu'elles dansent. Comme c'est le corps qui est impliqué, c'est l'image corporelle qui est mise en jeu. L'expérience de la danse est intime : « C'est très personnel, tu es avec toi, tu ne peux pas être à l'extérieur. [...] Ça n'a pas le choix de te toucher, c'est une expérience que tu vis. » (Formatrice) La vidéo a été intégrée dans le projet *Portraits* puisque son utilisation semblait avoir un impact positif sur le regard que les femmes portent sur elles-mêmes. En effet, comme en témoigne une des formatrices, les femmes ont beaucoup apprécié se voir à travers la caméra. « Elles

voulaient toujours se regarder, les réactions c'était : Hey! je suis bonne, je suis belle, je ne pensais pas que j'étais capable de danser comme ça... ! »

L'autre formatrice souligne qu'avec la vidéo, les femmes passent à travers tout un processus de réappropriation de l'image. Ce processus aboutit souvent à un sentiment de fierté et d'une plus grande acceptation de soi : « [...] on se voit faire quelque chose, on dépasse notre gêne, on se trouve un peu plus beau en faisant ça, car on sait l'effort que ça nous a demandé. Il y a une certaine fierté, ça teinte le regard sur soi-même. » (Formatrice)

Se dessiner ou dessiner l'autre concerne aussi directement l'image de soi. Une participante raconte son expérience au cours de laquelle les jeunes femmes devaient faire le portrait l'une de l'autre : « Quand on a travaillé sur les tableaux on a ri beaucoup. Au début, il y en a qui l'ont mal pris, qui étaient susceptibles : Oh... tu m'as dessinée comme ça! Je n'ai pas un gros nez ! Ça m'a aidé, moi aussi. Je ne suis pas mieux placée que les autres ! »

5.4.3 La confiance en soi

Le thème de la reprise de confiance en soi a été majeur lors des entretiens. Une intervenante l'explique.

Parce qu'elles se sont donné la chance de vivre quelque chose, elles ont aimé ça. Peut-être qu'elles vont le refaire une prochaine fois. C'est une confiance qui va leur permettre d'avoir de nouveaux embranchements, de tester des affaires, de se dire : je suis capable de prendre la parole, de penser : je peux décider pour moi-même parce que, quand j'ai décidé d'aller à l'atelier, ça a bien tombé.

La même intervenante se questionne toutefois sur les impacts à long terme dans leur trajectoire de vie. Ce qui est certain, c'est qu'avec les ateliers, l'organisme travaille à faire vivre une expérience positive aux participantes. « On travaille la confiance par des petites choses. Avec ça, on se crée une grande confiance. »

Les propos des formatrices et participantes font écho à ces propos. Pour celles qui ont participé à *Portraits*, le fait d'avoir mené cette aventure jusqu'au bout leur a permis d'acquérir davantage de confiance en elles et en leur potentiel. Cet acquis de confiance peut être transféré dans d'autres dimensions de leur vie, comme pour des projets futurs, comme le souligne une formatrice.

Une participante s'exprime à son tour sur *Portraits*. « On se rend compte qu'on n'est pas si nulle que ça, qu'on est capable. Si on est capable de faire de l'art, on est aussi capable de réussir professionnellement dans la vie. Finalement, ça aide beaucoup à avoir plus confiance. »

Toutes les participantes ont mentionné que les ateliers ont été une occasion de reprise de confiance en soi. S'adonner à l'activité artistique a permis à cinq d'entre elles de se découvrir des capacités, des talents dont elles n'auraient pas soupçonné l'existence. Une participante l'exprime ainsi : « Tu penses que tu n'arriveras pas à faire quelque chose, tu penses que tu n'as pas de talent, mais dans le fond, tu en as ». Une autre en témoigne aussi : « J'ai aussi découvert des talents de danseuse. Vraiment c'était bien, ça aide beaucoup à avoir plus confiance en soi, à s'apprécier ».

Finalement, les propos des répondantes nous amènent à penser que l'art permet de prendre conscience de ses ressources personnelles et favorise la confiance en soi.

5.3.4. La reconnaissance

La diffusion des œuvres représente une particularité fort intéressante pour plusieurs raisons que nous examinons ici. En premier lieu, l'équipe des intervenantes et celle des formatrices s'entendent pour dire que de savoir ses œuvres vues par un public est l'occasion de montrer leur savoir-faire et représente une source de grande fierté pour les participantes. « J'ai vu des filles vraiment, vraiment fières et exprimer certaines émotions

que je n'avais jamais vues chez elles avant. [...] le mot reconnaissance sociale, je pourrais l'apposer là-dessus. » (Intervenante)

De plus, savoir que le projet a pour objectif d'être présenté change complètement le processus et la démarche des participantes, comme l'explique une formatrice. « Sachant que le regard des autres est sur toi, tu vas aller beaucoup plus loin. Avoir une reconnaissance sociale, la famille et amis, c'est important. Mais savoir que des gens sont venus, sans te connaître, et qu'ils ont aimé... »

Si les événements artistiques sont une occasion de se faire voir et reconnaître par des personnes de leur entourage pour certaines, pour d'autres, ils mettent plutôt en évidence l'absence des personnes significatives. Il arrive que des participantes vivent de grandes déceptions à cause de l'absence d'une personne importante, soulignent les deux formatrices. Ces situations mettent en lumière la grande désaffiliation que vivent les jeunes femmes. Trois des participantes au projet *Portraits* se sont vues encouragées par un ou plusieurs membres de leur entourage lors de la représentation. Toutefois, ce ne fut pas le cas pour une des participantes, que nous n'avons pas rencontrée. « Pour elle, je pense que ça a été super dur [...]. Sa famille n'était pas là. C'était un moment pour elle d'être reconnue, et, encore une fois, elle ne l'a pas été. » (Formatrice)

Si les six participantes rencontrées ont dit se sentir fières que leurs créations soient vues par le public, une intervenante spécifie que, pour certaines d'entre elles, la diffusion ne change rien, alors que d'autres refusent carrément de se produire sur scène ou que leurs œuvres soient exposées. Finalement, il arrive que certaines participantes, qui ne se présentent plus aux ateliers, ne soient pas au courant que leurs œuvres sont exposées.

Toutefois, pour celles qui sont présentes, les impacts sont bien réels. Une formatrice nous explique percevoir une solidarité envers les jeunes femmes de la part du public : « Les gens sont sensibles, savent que c'est des filles de Passages, les écoute différemment. [...] Je sens

dans mes *shows* que les gens veulent que ça marche, veulent pas que personne se pète la gueule. »

Le souci de démystifier l'itinérance, les problèmes de santé mentale ou la toxicomanie et d'ajouter davantage à la perception des gens est présent dans la diffusion. À travers leur démarche, les formatrices disent vouloir composer avec les limites physiques et psychologiques des jeunes femmes. L'idée est aussi de faire des ateliers un lieu où il n'y a pas d'exclusion. « J'essaie de briser les normes, de mettre des corps différents, des accents différents, même des maladresses, d'essayer de montrer la beauté de la maladresse. Je pense que d'exposer leurs œuvres, c'est contre la norme sociale. » (Formatrice)

L'équipe des intervenantes semble moins optimiste sur ce point, expliquant que l'itinérance est une problématique dans laquelle les personnes sont très stigmatisées. « Dans toutes les intentions qu'on a, l'impact est difficile, parce que ça n'a pas belle image. » Elles restent somme toute assez pessimistes sur la véritable portée de la diffusion et remettent en question la résonance dans la communauté plus large : « C'est difficile d'avoir un réel impact autre que d'un milieu déjà un peu sensibilisé. » Le public qui se déplace pour les différentes diffusions est en général déjà sensible à la cause.

Un événement artistique peut aussi créer davantage de curiosité que de réelle empathie envers une population identifiée comme « femmes en difficulté ». Une formatrice raconte que le projet *La Maison* a entraîné beaucoup d'exposition dans les médias pour les participantes. « On avait eu beaucoup de pré-papiers dans les journaux. On avait rencontré une journaliste du journal *Le Devoir* avec une fille de Passages. Elle lui avait posé des questions vraiment intimes, c'était malaisant. Mon but n'est pas de les mettre en scène là-dedans, mais ça stimule la curiosité des gens qui se demandent quelles sont leurs problématiques, leurs drogues, etc. » Il peut en résulter un effet de voyeurisme, en somme, puisque les différents événements sont placés sous la bannière « Passages, ressource d'hébergement », soutient une intervenante.

En somme, le véritable impact touche les participantes. Il s'agit de leur donner l'opportunité de vivre une expérience de scène ou d'exposer des toiles et de leur faire vivre des succès. « Quand elles font des projets, elles ont envie de le montrer. C'est aussi l'objectif du projet. C'est pour ça qu'on le fait, pour remplir les salles. On travaille fort. » (Intervenante)

L'équipe des intervenantes et celle des formatrices disent souhaiter que les ateliers soient un espace où les jeunes femmes puissent être reconnues comme des humains à part entière, peu importe leur réalité. « La personne itinérante, à cause de son histoire, n'a pas le droit d'exister », souligne une intervenante. L'idée est non seulement de permettre aux jeunes femmes de prendre leur place, mais aussi de reconnaître d'autres dimensions chez elles. « Ça parle de comment tu existes, que tu aies une autre place reconnue que par ton Centre local d'emploi qui te donne un chèque. » Les ateliers, soutient-elle, viennent justement cibler des aspects peu sollicités par le reste de la société. « On s'intéresse à ce que tu penses, à ce que t'aime [...], on ne te demande pas ce que t'as consommé, on te demande c'est quoi ta couleur préférée, si t'as lu un livre... C'est une façon de s'intéresser à elles autrement. »

Il semble que l'activité artistique permet une expérience riche d'un point de vue humain. Lorsqu'on songe aux pratiques d'insertion, l'art apporte certainement une contribution toute particulière :

C'est sûr que tu te commets, que tu t'exprimes, que tu grandis, que tu réfléchis sur toi. Quand tu fais de l'art, t'es dans le vif du sujet, des choses complètement humaines, de réflexions sur le monde [...]. C'est valorisant, pas dans ce que t'es capable de faire pratico pratique, mais toi, dans ton imaginaire, dans les mots que t'utilises, dans ton rapport au groupe, dans ton importance dans le groupe, que tout repose sur le fait qu'on est tous ensemble. (Formatrice)

5.3.5 La marge, l'insertion et ses fins

À cette reconnaissance s'ajoute le refus de vouloir conformer les jeunes femmes à quelque modèle que ce soit, ou bien encore de les concevoir comme étant hors norme ou en dehors de la société. Une des intervenantes explique que, de ce point de vue, l'insertion supposerait que les femmes ne sont insérées nulle part. « On n'est pas à côté de la société, on est pile dedans. » Elle poursuit en soutenant que ces femmes ont une façon différente de vivre leur quotidien et qu'elles contribuent autrement à la société. Dans ce sens, le terme insertion semble mal correspondre. « Est-ce que c'est le bon mot ? Je ne pense pas que c'est de l'insertion. Dans tout ce qu'on fait, ça ne répond pas aux attentes de la société. » Dans ce sens, se trouve loin des ateliers l'idée de travailler à un certain conformisme pour les participantes. « L'insertion, ça suppose que l'autrement va entrer dans un... certain moule. Ce n'est pas ça. On va faire un à côté de l'autre, dans le grand ensemble. » Finalement, elle précise que l'objectif des ateliers n'est pas de placer les jeunes femmes en emploi comme des pratiques d'insertion traditionnelles le feraient par exemple. « Où ça va te placer plus tard ? Ça ne te place nulle part. [...] Ce n'est pas notre objectif. Plus tard, c'est ailleurs. Nous, on travaille au présent. »

Les propos des répondantes à la recherche mettent en lumière la complexité de l'approche de l'organisme. Essentiellement, les ateliers créatifs visent à offrir un espace où chacune des jeunes femmes, peu importe leur réalité, peut choisir de prendre sa place à la hauteur de ses capacités. Mais à quelles ressources ont-elles accès ? Nous cherchons à éclaircir ce dernier point dans la prochaine section.

5.3.6 Le pouvoir

Les membres de l'équipe d'intervention s'entendent pour reconnaître que les femmes ont peu de pouvoir en raison de la très grande pauvreté vécue sur les plans économique, social et symbolique. En effet, avoir du pouvoir nécessite l'accès aux ressources. « Ça demande

de connaître des choses, de comprendre qu'il y a plusieurs options qui s'offrent à toi. Ça demande que tu réfléchisses, que tu aies des choix. Elles n'ont pas de revenu, pas de toit fixe, de réseau, d'histoire de vie inspirante. » Le pouvoir se trouve là où les institutions veulent bien leur en donner, mais les structures bougent peu, poursuit-elle. « Il a beaucoup de choses qui ne sont pas en place pour qu'elles puissent en faire un usage. » L'organisation s'est positionnée en voulant permettre aux jeunes femmes de reprendre du pouvoir sur leurs conditions de vie, plus précisément en reconnaissant et en soutenant leur pouvoir de faire des choix pour elles-mêmes.

Dans ce sens, les ateliers représentent une opportunité de se déployer, d'expérimenter, d'investir une partie de soi. « Si elles veulent s'engager envers elles-mêmes, c'est possible. Ça leur donne des outils pour prendre la parole, exprimer qui elles sont, des accomplissements. Ça nourrit tout ce sur quoi tu peux prendre du pouvoir. » (Intervenante) Cette reprise de pouvoir s'opère davantage sur le plan individuel. En effet, comme l'expliquent les intervenantes, la réalité des jeunes femmes fait en sorte qu'elles sont centrées sur leurs besoins et qu'il leur est difficile de prendre position collectivement. À tout le moins, elles souhaitent que les jeunes femmes puissent faire des choix meilleurs et que cela aura des répercussions positives dans leurs parcours de vie.

Ainsi, à travers les processus de reprise de pouvoir, les ateliers se présentent comme une opportunité accessible et correspondant à la réalité des jeunes femmes. Toutefois, la portée en est plutôt limitée, comme l'explique une intervenante. Les ateliers représentent un espace où se déployer certes, mais un espace « artificiel » puisque les attentes sont baissées au minimum. « Même si elles développent plein de capacités ici, ailleurs ça ne sera peut-être pas suffisant. On est dans un monde un peu parallèle. J'y crois, mais dans le reste des attentes de la société, c'est super difficile de rendre ça concret. » Les ateliers, « goutte d'eau dans un vaste océan », représenteraient en somme peu d'outils concrets pour l'extérieur.

Questionner les jeunes femmes sur leur perception du pouvoir dans leur vie nous a permis de mettre en lumière leurs préoccupations, mais aussi ce à quoi elles aspirent. Comme relevé par les membres de l'équipe, c'est davantage individuellement qu'elles espèrent améliorer leurs conditions de vie. Majoritairement, la perception de manque de pouvoir dans leur vie concerne leurs relations avec l'entourage proche. Par exemple, deux d'entre elles nous ont dit avoir remis beaucoup de pouvoir entre les mains de leur conjoint. Deux autres nous confient que les ateliers sont un moment où faire le point sur les relations avec les personnes qui ont marqué leurs parcours des dernières années. Quoi qu'il en soit, chacune à sa façon semble avoir entamé une réflexion autour de ses interrelations.

Finalement, différents thèmes ont été mentionnés quant à la perception du manque de pouvoir : sur le plan de la gestion des émotions, de la salubrité en logement et en ce qui concerne l'accès à l'emploi.

5.4 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons tenté de situer la participation des jeunes femmes aux ateliers créatifs avec les dimensions en cause dans les processus d'exclusion, soit les dimensions économique, sociale et symbolique. Les données présentées proviennent essentiellement des 10 entretiens que nous avons effectués, tant auprès des participantes aux activités culturelles qu'auprès des formatrices qui les arriment et des intervenantes de Passages. Nous avons cerné les forces et les limites de l'intervention tout en relevant les similitudes et les divergences dans les propos des différentes personnes rencontrées.

Cette section complète la présentation des données de notre recherche. Elle nous a menée à poursuivre notre réflexion en lien avec notre question de recherche. Le prochain chapitre rend compte des conclusions que nous avons pu tirer de notre travail.

CHAPITRE VI

6. Discussion

Tout au long de la recherche il nous a été possible de constater que la problématique de l'itinérance est multi-dimensionnelle et que, par ricochet, les interventions menées auprès de cette population doivent prendre en compte ces multiples dimensions. Situer le parcours des jeunes femmes en situation d'itinérance par rapport aux ateliers créatifs nous amène à donc déployer une analyse tenant compte à la fois de la multiplicité des réalités économiques, sociales et symboliques de chacune et comment ces réalités s'inscrivent plus largement dans la société. Dans ce contexte, l'approche intersectionnelle nous est d'un grand secours pour comprendre simultanément les différents systèmes d'oppression et d'exclusion qui sont déterminant dans la descente à la rue. En accord avec nos objectifs de recherche et notre cadre d'analyse, ce dernier chapitre présente l'analyse des résultats de notre recherche. Nous y reprenons les dimensions exposées dans le chapitre précédent et analysons systématiquement les résultats de la recherche dans les documents d'archives et des entrevues en fonction de notre cadre théorique.

6.1- Les ateliers créatifs et la recomposition des liens économiques

Comme nous l'avons relevé dans notre cadre d'analyse, l'exclusion sur le plan économique est comprise comme des situations où l'individu se voit dans l'impossibilité d'assurer sa participation par des activités de production et de consommation. Les processus complexes où les individus en viennent à basculer d'une zone de stabilité à celle de vulnérabilité, puis dans celle de désaffiliation s'expliqueraient à la fois par un ensemble de conditions associées au marché de l'emploi et des difficultés d'ordre individuel. En cela, nous nous sommes principalement appuyées sur les écrits de Castel (1994, 1995a, 1995b).

Les propos des participantes aux ateliers tout comme ceux des intervenantes et des formatrices témoignent de parcours de désaffiliation tout aussi variés et spécifiques à chacune des jeunes femmes. Il nous est toutefois permis de constater que ces parcours

sont invariablement constitués d'une série de décrochages par rapport à la dimension économique. Si elles sont toutes plus ou moins éloignées du marché du travail, leurs propos démontrent toutefois leur désir de faire partie de ce grand roulement, que ce soit par la poursuite des études pour préparer à un métier souhaité ou tout simplement pour avoir accès à un meilleur revenu. Bien souvent, ce n'est pas par choix qu'elles sont sans emploi. Il semblerait que leur histoire de vie soit constituée d'obstacles personnels et systémiques qui font entrave à leur participation économique. Nous avons donc voulu situer les ateliers créatifs à l'intérieur de ces trajectoires et tenter de mettre en lumière comment la participation permet aux jeunes femmes de recomposer des liens sur ce plan.

6.1.2 Les ateliers, points d'ancrage dans le monde instable de la rue

Les propos recueillis témoignent de contraintes rencontrées par les jeunes femmes en regard de la participation économique : présence de maladies physiques et mentales, pauvreté, passage en institution créant de la marginalité comme la prison ou le centre d'accueil, décrochage du système scolaire, grossesse non planifiée et monoparentalité, difficulté d'accès à l'aide de dernier recours (non-correspondance aux critères d'admissibilité), difficulté à faire valoir ses droits, logement insalubre, inadéquat ou instabilité domiciliaire. Ces difficultés rencontrées constituent autant d'obstacles concernant l'accès aux ressources matérielles, à l'accès au marché du travail ou à la formation scolaire et professionnelle.

De plus, l'absence ou la pauvreté du réseau relationnel constitue aussi une barrière à l'intégration économique (Pelland & Brassard, 2004; Castel, 1991). Les propos des répondantes nous ramènent souvent à des cas de figure où la famille n'a pas grand-chose à transmettre en termes de capital social, où le réseau social est pauvre et se limite à des relations fragiles et passagères. Pour Castel, le manque de repères socio-relationnels contribue à faire basculer l'individu dans la désaffiliation, autrement dit, dans un mode d'existence qui n'est pas structuré par un rapport stable et continu au travail.

Un premier grand constat concerne la structure des ateliers créatifs. Il nous semble que l'organisation ait développé un mode d'accès particulièrement adapté aux réalités des conditions de vie liées à l'itinérance. En effet, les critères d'admission sont baissés au minimum pour permettre de rejoindre les jeunes femmes vivant une grande vulnérabilité. L'aspect volontaire de la participation, l'inscription au jour le jour avec la possibilité de prendre part à des projets à long terme permet aux femmes de participer à la hauteur de leurs capacités. La rémunération, ne pouvant difficilement suffire comme seul revenu mais se présentant davantage comme un incitatif, facilite dans un premier temps la participation.

Cette première étape franchie donne accès à une expérience de courte durée certes, mais pouvant se renouveler. La participation ponctuelle constitue un contrat d'engagement de 3 heures rémunérées où certaines attentes doivent être remplies : ponctualité, participation active, respect des autres participantes. Avec le temps, leur participation peut constituer une base d'un mode de vie plus sain. En effet, les femmes en situation de grande marginalité deviennent très débrouillardes dans leur mode de vie. Toutefois, ces expertises sont difficilement transférables au reste de la société, notamment en regard de leur participation sur le plan économique. Leur présence aux ateliers leur impose donc l'apprentissage et l'expérimentation de règles toutes simples.

On peut donc souhaiter que cette expérience particulière les empêche de se cristalliser dans une désaffiliation plus profonde. Cette idée rejoint Castel (1991) et sa compréhension de l'exclusion, lorsqu'il souligne que des interventions préventives peuvent, d'une part, être mises en place dans la zone de vulnérabilité, pour éviter le basculement dans la marginalité et, d'autre part, dans la zone de désaffiliation, pour éviter une installation dans les marges qui transforme les difficultés à s'insérer en exclusion définitive.

6.1.2 Les ateliers créatifs comme espace d'intégration préalable à l'emploi

Comme mentionné ci haut, le travail serait toujours le plus puissant mécanisme d'insertion et de reconnaissance sociale (Racine, 2007). En voulant situer les ateliers créatifs dans un parcours de recomposition des liens liés à l'économie, nous avons voulu savoir dans quelle mesure l'expérience des ateliers créatifs est perçue comme pouvant se rapprocher de celle d'un emploi ou mener à l'emploi. Les propos des répondantes sont divisés à ce sujet.

Pour une des intervenantes, le caractère alternatif des ateliers et la notion de haut seuil d'admission ne permettent pas d'envisager la possibilité de faire valoir l'expérience des jeunes participantes auprès d'un futur employeur. Ainsi, l'expérience des ateliers correspondrait mal aux attentes de la société en matière d'employabilité. Il va sans dire que les femmes qui participent aux ateliers vivent des situations qui les marginalisent fortement, ce qui altère leur capacité de répondre aux exigences d'un travail salarié régulier.

Pour la plupart des participantes, les ateliers viennent d'abord répondre à un besoin occupationnel. Toutefois, certaines d'entre elles perçoivent les ateliers comme l'équivalent d'une expérience de travail salarié, alors que pour d'autres, ils semblent plutôt venir en combler l'absence. Cette divergence dans les propos des répondantes met en lumière différentes perspectives quant au rapport au travail et à la définition même du travail salarié. Si le travail reste l'axe intégrateur principal, lorsqu'on songe aux pratiques d'insertion, il peut se créer un fossé impossible à éviter, étant donné la réalité de ces femmes. Il semble pourtant qu'elles aient la possibilité de participer aux ateliers selon leurs capacités, leurs besoins, leur rapport au travail et leurs différentes façons d'envisager l'activité comme leur apportant une expérience de travail salarié ou non.

De façon plus objective, les écrits recensés sur les situations d'itinérance nous démontrent que la sortie de rue ne correspond pas nécessairement à l'entrée en emploi (Colombo, 2015). N'y aurait-il pas d'autres étapes possibles à expérimenter? Pour Tremblay (1999), la qualification professionnelle suppose une intégration préalable à la société. Cette intégration passe notamment par une participation active à la société. Nous pouvons donc avancer comme hypothèse que les ateliers constituent un réseau alternatif où peut se jouer cette intégration préalable à l'emploi. À travers cette participation, il devient possible de faire l'acquisition de compétences liées à l'employabilité, ou du moins le développement d'habiletés. Pour d'autres, les ateliers se présentent comme une étape significative dans un processus de retour à l'école, ou encore en vue de combler l'absence d'un travail rémunéré. Les ateliers se présentent donc davantage comme une étape ou une expérience pouvant être significative dans un processus plus large d'intégration dans des liens associés à l'économique.

6.1.3 Le marché du travail et ses conditions d'accès

L'exclusion socio-économique des jeunes ne s'expliquerait pas seulement par la volonté ou la capacité individuelle, mais relèverait aussi d'un ensemble de conditions associées au marché de l'emploi. Castel (1991) explique bien comment les modifications du marché du travail ont grandement changé les conditions d'accès à l'emploi. Ces modifications se présentent comme une précarisation des formes de travail qui sont bien souvent de courte durée ou à contrat. Ainsi, les jeunes adultes, particulièrement les plus précaires ou faiblement scolarisés, font l'expérience de nombreuses difficultés sur le marché du travail, se résumant souvent à l'alternance de travaux et de périodes de chômage ou d'appel à l'aide de dernier recours. À ce sujet, Pelland & Brassard (2004) soulignent que certaines politiques gouvernementales, par exemple les critères restrictifs de l'assurance-emploi ou l'aide de dernier recours, en rendent l'accès difficile.

Le travail, souvent parce qu'il est temporaire ou peu rémunéré, ne garantit plus l'accès à l'autonomie financière. L'instabilité en matière d'emploi a souvent comme conséquence l'instabilité résidentielle. Ces conditions peuvent mener à des scénarios types où la pauvreté s'installe: on devient pauvre à la suite du travail précaire qui s'accompagne parfois de surexploitation (par exemple, non-respect des normes du travail) ou encore à cause d'un processus de précarisation des emplois (par exemple, sous-traitance des entreprises avec les agences de placement) et des critères restrictifs d'accès à l'assurance-emploi.

À la longue, l'alternance du chômage et du sous-emploi permet difficilement de définir une trajectoire professionnelle stable. Colombo (2015) propose une perspective éclairante : le marché du travail ne permettrait plus de répondre aux aspirations des jeunes, surtout les plus faiblement qualifiés et précaires. En effet, les jeunes adultes s'inscrivent dans une réalité beaucoup plus large dans leur rapport au travail. Quelle est cette réalité? Les différentes trajectoires des participantes nous donnent quelques pistes : quitter un travail volontairement parce que peu valorisant et exercé dans des conditions difficiles, garder espoir de trouver un jour « sa vocation » ou bien encore redouter le monde du travail « qui te force à être quelque chose ». Si, finalement, le sentiment d'être utile, celui d'épanouissement et d'accomplissement est recherché à travers l'expérience de travail, ce ne sont toutefois pas nécessairement des bénéfices que les jeunes femmes tirent du type de travail qui leur est offert sur le marché (Colombo, 2015).

Ces exemples démontrent que, même si les jeunes femmes sont pour certaines d'entre elles éloignées du marché du travail, elles lui en prêtent différentes significations comme autant de manières de se positionner par rapport à un nouveau modèle de travail, ou simplement à un marché qui leur est difficilement accessible. De là l'importance de différentes formes d'intervention qui viennent renforcer et soutenir les démarches des jeunes adultes en lien avec l'employabilité.

Cette dimension sera davantage abordée dans les prochaines sections, mais soulignons dès maintenant certaines particularités liées à l'utilisation de l'art comme activité d'intégration. En effet, les propos des répondantes à la recherche mettent en lumière différents aspects : le côté humain, la possibilité de s'exprimer et de parler de soi, le dépassement de soi, le dépassement du rapport pratique aux autres, la sollicitation de l'imagination et de la créativité. Or, il s'agit d'autant de dimensions rarement sollicitées dans les pratiques d'intégration à l'emploi. Il semblerait cependant que la pratique de l'art soit particulièrement valorisante, surtout si on la compare à d'autres projets d'insertion.

En somme, différentes formes d'intervention peuvent entrer en jeu dans la recomposition des liens associés à l'économique. Que ce soit pour bonifier un revenu qui permet à peine de survivre, pour combler l'absence de travail, pour faire un pas de plus dans un processus de retour à l'école, ou en étant perçus comme une vraie expérience de travail, les ateliers rejoignent une multitude de femmes aux profils différents. Dans cette perspective, ils fournissent une occasion d'expérimenter des compétences ou habiletés associées à l'employabilité, à travers l'activité artistique qui semble être une expérience valorisante, comme nous le verrons davantage dans les pages suivantes. Toutefois, rappelons que l'expérience des ateliers reste somme toute marginale lorsqu'on la compare au marché du travail.

6.2 Les ateliers créatifs et la recomposition des liens sociaux

Comme nous l'avons relevé dans notre cadre d'analyse, la dimension sociale renvoie directement à l'accès aux réseaux de solidarité. Plus précisément, elle concerne l'inscription des personnes au sein de groupes primaires et dans la société globale, à travers les liens sociaux institutionnels. L'exclusion advient lorsque l'individu n'arrive plus à s'inscrire dans ces réseaux de solidarité (Castel, 1991, 1994; Gaulejac & Léonetti, 1997). Nous avons soutenu que la marginalisation et l'instabilité domiciliaire ont des effets désocialisant. En effet, ces personnes vivent souvent dans une grande pauvreté

relationnelle. De plus, le parcours des jeunes itinérants est marqué par des ruptures avec des figures significatives, le plus souvent parentales. Dans ce sens, il nous apparaît que la condition d'itinérance constitue un contexte particulier où la rupture peut en venir à s'installer comme mode relationnel. Ces dynamiques ont des effets sur le recours à l'aide, où les jeunes en arrivent à se sentir incapables d'instaurer un lien de confiance avec des personnes significatives (Castel, 1994; Laberge, Morin & Roy, 2000; Colombo, 2015).

Bien qu'ils soient variés et propres à chacune des jeunes femmes, les propos recueillis témoignent de parcours marqués d'une grande pauvreté relationnelle. L'entourage est souvent dénoncé comme étant la cause d'un glissement vers l'itinérance : contrôle parental, violence familiale, violence conjugale, abandon, rejet, consommation, abus ou encore deuil. En somme, l'absence d'un réseau de soutien est identifiée à chaque départ vers la rue. Toutefois, alors qu'on pourrait croire que la brisure avec l'entourage est définitive, les relations à l'autre demeurent au cœur des propos. Le désir d'être soutenue et reconnue par les proches et par les pairs, et de trouver une place dans la société se manifeste. Aussi, l'expérience sociale qu'elles font dans les ateliers prend-elle une grande importance pour la majorité de ces jeunes femmes.

Nous avons voulu situer les ateliers créatifs à l'intérieur de ces trajectoires et tenter de mettre en lumière dans quelle mesure y participer permet aux jeunes femmes de recomposer des liens sur le plan social.

6.2.1 Une occasion pour être en relation avec les pairs

Les propos des personnes rencontrées nous ont plusieurs fois ramenés à cette recherche d'un rapport à l'autre. Aussi, un des premiers constats est que les ateliers semblent fondamentalement permettre de briser l'isolement et de créer un contexte de mise en relation entre pairs. En effet, les jeunes femmes ont l'occasion d'expérimenter des

interactions en groupe à travers l'activité artistique. Leur participation permet de créer des liens qui les sortent de leur contexte et leur donne accès à un nouveau réseau où expérimenter la socialisation. En effet, dans les pratiques d'intervention, le groupe est tout à fait désigné pour favoriser la socialisation : « [...] le groupe est l'occasion qui est offerte aux personnes de s'engager dans des interactions directes et de partager des idées et des émotions au moyen d'une communication verbale ou non verbale. » (Turcotte & Lindsay, 2008, p.3).

Les propos des répondantes nous portent à croire que l'expérience du groupe s'avère positive sur plusieurs points. À ce sujet, Turcotte & Lindsay (2008), ont relevé certains apports de la participation à un groupe sur les plans cognitif, affectif et comportemental. Nous nous sommes basée sur cet écrit pour mettre en lumière les éléments qui nous paraissent les plus évidents dans les propos des répondantes. De façon générale, il nous est donc possible d'affirmer les éléments suivants :

1. ils permettent de normaliser sa situation en étant en contact avec des personnes qui éprouvent des difficultés similaires ;
2. d'entamer une réflexion sur soi-même à travers l'image renvoyée par les autres;
3. de diminuer le sentiment de solitude par le regroupement de jeunes femmes éprouvant des difficultés du même ordre ;
4. d'avoir un certain statut (celui d'artiste), ce qui permet l'amélioration de l'estime de soi;
5. ils constituent un contexte propice à la résolution de conflits et exercent un effet régulateur sur le comportement par les critiques ou encouragements des autres;
6. ils facilitent l'apprentissage d'habiletés sociales à travers le cadre et les règles.

Dans cette mesure, les ateliers créent une occasion d'interaction pour les participantes où celles-ci peuvent vivre une expérience sociale positive. Toutefois, nous avons constaté qu'à cause de l'aspect volontaire de la participation, le groupe est rarement constitué des

mêmes membres et que cela peut constituer un obstacle à ces interactions. De plus, si la majorité des répondantes s'entendent pour dire que les ateliers permettent aux jeunes femmes de briser leur isolement et leur donne la possibilité de créer des liens entre elles, les propos sont divergents au sujet de la nature de ces liens, que ce soit en termes de durée ou d'authenticité.

Ainsi, les formatrices semblent davantage percevoir une dimension de solidarité, par exemple à travers l'expérimentation d'un projet artistique, alors que la perception des intervenantes est davantage nuancée. Ces dernières questionnent la capacité réelle des femmes de s'engager les unes envers les autres, décrivant ces interactions comme étant souvent opportunistes et temporaires. Finalement, si pour certaines des participantes il semble nécessaire d'être en lien avec ses pairs et même de solliciter du soutien de ce lien, d'autres semblent méfiantes, voire même indifférentes à leurs semblables, alors qu'un petit nombre ont exprimé un malaise devant certains comportements ou modes de vie de leurs pairs. Pour ces participantes, d'autres bénéfices retirés des ateliers (rémunération, faire quelque chose de positif de sa journée, faire de l'art, etc.) semblent primer sur les liens qu'elles peuvent ou non créer avec les autres. Finalement, les propos des participantes indiquent qu'elles accordent une grande importance à leur droit de participer et d'avoir leur place au sein du groupe, bien que celui-ci soit ouvert. En somme, il semble que les participantes vivent une expérience positive sur le plan des interactions sociales, mais qu'elles accordent toutefois une plus grande importance à leur droit de participer aux ateliers.

Le contexte permet des interactions à l'intérieur d'un cadre social défini. On peut alors supposer que leur participation leur permette de recomposer des liens sur le plan social. « L'intégration dans le tissu social suppose une conscience de l'existence de ces instances de régulation, l'acceptation des limites qu'elles imposent et le sentiment de pouvoir bénéficier de leurs avantages au même titre que les autres [...] (Gaulejac et Léonetti, 1997, p.60). Les propos des répondantes nous permettent d'affirmer que les ateliers créatifs

donnent la possibilité aux jeunes femmes de vivre une expérience positive sur le plan social. Toutefois, cette expérience comporte certaines limites. En effet, le parcours de jeunes femmes et les problématiques (santé mentale, consommation, violence, etc.) avec lesquelles elles doivent composer fragilise leur capacité d'entrer en lien avec l'autre, ce qui fait en sorte qu'elles en arrivent difficilement à s'investir sur le plan relationnel. À tout le moins, les ateliers leur permettent d'engager, parfois temporairement, au moins une partie d'elles-mêmes dans un réseau où tout est mis en place pour faire vivre une expérience positive.

6.2.2 La dimension relationnelle et l'intervention

Les propos des participantes à la recherche mettent en lumière la qualité particulière du lien entre la formatrice et les jeunes femmes. D'une part, les intervenantes nous indiquent que le fait d'apprécier la formatrice représente un des principaux motifs pour lequel les femmes reviennent aux ateliers. Les propos des jeunes femmes vont aussi dans ce sens : le lien avec la formatrice prend une grande importance pour elles. Les formatrices, pour leur part, ont exprimé une sensibilité particulière à la condition des jeunes femmes et disent être préoccupées par leur bien-être.

Cet aspect n'est pas sans nous intéresser. En effet, de nombreux auteurs ont souligné l'importance de la dimension relationnelle dans des interventions visant l'insertion sociale des jeunes en situation d'itinérance (Sheriff, 1998; Parazelli 1996; 2002; Chatel & Soulet, 2002; Colombo, 2016). Cela nous permet de mettre en lumière le rôle des liens qu'entretiennent les jeunes avec des acteurs significatifs dans les processus de sortie de rue. En effet, ces liens significatifs permettent d'établir un pont avec le monde adulte et social, dans le sens qu'il n'est pas juste abandon, rejet ou contrôle, mais aussi reconnaissance et soutien.

Nous aborderons davantage cette notion dans la prochaine section, mais soulignons ici que la reconnaissance sociale est associée à l'insertion ou à des ressources relationnelles sollicitées par les personnes. Dans sa recherche sur les jeunes de la rue, Colombo (2015) a repris la théorie de la reconnaissance de Honneth (2000) pour mettre en lumière les efforts d'appropriation des jeunes de la rue par rapport aux contextes relationnels pouvant manifester de la reconnaissance, cette reconnaissance leur permettant de construire un rapport plus positif à eux-mêmes.

Les propos des répondantes laissent supposer que les ateliers créent un contexte relationnel positif où les jeunes femmes en arrivent à créer un lien de confiance avec la formatrice, lien d'où peuvent émerger du soutien et, comme nous pourrions le constater, de la reconnaissance. Dans ce sens, il semble que les formatrices constituent une ressource relationnelle pouvant devenir significative dans les processus d'insertion sociale pour les jeunes femmes.

Toutefois, ce lien de confiance reste parfois ténu et fragile, en fonction de la volonté ou de la capacité de la jeune femme de s'y impliquer. Certaines reviennent régulièrement aux ateliers, d'autres s'y présentent davantage de façon ponctuelle alors que d'autres disparaissent parfois sans donner de nouvelles. Si les raisons pour lesquelles que les jeunes femmes ne reviennent plus peuvent être multiples (non-appréciation, désintérêt, autre occupation, etc.), il est toutefois nécessaire de questionner les dynamiques de demande d'aide. En effet, le recours à l'aide implique nécessairement une démarche replongeant dans l'univers des liens, passage obligé pouvant être perçu comme menaçant.

Les problématiques de rejet, d'abandon, de dépendance conflictuelle, de même que les velléités d'autonomie, d'individuation ou de quête identitaire se rejouent dans le rapport aux ressources et aux intervenants, toujours sous le signe d'une très grande ambivalence. L'acceptation ou le refus de s'en remettre à une instance secourable obéissent en effet à des impératifs de survie contradictoires et à des enjeux qu'on ne saurait sous-estimer (Lussier & Poirier (2000), p.84).

Si la reconnaissance d'un adulte signifiant est une variable nécessaire à l'insertion sociale, comment remplir cette condition tout en sachant que les épreuves de parcours rendent les demandes d'aide difficiles? « Réticents à recourir aux services sociaux et de santé officiels, les jeunes de la rue se tournent plutôt vers des intervenants qui ne jugent pas leurs comportements comme étant pathologiques et qui les soutiennent dans leur démarche d'appropriation d'actes sociaux en se rendant disponibles aux demandes des jeunes » (Parazelli, 2007, p.53). Parmi ceux-ci, les formatrices offriraient ce pont entre le monde adulte et une forme d'autorité non abusive, un modèle positif pour les jeunes femmes.

De plus, les ateliers s'inscrivent dans un contexte d'aide informelle, c'est-à-dire que l'activité se déroule en dehors des attentes et des impératifs liés aux interventions sociales traditionnelles ou institutionnalisées. Ainsi, le statut des formatrices, celui d'artiste et non d'intervenante, permet un lien qui s'inscrit autrement que dans un rapport thérapeutique ou médical. Cette position peut être moins menaçante pour les jeunes femmes. L'utilisation de l'art dans ce contexte donne lieu à « des rapports plus informels, où l'art et la culture deviennent des signifiants partagés » (Belhadj-Ziane, Allaire & Morin, 2015, p.24).

En effet, l'objectif premier des ateliers n'est pas d'intervenir sur les problématiques de la personne ou encore de l'amener à faire un cheminement en lien avec ces problématiques. Au contraire, les participantes sont amenées à sortir de leurs problématiques pour s'engager dans une activité artistique. Dans ce sens, les interactions sociales se jouent à travers l'expérience artistique. Comme le soulèvent Belhadj-Ziane, Allaire & Morin, (2015), cette intervention se situe au-delà des stratégies d'accompagnement qui sont traditionnellement utilisées dans le champ de l'intervention sociale. Cette forme d'intervention interroge la relation entre artiste et usager à travers le processus d'accompagnement artistique et la rend possible.

Toutefois, les propos des participantes à la recherche ne sont pas sans mettre en lumière certaines zones grises contenues dans ces interactions entre les formatrices et les participantes, ce qui nous porte à croire que cette forme d'intervention serait encore à définir. Elle n'est pas sans engendrer des questionnements et malaises chez les formatrices, comme nous avons pu le constater, notamment au sujet de la forme de relation qui émerge de cette pratique, cette proximité relationnelle qui soulève des questionnements éthiques quant aux nouvelles balises à établir.

6.2.3 La portée individualiste

Les propos des répondantes nous permettent de comprendre que les ateliers offrent la possibilité d'une mise en relation entre les jeunes femmes. Si ces dernières vivent de la solidarité, il semble que leur participation relève, somme toute, d'une expérience davantage individuelle : il semble que c'est plutôt leur droit d'y avoir une place qui prime. En s'impliquant et en prenant leur place dans les ateliers, elles restent centrées sur elles-mêmes et leurs besoins, première étape leur permettant d'entrevoir des choix différents, de se repositionner autrement par rapport à leur mode de vie.

D'un point de vue plus large, nous avons constaté que l'intervention n'est pas porteuse d'un projet de changement social, ni d'une volonté de transformer la société. En effet, l'intention derrière les ateliers créatifs n'est pas de changer l'ordre social mais plutôt de permettre aux plus vulnérables de trouver une place dans cet ordre. Une place que chacune aura à se tailler de façon individuelle.

Dans leur analyse sur les processus d'intégration et d'exclusion, Gaulejac & Léonetti (2007) nous aident à comprendre comment les différents cas de figures de l'exclusion sont traversés par les logiques de l'individualisme. C'est le refus des situations vécues (solitude, absence de réseau de soutien, etc.) plutôt qu'un véritable projet commun qui est le point

de ralliement des personnes en situation de vulnérabilité. Leurs projets s'inscrivent dans l'espérance d'améliorer leurs situations et c'est individuellement qu'elles espèrent s'en sortir. Ces individus font l'expérience de la solidarité et à la fois celle de la compétition.

« La solidarité est nécessaire parce qu'ils savent qu'ils ont besoin les uns des autres, mais elle est limitée parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent que s'en sortir seuls » Gaulejac & Léonetti, 2007, p.48). Dans ce sens, chacune des jeunes femmes semble mobilisée davantage pour changer son sort personnel que par une volonté de transformer la société ou d'en faire un projet commun : « [...] renvoyé à lui-même pour fabriquer son existence » (p.48).

En somme, pour reprendre Roy (2008), l'individualisme a certes jeté les bases de la vulnérabilité et les jeunes femmes qui fréquentent la ressource Passages s'inscrivent aussi dans cette réalité. Comment se tailler une place en société, lorsqu'on a peu de ressources matérielles, sociales ou personnelles ? Ce « chacun pour soi » semble offrir peu de possibilités, surtout lorsqu'on est dans la rue.

Toutefois, dans les processus des ateliers, les formatrices s'efforcent de mettre en place une démarche où les femmes puissent s'approprier les projets artistiques, développer un sentiment d'appartenance envers ces projets et avoir envie d'aller jusqu'au bout. En travaillant de sorte que les femmes puissent s'approprier les projets le plus possible, les formatrices suscitent l'engagement chez les participantes. Être engagée pour les jeunes femmes qui participent aux ateliers, c'est s'accorder la possibilité d'investir une partie de soi, de revenir, d'aller jusqu'au bout d'un projet artistique et, à la fin, de vivre une expérience positive dans le monde social. À travers cet engagement, les participantes en arrivent à faire l'expérience d'un mode relationnel différent, que l'on peut opposer à celui de la rupture. Bien sûr, cette expérience est, pour certaines, passagère, mais pour d'autres, elle est récurrente, comme nous l'apprennent les propos des participantes à la recherche.

Dans ce contexte particulier, l'art peut être une ressource en devenant un projet rassembleur et porteur de sens, dépassant dès lors la condition individuelle. Les propos des participantes à la recherche ouvrent des pistes en relevant la contribution de l'art comme moyen de réunir les jeunes femmes, qui, autrement, ne se seraient pas mobilisées. L'activité artistique favorise la cohésion au sein du groupe, puisque les personnes sont rassemblées autour d'un même projet, doivent faire équipe, composer avec leurs différences, ou bien encore, s'entraider pour atteindre un même objectif. Belhadj-Ziane (2008), a bien relevé cette contribution particulière de l'art et de la culture en médiation : « [...] les interactions sociales partagées au sein d'un groupe apparaissent comme légitimes. Elle [la culture] permet alors de se sentir appartenir à un groupe du fait de l'émergence des significations partagées » (dans Belhadj-Ziane, K., Allaire J-F., & Morin, P., 2015, p.24). Dans le cas des ateliers, il nous paraît évident que les formatrices, porteuses des projets, jouent un rôle de premier plan dans la mobilisation de ces ressources.

En somme, les ateliers favorisent la recomposition des liens sociaux dans la mesure où ils se présentent comme un espace où peut se tisser un rapport à l'autre. C'est d'abord le contact avec les pairs mais aussi celui avec les formatrices qui en viennent à devenir une figure significative, ressource relationnelle ayant des impacts dans les processus de sortie de rue. L'aspect volontaire de la participation aux ateliers et les différents niveaux d'engagement possibles offrent la souplesse de s'impliquer graduellement, selon ses besoins et l'étape de sa vie. Il permet ces allers-retours entre le mode de vie de rue et celui du monde social et adulte, laisse la possibilité aux jeunes femmes de se positionner autrement face à ce mode de vie marginalisé. L'apport de l'art dans ce mode d'intervention est sans doute de contribuer à mobiliser les jeunes femmes dans des projets qui les sortent de leurs problématiques. Ces liens créés restent toutefois fragiles et ne sont pas sans nous rappeler le contexte d'où proviennent les femmes.

6.3 Les ateliers créatifs et la recomposition des liens symboliques

Tel que vu dans notre cadre d'analyse, la dimension symbolique concerne le système des normes et des représentations collectives et leur rôle dans les processus de stigmatisation et de marginalisation (Gaulejac & Léonetti, 1997). La rupture advient lorsque l'individu ne correspond plus aux normes et représentations collectives d'une société. À travers ce processus, les individus en viennent à occuper une place qui est dévaluée socialement et se retrouvent exclus des circuits sociaux ordinaires. Il nous apparaît clairement que le parcours des personnes en situation d'itinérance est traversé par une série d'affront sur le plan symbolique. Ces affronts ne sont pas sans avoir des impacts sur le plan de l'identité. En effet, l'itinérance nourrit des images de soi négatives et affecte la capacité d'agir (Laberge & Roy, 2003). Comme nous indiquent les propos des participantes à la recherche, le parcours des jeunes femmes est traversé d'une série de coups durs qui mettent grandement à l'épreuve la perception qu'elles ont de leur propre valeur. Enfin, Gaulejac & Léonetti (2007) nous aident à établir le lien entre l'attribution d'une identité négative et la non-reconnaissance de la place occupée dans la société. Nous avons démontré comment ces dynamiques exacerbent les difficultés auxquelles les personnes doivent faire face.

L'approche analytique de l'interactionnisme symbolique offre un éclairage fort pertinent à notre recherche en nous aidant à observer et à comprendre le fonctionnement des interactions sociales qui génèrent de l'exclusion. Cette approche a notamment réintroduit la question du sujet et de ses marges d'autonomie et nous permet de constater que les personnes ont la possibilité d'adopter des lignes de conduite qui leur sont propres et non que subies (Hurtubise, Morin, Rosier & Roy, 2007). Ainsi, il devient possible d'entrevoir que la vie dans la rue n'est pas uniquement constituée de dépendance et de victimisation. Au contraire, la marge peut aussi être entrevue comme un lieu d'interaction où il est possible de faire des apprentissages sociaux et de s'émanciper (Parazelli, 2003). Dans cette perspective, il devient aussi intéressant de réfléchir au rôle des institutions sociales et des intervenants dans la construction des identités sociales et personnelles des groupes.

Enfin, tel que discuté dans la section précédente, nous nous sommes grandement intéressée au rôle de la reconnaissance dans les processus de sortie de rue. C'est principalement Colombo (2015) qui a retenu notre attention sur le sujet de la reconnaissance.

Nous avons donc voulu situer les ateliers créatifs à travers les trajectoires des jeunes femmes et comprendre en quoi la participation aux ateliers créatifs leur permet de recomposer des liens sur le plan symbolique.

6.3.1 Porter un nouveau regard sur soi-même

Les propos des participantes à la recherche nous indiquent que les histoires de vie des jeunes femmes semblent traversées d'une grande pauvreté sur le plan symbolique. Plus souvent qu'autrement, elles ont une perception négative d'elles-mêmes : peu d'estime personnelle, difficulté à s'affirmer, peu de croyance en ses capacités, image de soi négative, sentiment d'être différente, marginalisée. C'est souvent avec ce lourd bagage qu'elles se présentent une première fois aux ateliers.

Un des principaux résultats de la recherche concerne l'impact des ateliers sur le plan de la perception de soi. En effet, il semble qu'à travers le processus artistique, les jeunes femmes en arrivent à vivre une expérience qui transforme le regard qu'elles ont sur elles-mêmes. Nous allons voir comment la notion de l'estime de soi, comprise comme l'évaluation personnelle liée à l'appréciation que l'on se fait de soi-même (Nugent & Thomas, 1993), est directement sollicitée dans ce cas-ci.

D'abord, l'aspect ludique et agréable de l'activité artistique a été relevé de façon unanime par les participantes à la recherche. En effet, tout est mis en place dans les ateliers pour faire passer un moment plaisant et qui favorise le bien-être des jeunes femmes. Il peut être

surprenant de faire intervenir ici la notion de plaisir, puisque cet aspect est peu présent dans les pratiques. Belhadj-Ziane, Allaire & Morin, (2015) ont souligné que l'aspect de plaisir dans l'activité artistique peut être mis au rang des stratégies d'actions favorables à l'amélioration des conditions de vie. Ainsi, la notion de plaisir contribue à créer un contexte positif et peut certainement jouer un rôle dans les façons de faire et d'envisager l'intervention. Dans ce contexte, le plaisir devient un moteur d'engagement et de motivation pour les jeunes femmes.

À travers cet engagement, les jeunes femmes en arrivent à vivre une étape importante, celle de l'appréciation de leurs œuvres. Les propos des répondantes nous révèlent que cette étape n'est pas acquise d'emblée et semble faire partie d'un processus d'apprentissage. En effet, les participantes viennent souvent avec une perception négative d'elles-mêmes et doivent faire le chemin inverse pour en arriver à accorder une valeur à leurs créations. Les encouragements de la formatrice et des pairs semblent favoriser cette étape. De plus, que les œuvres soient vues par le public, qu'elles puissent être appréciées et vendues, teint le regard que les jeunes femmes portent sur leurs créations et contribuent au sentiment d'appréciation.

Un aspect qui a fortement attiré notre attention est celui de l'importance accordée à la réussite des jeunes femmes. En effet, l'équipe des intervenantes, tout comme celle des formatrices, s'efforce de mettre en place les ressources nécessaires pour faire vivre une expérience positive et valorisante aux jeunes femmes à travers le processus artistique. Cette idée de faire vivre des succès rejoint l'approche d'intervention axée sur les forces, travaillant ainsi à partir des compétences plutôt que des déficits de manière à ce que les personnes puissent prendre conscience et reconnaître leur potentiel. Ce type d'intervention vise à favoriser la confiance en soi (Pouliot, E., Turcotte, D. & Monette, M.-L., 2009).

En effet, ce processus, qu'il soit d'une durée de trois heures ou qu'il s'échelonne sur plusieurs mois, donne la possibilité aux jeunes femmes de se réaliser dans la création tout en étant accompagnées et soutenues. À travers cette expérience, les jeunes femmes en arrivent à se percevoir autrement : avoir réalisé une œuvre, être allée jusqu'au bout d'un projet ou s'être produite sur scène devant un public leur démontrent qu'elles sont capables d'accomplissements. Il leur devient alors possible de transférer ces expériences à d'autres aspects de leur vie. Il semble que plus le niveau d'investissement sur le plan de la participation est grand, plus les impacts sont grands aussi. Dans cette mesure, il nous est possible d'affirmer que la participation aux ateliers créatifs peut constituer une étape significative dans la reprise de confiance en soi, la croyance en ses capacités et son sentiment de valeur personnelle.

À l'opposé de l'installation dans la marge, il y a cette porte de sortie où renégocier l'identité. Cependant, la revalorisation de l'identité dépend des ressources identitaires et culturelles accessibles (Gaulejac & Lenonetti, 2007). Dans ce sens, les ateliers constituent une réelle ressource, comme nous pourrons le constater dans la prochaine section.

6.3.2 Être reconnue

La non-reconnaissance symbolique de la place qu'occupe un individu ou un groupe dans la société reste au cœur de la question de l'intégration, selon Gaulejac & Leonetti (2007). Aussi, un autre résultat important concerne la création de contextes de reconnaissance par l'organisation. Les propos des intervenantes tout comme ceux des formatrices sont fortement teintés par la conviction que les jeunes femmes contribuent autrement à la société. À travers les ateliers créatifs, tout est mis en place pour mettre en valeur cette contribution particulière.

Plusieurs auteurs ont abordé l'importance de la reconnaissance dans les processus de sortie de rue (Chatel & Soulet, 2000; Laberge & Roy, 2000; Colombo, 2015). La reconnaissance vient confirmer une image positive de soi-même, comme l'explique Colombo (2015), et joue un rôle important dans la négociation d'une nouvelle position identitaire. Par ailleurs, la chercheuse nous amène à percevoir la sortie de la rue comme un passage d'une position identitaire à une autre. Dans ce contexte de repositionnement identitaire, fait d'allers-retours et de négociations entre une position et une autre, la reconnaissance telle que reçue et perçue prend une grande importance. « La reconnaissance, c'est justement cet échange qui aide à se situer, à tracer dans l'interaction avec l'autre le contour de sa nouvelle position identitaire, tout en composant avec les multiples paradoxes que cela suppose. » (Colombo, 2015, p. 4) Les ateliers créatifs semblent représenter un contexte favorable de reconnaissance, permettant ces processus de négociation identitaire. En effet, les femmes sont à la fois reconnues par d'autres pour leurs capacités et en viennent à se reconnaître comme telles.

Soulignons ici que les interactions avec les formatrices se situent, jusqu'à un certain point, en dehors des normes sociales (ou des attentes) normalement établies dans les interventions auprès des populations vulnérables. En effet, l'objectif est de permettre aux jeunes femmes de s'approprier le processus artistique plutôt que d'agir sur les problématiques vécues. L'art concerne la personne dans son entièreté. Ainsi, s'engager dans les ateliers, autant dans le processus artistique qu'à travers des relations humaines simples, suscite chez les femmes le sentiment d'exister sur la base d'autre chose que leurs problèmes. C'est dans ce contexte qu'il devient possible de prendre conscience de sa valeur et d'entrevoir autre chose que les problématiques, en se reconnaissant progressivement pour autre chose que ses déficits. Cela leur permet de se reconnaître dans une nouvelle position identitaire.

Les ateliers créatifs peuvent laisser place à de nouvelles façons de s'insérer dans le monde social, de se tailler une position d'autonomie et de préserver un sens de soi qui est positif.

Cependant, ces contextes de reconnaissance ne sont pas sans conduire à certaines contradictions, comme semblent l'indiquer les propos des participantes à la recherche.

6.3.3 L'itinérance et la stigmatisation

D'abord, tout en reconnaissant la contribution particulière des jeunes femmes, l'équipe des intervenantes en souligne la non-correspondance aux attentes du reste de la société. Gaulejac & Leonetti (1997) ont mis en lumière comment certaines représentations collectives en arrivent à conserver une autonomie, tout en étant à la fois exclues des représentations collectives de l'ensemble. Ainsi, l'aspect de haut seuil d'acceptation de l'organisation fait en sorte que chacune des jeunes femmes soit accueillie. De la sorte, peu importe leur position par rapport à la marge, les jeunes femmes ont accès à un espace où tout est mis en place pour favoriser une expérience positive à travers le processus artistique. À l'intérieur de l'organisme, il existe donc une représentation où la norme est celle d'un haut seuil d'acceptation. Toutefois, cette norme partagée correspond peu à celles établies généralement dans la société. Comme le soulignent Laberge & Roy (2003), les organismes communautaires, à travers leur approche, offrent des points d'ancrage importants pour les personnes en situation d'itinérance. En somme, si l'existence de ce réseau crée des conditions favorables pour l'insertion, il le fait à la fois dans un milieu qui reste plutôt fermé sur lui-même.

De plus, cet aspect peut favoriser l'identification à la figure itinérante. L'équipe des formatrices et celle des intervenantes l'ont d'ailleurs soulevé, notamment en ce qui concerne le contact avec le public lors de la diffusion des créations. Les participantes, à travers l'expérience sociale des ateliers, sont aussi affectées par cet aspect. Par exemple, certaines d'entre elles ont exprimé un malaise à côtoyer des jeunes femmes qu'elles perçoivent comme étant davantage enfoncée dans la marge. « L'appartenance à un groupe stigmatisé pose des problèmes de valorisation personnelle à chacun des individus. D'où la

difficulté, pour ceux qui subissent une stigmatisation collective, de pouvoir relativiser leur identité si celle du groupe ne l'est pas » (Gaulejac & Leonetti, 1994, p.107).

Ainsi nous pouvons souligner que l'ensemble des répondantes à la recherche sont touchées par cet aspect. L'itinérance, parce qu'elle représente une problématique sociale où les personnes concernées sont fortement stigmatisées, mène à des contradictions dans les pratiques sociales et aussi chez les individus.

Comme le soulève Parazelli (2002), la marge fait partie de société tout en étant en rupture avec elle. Toutefois, afin de dépasser l'opposition de la marge par rapport à la norme, l'auteur réhabilite les jeunes en les reconnaissant comme acteurs de leur propre histoire. La marge représente un espace permettant la différenciation et la réalisation de soi pour les jeunes adultes. Dans ce contexte, on peut se demander à quelles ressources ces personnes ont accès. Ce questionnement nous amène à nous pencher davantage sur les conditions permettant aux jeunes de reprendre du pouvoir sur leur vie.

6.3.4 La capacité d'agir et l'intégration dans la société

Soulet (2008), dans son analyse sur les rapports de l'individu à la société, soulève que la capacité des individus à participer et à prendre leur place joue dorénavant un rôle majeur dans les mécanismes d'intégration. Ainsi, l'intégration est basée sur les aptitudes de la personne à manifester et à concrétiser ses compétences à faire partie de la collectivité. Ces processus, qui s'effectuent sur le plan individuel, en appellent donc à un impératif d'autoréalisation et d'indépendance. D'un côté, se trouve l'individu qui réussit à atteindre les standards et se poser comme sujet dans la collectivité, participant lui-même à la construction de cette réalité. De l'autre, se trouve celui qui, ne possédant pas les ressources lui permettant de se conformer à la norme sociétale, rate sa socialisation et,

pire encore, se retrouve dans l'impossibilité de questionner les appareils institutionnels ou les mécanismes de socialisation.

Nous avons pu constater que les jeunes femmes, si elles désirent faire partie de la société, ont de nombreux obstacles à surmonter et peu de ressources à leur disposition. Celles que nous avons questionné à propos de leur sentiment de pouvoir et de contrôle sur les aspects de leur vie ont pour la plupart mentionné un sentiment d'impuissance sur le plan de leurs relations interpersonnelles et souhaité vouloir faire de meilleurs choix. Cela démontre à quel point leur réseau familial ou plus largement social n'est pas soutenant et semble constituer un obstacle à leur intégration. On voit aussi que les liens sociaux sont au cœur de leurs préoccupations.

De leur côté, l'équipe des intervenantes et celle des formatrices reconnaissent que, compte-tenu de leurs conditions de vie, les jeunes femmes ont très peu de pouvoir et de ressources à leur disposition. Dans ce contexte, comment parviennent-elles à se tailler une place dans la société ? Nous pouvons aussi poser la question autrement : quelles institutions accordent une reconnaissance aux personnes vulnérables? La question du pouvoir nous a intéressée dans la mesure où il réfère à la capacité des individus de se positionner comme sujet dans la société et de participer à la construction de cette société, mais aussi au rôle des institutions dans ces processus. Comme le soulèvent Laberge & Roy (2003), la négation des conditions objectives de vie renforcent la responsabilité individuelle des personnes en situation d'itinérance en les reconnaissant comme actrices de leur propre vie mais sans les moyens de réaliser ou d'assumer leurs choix.

Nous avons donc voulu savoir en quoi les ateliers viennent soutenir le pouvoir d'agir¹⁵ des jeunes femmes. Si les processus de reprise de pouvoir dans lesquels sont impliquées les

¹⁵ Tel que vu dans notre cadre théorique, le pouvoir d'agir se caractérise par l'articulation entre action et disponibilité des ressources (Le Bossé, 2003).

jeunes femmes à travers leur participation semblent limités, il nous a toutefois été possible de relever certains aspects forts révélateurs.

D'une part, la participation des jeunes femmes semble devoir se situer à la base même du processus de reprise de pouvoir. Entendue comme la mise en relation avec l'autre (Ninacs, 1995; 2008), elle est le moteur permettant d'amorcer et de poursuivre une démarche. Comme nous avons pu le constater, les jeunes femmes en viennent à développer ou renouer avec leurs ressources individuelles à travers leur participation: compétences, habiletés, sentiment d'efficacité personnelle. Pour Ninacs (1995; 2008), l'estime de soi désigne la transformation psychologique qui annule les évaluations négatives intériorisées par la personne au cours de sa vie. Cette transformation passerait par la reconnaissance de ses compétences à la fois de la part de soi-même et de ses pairs. L'estime de soi est une des composantes du processus de prise de pouvoir. Ces composantes, autant dans leur ensemble que dans leur interaction, entendent permettre le passage à un état sans pouvoir à un autre où la personne est capable d'agir en fonction de ses propres choix.

D'autre part, les ateliers offrent cette possibilité de mise en action. Les jeunes femmes peuvent exercer leur participation à travers un projet structuré, dont les conditions d'accès sont adaptées à leur réalité. Dans cette mesure, les ateliers constituent une ressource concrète et accessible pour les jeunes femmes.

Si les ateliers représentent certainement un espace favorisant la capacité d'agir des jeunes femmes, ils demeurent toutefois marginaux au regard du reste de la société, comme le soulignent les propos de l'équipe des intervenantes. En effet, comme les attentes sont baissées au minimum, cela correspond peu aux attentes normatives de la société. On peut alors se questionner sur leurs impacts.

Pour Deslauriers (2007), le processus du pouvoir d'agir se réalise dans l'action et l'expérimentation, puisqu'il fait appel aux ressources individuelles et collectives des

personnes. Les changements ne peuvent se faire en dehors de l'action. Dans le cadre de notre recherche, nous pouvons envisager la participation aux ateliers comme une expérience passagère où se produisent différentes interactions qui, au lieu d'être dirigées vers un résultat quantifiable, constituent plutôt un processus favorisant le développement du pouvoir d'agir. Nous pouvons donc affirmer que les ateliers se présentent comme une opportunité pour les jeunes femmes de renouer avec leurs compétences et de se déployer. Cette opportunité semble se présenter davantage comme un soutien sur le plan individuel.

6.4 Conclusion

Dans ce chapitre nous avons procédé à l'analyse des résultats de la recherche. Ces résultats découlent des données récoltées à travers les documents d'archives et les entretiens. Ils sont cohérents avec notre objectif de recherche. Nous y avons analysé les dimensions exposées dans le cadre théorique.

S'il nous est permis de conclure que les jeunes femmes qui fréquentent Passages sont toutes désaffiliées, leurs propos nous révèlent toutefois leur désir de trouver leur place et de s'intégrer dans la société. Comme organisation, Passages a mis au point une intervention novatrice qui rejoint les jeunes femmes dans leur réalité et les soutient dans leur intégration sur les plans économique, social et symbolique. Si les ateliers se présentent comme une expérience passagère et individuelle, ils constituent certainement un filet de sécurité à l'encontre d'une installation plus profonde dans la marginalisation. En ce sens, ils peuvent certainement laisser place à de nouvelles façons de la part des femmes de s'insérer dans le monde social, de se tailler une position d'autonomie et de préserver un sens de soi qui est positif.

CONCLUSION

Nous avons entrepris ce travail dans l'intention de mettre en lumière et de documenter une intervention utilisant l'art auprès de jeunes femmes en situation d'itinérance. Nous nous sommes intéressée de près aux espaces possibles d'insertion créés par l'activité artistique. Plus précisément, nous voulions savoir dans quelle mesure cette pratique pour le moins innovante permet aux jeunes femmes de s'intégrer davantage dans la société et de tracer un chemin inverse à la rupture.

Dans notre problématique, nous avons d'abord situé le phénomène de l'itinérance selon la réalité particulière des jeunes femmes, et nous avons démontré qu'il s'agit d'une condition de vie issue de processus complexes. En survolant les principales stratégies de lutte contre l'itinérance, nous avons porté notre attention sur l'action communautaire et les espaces d'innovation créés par ces milieux. L'utilisation de l'art comme pratique d'insertion sociale s'est ainsi retrouvée au cœur de notre réflexion.

Nous avons construit notre cadre d'analyse de façon à bien illustrer les processus d'exclusion à l'œuvre dans le phénomène de l'itinérance. Nous avons aussi proposé un tour d'horizon des pratiques artistiques qui, d'une façon ou d'une autre, en viennent à créer des ponts entre la culture, la communauté et des groupes vulnérables. Le choix d'adopter une approche féministe pour notre recherche nous a non seulement permis de penser les enjeux de l'itinérance en tenant compte des conditions particulières des femmes au point de vue structurel mais aussi selon leurs différentes réalités. En complémentarité avec l'approche féministe, l'approche interactionniste nous a amenée à interroger les processus sociaux et les interactions à la base de la problématique de l'itinérance.

En lien avec notre objectif, nous avons réalisé notre recherche sur le mode d'intervention de la maison d'hébergement Passages et des ateliers créatifs. Puisque nous voulions nous rapprocher le plus possible de l'expérience des jeunes femmes, nous avons adopté une méthodologie qualitative. L'approche de l'étude de cas nous a permis d'examiner l'intervention en profondeur, de comprendre comment les processus produisent des résultats et d'en dégager des principes qui les rendent transférables à d'autres cas semblables.

En situant les ateliers créatifs à l'intérieur du parcours des jeunes femmes fréquentant la ressource Passages, nous avons découvert que l'activité artistique apporte une contribution toute particulière quant à la recomposition des liens sur les plans économique, social et symbolique.

Nous avons pu constater que les ateliers se présentent davantage comme un espace d'intégration préalable à l'emploi. Dans une certaine mesure, l'expérience que les participantes font des ateliers créatifs leur permet de naviguer à travers des étapes liées à l'employabilité (en développant ou en maintenant, par exemple, des acquis et des compétences ou encore en comblant temporairement une absence de travail. Finalement, faire appel à l'art dans ce contexte permet l'accès à une activité génératrice de revenu unique, valorisante et qui repose sur le développement d'une compétence rarement sollicitée dans les pratiques sociales, la créativité. Dans ce contexte, l'expérience vécue permet aux jeunes femmes de se positionner autrement par rapport au marché du travail et contribue à amoindrir le sentiment d'aliénation. Rappelons toutefois que, compte tenu de leur réalité, celles-ci se trouvent éloignées du marché du travail. L'intervention reste donc marginale lorsqu'on la situe de façon plus générale sur le plan macro, en raison d'un décalage entre les valeurs de haut seuil d'acceptation portées par l'organisation et les critères associés au marché du travail et à ses conditions d'accès.

Nous avons aussi constaté que les ateliers créatifs apparaissent comme un espace permettant de vivre une expérience sociale positive et, dans une certaine mesure, de tracer un chemin inverse à la rupture. D'abord, ils contribuent à briser l'isolement en créant un contexte de mise en relation entre pairs. Les propos des répondantes à la recherche nous ont démontré que l'expérience de groupe comporte des impacts positifs sur les plans cognitif, affectif et comportemental. Quant aux formatrices, elles constituent une ressource relationnelle significative aux yeux des jeunes participantes, suscitant leur engagement et leur offrant de la reconnaissance. Nous avons compris que la reconnaissance joue un rôle dans la sortie de rue en facilitant le passage d'une position identitaire à une autre. Dans le contexte des ateliers, les participantes s'engagent dans un processus artistique au cours duquel elles sont invitées à sortir de leurs problématiques et en arrivent à se reconnaître autrement que par leurs déficiences. Puis, à travers leur participation, les jeunes femmes en arrivent à faire l'expérience de l'engagement, que nous comprenons davantage comme étant individuel. En effet, nous avons relevé que les cas de figure d'exclusion à l'étude n'échappent pas aux logiques de l'individualisme. L'utilisation de l'art dans ce contexte apporte toutefois une contribution toute particulière. En effet, l'activité artistique favorise la cohésion et le développement d'un sentiment d'appartenance au sein d'un groupe.

Finalement, notre recherche nous a permis de constater qu'à travers leur participation, les jeunes femmes en arrivent à se percevoir autrement. En effet, s'engager dans le processus artistique des ateliers peut constituer une étape significative dans la reprise de confiance en soi, la croyance en ses capacités et son sentiment de valeur personnelle. Puis, nous avons mis en lumière les efforts de l'organisation pour créer des contextes de reconnaissance pour les jeunes femmes et ce, à travers le processus artistique. Nous avons compris qu'être reconnue est une étape significative dans un processus de renégociation de l'identité. C'est ainsi qu'à travers leur participation, les jeunes femmes en arrivent à se percevoir autrement et à renouer avec leurs ressources personnelles. Dans le contexte des ateliers, les participantes s'engagent à travers un processus artistique au cours duquel

elles sont invitées à sortir de leurs problématiques et en arrivent à se reconnaître autrement que par leurs incapacités. Toutefois, nous avons constaté que ces contextes de reconnaissance peuvent aussi mener à des contradictions. Nous avons relevé, à travers les propos de membres de l'équipe, que les normes partagées à l'intérieur de l'organisation correspondent peu à celles partagées collectivement par le reste de la société. Ainsi, si l'organisation crée les conditions propices à l'intégration, elle le fait dans un milieu qui semble à part, parallèle jusqu'à un certain point. Si l'intégration à la société dépend de la capacité des personnes à y participer, de prendre leur place et de se réaliser, quelles ressources ces personnes possèdent-elles ? En raison de leurs conditions de vie, les jeunes femmes ont peu de pouvoir d'agir. Toutefois, nous avons compris que la participation aux ateliers créatifs peut être à la base du processus de reprise de pouvoir. En effet, les ateliers se présentent comme une opportunité pour les jeunes femmes de développer ou de renouer avec leurs ressources individuelles. Ce processus entend soutenir la capacité des jeunes femmes d'agir en fonction de leurs propres choix.

Bien que notre recherche concerne un cas singulier et ne peut être représentatif de la réalité, il nous est possible d'en retirer quelques éléments de réponses généraux. Une véritable insertion gagnerait à être pensée et construite à partir d'une lecture globale de la réalité des personnes, c'est-à-dire en prenant en compte les aspects structurels et relationnels des situations. Les organismes communautaires ont intégré cet angle analytique dans leurs pratiques et agissent sur l'ensemble des conditions de vie des personnes et non sur une problématique particulière. Dans ces contextes, ils en arrivent à décroiser les pratiques traditionnelles et à chercher des nouvelles façons de faire. Le cas des ateliers créatifs de Passages en est un exemple à la fois riche et complexe, et nous amène à réfléchir sur les forces et les limites de l'utilisation de l'art au sein de pratiques d'insertion dans le champ de l'itinérance.

Les parcours singuliers des jeunes femmes nous démontrent bien que la descente à la rue s'explique par un ensemble complexe de facteurs structurels et individuels. Prendre le

temps de saisir ces parcours nous a amené à mettre en lumière les processus d'exclusion dans la problématique de l'itinérance. Cela nous a aussi permis de constater que tracer un chemin en sens inverse est un processus tout aussi complexe.

Dans ce sens, l'activité artistique constitue sans aucun doute une de ces multiples passerelles permettant aux jeunes femmes ces allers-retours entre la rue et un mode de vie plus stable. La contribution de l'art dans ce cas est d'offrir un support différent de celui que l'on reconnaît généralement aux interventions traditionnelles¹⁶. Les jeunes femmes se trouvent invitées à vivre un processus artistique au cours duquel elles sont accompagnées par une artiste. En échange d'une rémunération, elles sont appelées à contribuer de leur participation par la créativité. L'activité artistique permet de rejoindre ces jeunes autrement : par l'offre d'une activité ludique et agréable, en suscitant l'engagement et en créant des contextes de reconnaissance qui, nous l'avons vu, sont déterminants dans une intervention auprès des jeunes vivant une situation d'itinérance. L'introduction de l'artiste comme acteur au sein des pratiques sociales amène un point de vue nouveau sur l'intervention. En effet, constater les différences dans les discours entre les intervenantes et les formatrices nous amène à considérer que ces dernières adoptent forcément un point de vue distinct sur les jeunes femmes en difficulté et que les attentes sont davantage liées au processus artistique qu'à la résolution de situations problématiques sur le plan psychosocial. Ainsi, de sujets à problèmes, elles deviennent sujets capables de créativité. Ce processus est supporté par l'organisation qui met en place un cadre soutenant la capacité d'agir et l'intégration des jeunes femmes. À travers le processus artistique, elles en arrivent, d'une façon ou d'une autre, à prendre davantage leur place.

¹⁶ Rappelons la distinction entre l'art-thérapie, l'art communautaire et la médiation culturelle établie dans le cadre d'analyse. Nous avons compris que ces pratiques se distinguent par leurs objectifs, mais qu'elles font aussi appel à l'art dans des contextes d'intervention particuliers auprès de groupes ou individus marginalisés, généralement exclus des principaux circuits économiques, sociaux et symboliques. L'intervention des ateliers créatifs de la Maison Passages, bien que se rattachant à certains éléments de ces pratiques, reste unique et complexe.

Le cas des ateliers créatifs de la maison d'hébergement Passages nous amène à questionner plus largement les mécanismes d'intégration en place pour les jeunes femmes vivant une situation d'itinérance. Les pratiques d'insertion, lorsqu'on les dirige vers les jeunes adultes en situation de grande vulnérabilité et d'instabilité, doivent se matérialiser dans des opportunités intéressantes, accessibles, et leur permettre de passer à l'action et d'expérimenter de nouvelles voies. Autrement dit, elles devraient offrir un contexte correspondant à leur réalité et leur donner la possibilité de faire des ponts, autant sur le plan des services que celui de la communauté au sens plus large. D'un point de vue structurel, les conditions d'accès au marché du travail, la capacité de s'inscrire dans les réseaux de solidarité et les représentations individuelles et collectives associées à l'itinérance sont des éléments significatifs à considérer à la fois dans la compréhension de cette problématique et dans les pratiques d'intervention.

Dans le champ de l'intervention auprès des personnes itinérantes, Passages est une institution porteuse de sens et nous amène à considérer que les artistes peuvent apporter une contribution au changement social. Toutefois, la portée de cette intervention reste limitée si elle ne trouve pas de résonance en dehors du réseau des pratiques d'action communautaire. C'est pourquoi nous souhaitons que cette recherche mène à la documentation d'autres cas semblables afin de mener plus loin les réflexions concernant l'art, le changement social et les pratiques d'insertion auprès des personnes vulnérables. Par ailleurs, nous espérons avoir apporté une contribution, aussi minime soit-elle, au développement des pratiques en créant une ouverture sur des nouvelles façons de faire. Rappelons en dernier lieu que notre recherche et les réflexions qu'elle soulève concerne toutes les strates de la société et ses différentes institutions afin de réfléchir et construire une société plus juste et égalitaire.

BIBLIOGRAPHIE

Anderson L. & Snow D. A. (2001). L'exclusion sociale et le soi : une perspective d'interactionnisme symbolique. *Sociologie et sociétés*, 33 (2), 13-27.

Assogba, Y., Fréchette, L., Desmarais D. (2000). Le mouvement migratoire des jeunes au Québec : La reconfiguration du réseau social, un repère pour étudier le processus d'intégration. *Nouvelles pratiques sociales*, 13 (2), 65-78

Autès, M. (1995). Genèse d'une nouvelle question sociale : l'exclusion. *Lien social et Politiques*, 34, 43-53.

Belhadj-Ziane, K. *La culture populaire : le rap, un mythe actuel*, Thèse (Ph. D.), Université Paris Descartes, 2008.

Belhadj-Ziane, K., Allaire J-F., & Morin, P. (2015). Évaluation de l'implantation de Cultures du cœur en Estrie. Direction du centre affilié universitaire CSSS-IUGS. Bibliothèque et archives nationales du Québec.

Bellot, C., Dallaire, N., Goyette, M., Panet-Raymond, J. & René, J-F. (2001). L'insertion socioprofessionnelle des jeunes : le prisme du partenariat comme catalyseur de la responsabilité. *Lien social et Politiques*, 46, pp.125-139.

Becker, H. (1963). *The Outsiders*. Études de sociologie de la déviance. Métailié : Paris

Bellot, C. (2003). Les jeunes de la rue : disparition ou retour des enjeux de classe? *Lien social et Politiques*, 49, 173-182

Boivin, J-F., & coll. (2005) *The Health of Street Youth : A Canadian Perspective* », *Canadian Journal of Public Health/Revue canadienne de santé publique* : 432-437.

Boucher L. J. (2005). L'insertion sociale en question. Communication au colloque sur L'insertion sociale en question. Université du Québec en Outaouais.

Carracillo C. Enjeux politiques du théâtre-action. L'esthétique donne force à la parole critique. (2000). Dans Biot. P., H. Ingberg & Wibo A., *Le théâtre d'intervention aujourd'hui*, (pp.18-25). Louvain-La-Neuve : Centre d'études théâtrales

Castel, R. (1994). Dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation. *Cahiers de recherche sociologique*, 22. 11-26

Castel, R. 1995a. Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat. Paris : Fayard, 490 p

Castel, R. (1995b). Les pièges de l'exclusion. Lien social et Politiques, 34, 13-21.

Châtel, V. & Soulet, M-H. (sous la dir.) (2002). Faire face et s'en sortir. Vol.1. Fribourg, Éditions Universitaires Fribourg Suisse, 278 p. (pp. 35-42).

Clavel, G. (1998). La société d'exclusion. Paris: L'Harmattan.

Coleman, V.D., et Farris-Dufrene, D., N. (1996). Art Therapy & Psychotherapy. Blending Two Therapeutic Approaches, Bristol, Pennsylvania, Taylor & Francis.

Colombo, A. (2015). S'en sortir quand on vit dans la rue. Trajectoires de jeunes en quête de reconnaissance. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Comeau, Y. 2000. Grille de collecte et de catégorisation des données pour l'étude d'activités de l'économie sociale, Cahiers du Collectif de recherche sur les innovations sociales dans les entreprises et les syndicats (CRISES), 13 p.

Comeau, Y., L. Favreau, B. Lévesque & M. Mendell. (2001). Emploi. Économie sociale. Développement local. Les nouvelles filières. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Conseil du statut de la femme (2012). Réflexion sur l'itinérance des femmes en difficulté : un aperçu de la situation. Gouvernement du Québec. Québec.

Conseil de la santé et du bien-être, Secrétariat du Québec et de la jeunesse (2000). Pour une politique jeunesse axée sur la participation sociale. Québec.

Corbeil, C. & Marchand, I. (2006). Penser l'intervention féministe à l'aune de l'approche intersectionnelle : défis et enjeux. Nouvelles Pratiques Sociales, 19 :1, 40-57.

Corbeil, C. & Marchand, I. (Éds), (2010). L'intervention féministe d'hier à aujourd'hui. Portrait d'une pratique sociale diversifiée. Montréal : Les éditions du remue-ménage.

Cuche, D. (2001). La notion de culture en sciences sociales. Paris : La découverte.

Dans la rue. (2015). En ligne. <<http://danslarue.com>>. Consulté le 27 novembre 2015.

Deslauriers, J-P. 1991. Recherche qualitative. Guide pratique. Montréal : McGraw-Hill, 142 p.

Deslauriers, J-P, (2007). Cadre de référence pour l'appropriation du pouvoir d'agir personnel et collectif. Centre d'étude et de recherche en intervention sociale. Université du Québec en Outaouais, 12 p.

Deslauriers & Mayer (2000). L'observation directe. Dans Mayer R., Ouellet F., Saint-Jacques M-C., Turcotte D & Collaborateurs (2000). Méthodes de recherche en intervention sociale. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur, p. 137-157.

De Sève, M. (1995). Invitation à co-partager le pouvoir, dans E. Tardy (dir.), Femmes et pouvoir, Cahier réseau de recherche féministe, 2, 63-75.

Dorvil, H. (2001). Quelques études de cas. Dans Dorvil H. & Mayer, R (sous la dir. de) (2001). Problèmes sociaux Tome II, Théories et méthodologies. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, pp. 19-26.

Dufort F. & Le Bossé Y. (2001). La psychologie communautaire et le changement social. Dans F. Dufort et J. Guay (Éd.), Agir au coeur des communautés. La psychologie communautaire et le changement social. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Dufour, R. (2000). Trois vilains petits canards. Étude sur la filiation de la parenté et la désaffiliation sociale. Dans Laberge, D. (Sous la direction) (2000), L'errance urbaine, Sainte-Foy, Les Éditions Multimondes, 439 p. (p.137-159).

Dufour, S., Fortin, D & Hamel, J. (1991). L'enquête de terrain en sciences sociales. L'approche monographique et les méthodes qualitatives. Montréal : Éditions Saint-Martin, 183 p.

Duperré, M. (2007). L'organisation communautaire : Une méthode d'intervention du travail social. Dans J.-P. Deslauriers et Y. Hurtubise (2007). Introduction au travail social. Québec : Les Presses de l'Université Laval, pp. 193-218

Eme, B. (1998). « Participation sociale et formes plurielles d'insertion », dans J. Defourny, L. Favreau et J.-L. Laville (dir.), Insertion et nouvelle économie sociale, Paris : Desclée de Brouwer (p. 293-320).

Favreau, L. & Lévesque, B. (1996). Développement économique communautaire : économie sociale et intervention, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec. 230 p.

Feinberg, P. P, et Davis, H. 2009. «L'art communautaire?» En ligne. <<http://inspireart.org/welcome/communityart>>.

Fontaine, A. (2012). Réflexions théoriques sur l'approche globale. Dans Beaulieu M., Dusablon S., Fontaine, A., Gauvin A., Lamoureux, H., Parazelli M., Labbé F., Relais-Femmes.

(2012). L'approche globale. Contexte et enjeux. Réflexions d'un collectif d'auteurs. Regroupement des organismes communautaires du Québec. pp.24-34.

Gaetz, S, (2004) Safe Streets for Whom? Homeless Youth, Social Exclusion, and Criminal Victimization », Canadian Journal of Criminology and Criminal Justice/La Revue canadienne de criminologie et de justice pénale, 46, 4 : 423-456

Gagné, J. (1996). L'approche alternative en santé mentale. Nouvelles pratiques sociales, 9(2), 137-146

Gaulejac, V. & Taboada Leonetti, I. (2007). La lutte des places. Insertion et désinsertion. Paris : Desclée de Brouwer.

Goffman, E. (1975). Stigmate, les usages sociaux des handicaps. Paris : Aux éditions de minuit [1re éd. Stigma, Prentice Hall : 1963]

Grimard C., Lemétayer F., Morin D. & Roy S. (2006). Itinérance et accès aux services : problèmes et enjeux. Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale. Université du Québec à Montréal.

Hill Collins, P. (2012). Lost in translation? Black Feminism, intersectionnalité et justice sociale. Conférence présentée au 6e Congrès international des recherches féministes francophones, Université de Lausanne.

Honneth, A. (2000), La Lutte pour la reconnaissance, Paris, Les éditions du Cerf.

Honneth, A. (2004). La Théorie de la reconnaissance : une esquisse » et « Visibilité et invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" », Revue du MAUSS, 23.

Hurtubise, R, Morin, D, Rosier, D. & Roy, S. (2007). Agir sur sa santé en situation d'itinérance. Dans Hurtubise, R. & Roy, Shirley. (Sous la dir.) (2007), L'itinérance en questions, Québec : Les presses de l'université du Québec. (p. 355-374)

Inkel, A. (2001). L'insertion sociale des personnes marginalisées et proches de la grande pauvreté : analyse d'une intervention auprès des sans-abris dans l'Outaouais. Mémoire. Gatineau, Université du Québec en Outaouais, Département de travail social, 139 p.

Institut de la statistique du Québec. (2001). Enquête auprès de la clientèle des ressources pour personnes itinérantes des régions de Montréal-Centre et de Québec, 1998-1998. <<http://www.stat.gouv.qc.ca/publications/sante/pdf/ItinerantV1.pdf>> consulté de 20 février 2014.

Klein, J-P. (1993). L'art en thérapie. Paris : Hommes et Perspectives.

Laberge, D. (Sous la direction) (2000), *L'errance urbaine*, Sainte-Foy, Les Éditions Multimondes, 439 p. (p.84-99).

Laberge, D., Roy, S., Morin, D. & Rozier, M. (2001). Entre la survie et la sortie de la rue : le discours des femmes itinérantes. Dans Châtel, V. & Soulet, M-H. (sous la dir.) (2002). *Faire face et s'en sortir*. Vol.1. Fribourg, Éditions Universitaires Fribourg Suisse, 278 p. (pp. 35-42).

Laberge, D. (Sous la direction) (2000), *L'errance urbaine*, Sainte-Foy, Les Éditions Multimondes, 439 p. (p.84-99).

Laberge, D., Morin, D. & Roy, S. (2000). «L'itinérance des femmes : les effets convergents de transformations sociales», dans Laberge, D. (Sous la direction) (2000), *L'errance urbaine*, Sainte-Foy, Les Éditions Multimondes, 439 p. (p.84-99).

Laberge, D. et Roy, S. (2003). Continuité identitaire et survie? Dans V. Chatel et M.H. Soulet (dir), *Agir en situation de vulnérabilité*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p.143-156.

Lalonde, M-J. (2008). *L'utilisation de l'art en intervention sociale*. Essai. Gatineau, Université du Québec en Outaouais, Département de travail social, 79 p.

Lalonde, M-J. (Sous la dir. de Fréchette, L.) (2007) *S'ouvrir à l'art comme moyen d'intervention en travail social*. Recherche, 45.

Lamarre, M-J. (2000). *Choisir la rue : au-delà du mythe, les difficultés d'être citoyenne*. Montréal, RAPSIM, Actes du Colloque du Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale. En ligne
<https://depot.erudit.org/bitstream/000796dd/1/000143pp.htm>

Lamoureux, D. (2013). Un combat pour l'égalité et la justice sociale, *Relations*, 762, 13-16.

Lamoureux, E. (2007). *Art et politique. L'engagement chez les artistes actuels en arts visuels au Québec*. Thèse. Université Laval, Département de science politique, 368 p.

Lamoureux, J. (1999). *Citoyenneté et pensée métisse : Pratiques réfléchies de quatre sites de citoyenneté au Québec*. Rapport de recherche. Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration du Québec.

Lamoureux, J. (2001). Marges et citoyenneté. *Sociologie et sociétés*, 33 (2), 29-47.

Lamoureux, H., Lavoie, J., Mayer, R., et Panet-Raymond, J. (2002). *La pratique de l'action communautaire* (2e édition éd.). Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.

Lamoureux, H., Fontaine A., Parazelli M, Labbé F., Relais-Femme, Gauvin, A., Dusablon S. & Beaulieu, M. (2012). L'approche globale. Contexte et enjeux. Réflexions d'un collectif d'auteurs. Regroupement des organismes communautaires de Québec. Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec. 158 pages.

La rue de Femmes (2014). En ligne. <http://www.laruedesfemmes.org>. Consulté le 2 avril 2014.

Latimer E., McGregor J., Méthot C. & Smith A. (2015). Dénombrement des personnes en situation d'itinérance à Montréal.

Leboeuf, L. (1991). Les femmes et la pauvreté. *Service social*, 40-3 (24-41).

Le Bossé, Y. (2003). De l'habilitation au pouvoir d'agir : vers une appréhension plus circonscrite de la notion d'empowerment. *Nouvelles pratiques sociales*, 16-2 (30-51).

Le Breton, D. (2008) L'interactionnisme symbolique. Paris : PUF. 249 p.

Lecompte, Y., Raymonde, H. & Poirier, M. (2000). L'inquiétante étrangeté de l'itinérance. *Santé mentale au Québec*, 25(2), 9-20.

L'Écuyer, R. (1987). L'analyse de contenu : notions et étapes. Dans Deslaurières, J-P. (sous la dir. de) *Les méthodes de la recherche qualitative*, 2e éd., Québec : Les presses de l'Université du Québec, 65-84.

Leduc, V. (2011). L'art communautaire, un espace pour construire la reconnaissance sociale des femmes criminalisées au Québec? Mémoire. Université du Québec à Montréal, Département de travail social, 256 p.

Lee, A. & Fernandez, M. (1998). *Manuel des arts communautaires*. Conseil des arts de l'Ontario. Toronto. 57 p.

Le Lab. (2011). En ligne. <<http://ciptocq.ca/lelab.html>>. Consulté le 4 mars 2014.

Lemieux, R. (2004). *Remixer la cité. La participation citoyenne des jeunes québécois issus des minorités visibles*. Rapport de recherche. Québec : Conseil permanent de la jeunesse et Conseil des relations interculturelles.

Les filles électriques. (2014) En ligne. <<http://www.electriques.ca>>. Consulté le 8 décembre 2014.

L'itinéraire (2015). En ligne. <http://www.itineraire.ca>. Consulté le 27 novembre 2015

Lussier, V. & Poirier, M. (2002). La vie affective des jeunes adultes itinérants : de la rupture à la hantise des liens. *Santé mentale au Québec*, 25-2 (67-89).

Matarasso, F. (1997). Use or ornament. *The social impact of participation in the arts*, 4(2).

Mayer R., Ouellet F., Saint-Jacques M-C., Turcotte D & Collaborateurs (2000). *Méthodes de recherche en intervention sociale*. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur

Mayer, R. & Ouellet, F. (2000). L'analyse des besoins. Dans Mayer R., Ouellet F., Saint-Jacques M-C., Turcotte D & Collaborateurs (2000). *Méthodes de recherche en intervention sociale*. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur (pp. 257-286).

Mayer, R. & Ouellet, F. (2000). La recherche dite «alternative». Dans Mayer R., Ouellet F., Saint-Jacques M-C., Turcotte D & Collaborateurs (2000). *Méthodes de recherche en intervention sociale*. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur (pp. 257-286).

Mayer, R. & Deslauriers, J-P. (2000). Quelques éléments d'analyse qualitative. L'analyse de contenu, l'analyse ancrée, l'induction analytique et le récit de vie. Dans Mayer R., Ouellet F., Saint-Jacques M-C., Turcotte D & Collaborateurs (2000). *Méthodes de recherche en intervention sociale*. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur (pp. 159-189).

Mayer, S. (2007). Réception de la théorie postcoloniale dans le féminisme québécois, *Recherches féministes*, 20(2), 91-111.

Mayer, S. (2012). Du «Nous femmes» au «Nous féministes» : l'apport des critiques anti-essentialistes à la non-mixité organisationnelle, *Institut de recherches et d'études féministes (Collection Tremplin)*, 3.

Mead, G.H. (1934). *Mind, Self and Society*. Chicago: The University of Chicago Press

Mercier, L. (1995). La pauvreté : phénomène complexe et multidimensionnel. *Service social*, 44(3), 7-27.

Mercier, C. (2000). L'organisation communautaire et le travail social. Dans J.-P. Deslauriers et Y. Hurtubise (2000). *Introduction au travail social*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, pp.177-211.

Mercier, C., Bourque, D et Saint-Germain, L. (2009). Participation citoyenne et développement des communautés au Québec : enjeux, défis et conditions d'actualisation. Rapport de suivi du Séminaire sur la participation citoyenne et le développement des communautés, initiative de la revue *Développement social* et de l'ARUC-ISDC. Gatineau: Université du Québec en Outaouais.

Ministère de la santé et des services sociaux, Québec (2002). Loi visant à lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale. L.R.Q., chapitre F-3.2.0.3. Québec : Éditeur officiel du Québec.

Ministère de la santé et des services sociaux, Québec (2014). Plan d'action interministériel en itinérance 2015-2020. En ligne. <http://publications.msss.gouv.qc.ca/msss/document-001028/> Consulté le 2 avril 2015.

Ministère de la santé et des services sociaux, Québec (2014). Politique nationale de lutte à l'itinérance. Québec : Éditeur officiel du Québec.

Ninacs, W.A. (1995). Empowerment et pratiques sociales : approches et enjeux. *Service social*, 44(1). pp.69-93.

Ninacs, W.A. (2008). Empowerment et intervention. Développement de la capacité d'agir et de la solidarité. Québec : Presses de l'Université Laval.

Nugent, W. & Thomas, J. (1993) Validation of a clinical measure of self-esteem. *Research and social work practice*, 3. 208-201

Ohmer, M., et Beck, E. (2006). Citizen participation in neighborhood organizations in poor communities and its relationship to neighborhood and organizational collective efficacy. *Journal of sociology and social welfare*, 33(1), 179-202.

Paillé, P. (2007). La recherche qualitative, une méthodologie de la proximité. Dans Dorvil, H. dir. (2007). *Problèmes sociaux*, tome III. Théorie et méthodologie de la recherche. Québec : Presses de l'université du Québec.

Parazelli, M. (1996). Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais. *Cahiers de recherche sociologique*, 27 : 47-62.

Parazelli, M. (2002). La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue. Québec : Presses de l'Université du Québec

Parazelli, M. (2004). Le renouvellement démocratique des pratiques d'intervention sociale. *Nouvelles pratiques sociales*, 17 (1). p. 9-32.

Paugam, S. (1993). La disqualification sociale. (2ème éd.) Paris : Presses Universitaires de France.

Poiret, Christian (2005). Articuler les rapports de sexe, de classe et interethniques : quelques enseignements du débat nord-américain. *Revue européenne des migrations internationales*. 21, 195-226.

Pouliot, E., Turcotte, D. & Monette, M.-L. (2009). La transformation des pratiques sociales auprès des familles en difficulté : du paternalisme à une approche centrée sur les forces et les compétences. *Service social*, 55 (1), 17-30.

Poupart, Dagenais, Groulx, Laferrière, Mayer & Pires (1997). *La recherche qualitative*. Montréal : Gaëtan Morin.

Racine, Sonia (1997). Un tour d'horizon de l'exclusion. *Service social*, 53 (1), 91-108
Relais-femme (2009). *L'intervention en contexte de milieu de vie*. Québec : Bibliothèques et Archives nationales du Québec.

René J-F., Goyette M., Bellot C., Dallaire N. & Panet-Raymond, J. (2001). L'insertion socioprofessionnelle des jeunes : le prisme du partenariat comme catalyseur de la responsabilité » *Lien social et Politiques*, 46. (125-139).

Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (2010). L'itinérance à la hausse -des raisons de plus pour agir! En ligne. <<http://www.rapsim.org/122/Communiqués.montreal> >

Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (2003). *Comprendre l'itinérance*. Bibliothèque nationale du Québec : Montréal.

Robert, M., Pelland, M-A., Brassard, R. (2004). *Participation sociale de jeunes fréquentant des ressources communautaires. Rapport final*. En partenariat avec la Table de concertation jeunesse Hochelaga-Maisonneuve et la Table de concertation jeunesse-itinérance centre-ville.

Roy, S. & Châtel, V. (2008). *Penser la vulnérabilité. Visages de la fragilisation du social*. Presses de l'Université du Québec : Québec. 241 p.

Roy, S., et M.-H. Soulet (2001). L'exclusion : changement de cap. *Sociologie et sociétés*, 33 (2), 3-11.

Roy, S. (2008). De l'exclusion à la vulnérabilité. Dans Roy, S. & Châtel, V. (2008). *Penser la vulnérabilité. Visages de la fragilisation du social*. Presses de l'Université du Québec : Québec. 241 p (pp.13-36).

Roy, S. (1995). « L'itinérance : forme exemplaire d'exclusion sociale? » *Lien social et Politiques*, 34, 73-80.

Russo, A. & Butler, D. (2006). *Cultural planning toolkit*. Vancouver: 2010 Legacies Now et Creative City Network of Canada/Réseau des villes créatives du Canada.

Sen, A. (2003). *L'économie est une science morale*. Paris : Découverte. 125 p.

Sheriff, T. et al. (1999). *Le trip de la rue. Parcours initiatiques des jeunes de la rue*, Beauport, Centre jeunesse de Québec.

Sioui Durand G. (1997). *L'art comme alternative. Réseaux et pratiques d'art parallèle au Québec 1976-1996*. Québec : Intervention.

Sioui Durand, G. (2008). «Esthétiser la révolte». In *Quand l'art passe à l'action*, ATSA, p.20-39. Montréal: Action terroriste socialement acceptable (ATSA).

Soulet, M-H. (2008). *La vulnérabilité, un problème social paradoxal*. Roy, S. & Châtel, V. (2008). *Penser la vulnérabilité. Visages de la fragilisation du social*. Presses de l'Université du Québec : Québec. 241 p. (pp.65-92).

Sudres, J.-L. (2003) dans Moron, P., Sudres, J.-L., & Roux, G. (Éd). (2003). *Créativité et art-thérapie en psychiatrie*. Paris : Masson.

Taboada Leonetti, I. (1994). *Intégration et exclusion dans la société duale. Le chômeur et l'immigré*. *International Review of Community Development*, 31 (1994): 93–103

Thibault, A., Lequin, M. et Tremblay, M. (2000). *Cadre de référence de la participation publique, démocratique, utile et crédible*. Groupe de travail sur la qualité de la participation publique, suite au Forum sur le développement social. Québec : Conseil de la santé et du bien-être.

Toupin, L. (2009). *La légitimité incertaine des travailleuses du sexe dans le mouvement des femmes au Québec*, *Globe*, 12(2), 109-127.

Turcotte, D. & Lindsay, J. (2008). *L'intervention sociale auprès des groupes*. Québec : Gaëtan Morin éditeur. 276 p.

Tyler, K., Melander, L. A. & Noel, H. (2009). *Bidirectional Partner Violence among Homeless Young Adults Risk Factors and Outcomes* », *Journal of Interpersonal Violence*, 24, 6 : 1014-1035.

Ulysse, P-J. & Lesemann, F. (2004). *Citoyenneté et pauvreté. Politiques, pratiques et stratégies d'insertion en emploi et de lutte contre la pauvreté*. Presses de l'Université du Québec : Québec. 307 pages.

Vick, R.-M. (2003). "A Brief History of Art Therapy", dans C. A. Malchiodi, (dir.), *Handbook of Art Therapy*, New York/London, Guilford Press, p.5-15.

Yin R.K. (2003), *Case Study Research: Design and Methods*, Applied Social Research Methods Series, Third Edition, vol. 5, Sage Publications.

Young, I. M., (2007). Le genre, structure sérielle: penser les femmes comme un groupe social. *Recherches féministes*, 20 (2), 7-3

ANNEXE A

Le tableau suivant résume la situation des jeunes femmes rencontrées au moment de l'entrevue.

Âge	Source revenu	Situation sur le plan du logement	Scolarité	Difficulté nommée	Participation aux ateliers et aux projet à long terme
30	Sécurité du revenu, contrainte sévère à l'emploi, sous curatelle Ateliers créatifs	En foyer	Secondaire non terminé	Problème de santé physique.	Depuis 2010 La Maison, Expoventes, Portraits.
31	Sécurité du revenu, revenus provenant d'un groupe communautaire	Habite dans son logement 2 et demi depuis presque 3 ans	Secondaire non-terminé	Parcours en Centres jeunes et maisons d'hébergement. Salubrité du logement, isolement	Depuis 2005 La Maison, Expovente et autres projets à long terme ultérieurs
22	Sécurité du revenu, Ateliers créatifs	En colocation depuis moins d'un an	Secondaire 3 complété	Santé mentale. Violence familiale, violence conjugale	Depuis 2013 Portraits, Expo-vente
27	Ateliers créatifs, implication communautaire	Maison familiale	Technique en soins infirmiers en cours, depuis 2014	Conflit familial, violence conjugale, santé physique	Depuis 2008 Expo-Vente , La Maison
27	Sécurité du revenu, ateliers créatifs, revenus provenant d'un groupe communautaire	En logement depuis 6 ans	Secondaire 5 complété. Cours d'un an et demi pour attestations à l'enfance non-complété	Dépression majeure, violence dans son entourage	Depuis 2014 Portraits
28	Sécurité du revenu, ateliers créatifs	Logement avec soutien commuautaire	Études de commerce au collégial. Prévoit faire une formation professionnelle	Intégration sur le marché de l'emploi	Depuis 2013 Portraits

ANNEXE B

Guide d'entretien pour l'équipe des intervenantes et des formatrices

Introduction

1. Pouvez-vous me décrire votre parcours professionnel?
2. Qu'est-ce qui vous a amenée à travailler à Passages?
3. Quels sont les objectifs des ateliers créatifs?
4. Quel est le rôle de la formatrice?

Partie I

Objectif : Situer la participation des jeunes femmes aux ateliers créatifs

1. Quel est le profil des participantes aux ateliers?
2. Quelles sont les principales raisons qui amènent les jeunes femmes à participer aux ateliers?
3. Est-ce que les ateliers nécessitent de l'engagement de la part des participantes? Pourquoi?
4. Est-ce que les participantes ont l'occasion de créer des liens entre elles? Comment vous décririez ces liens?
5. Est-ce que les ateliers permettent aux jeunes femmes d'aborder des sujets qui les préoccupent? Quels sont ces sujets?
6. De quoi parlent leurs créations?
7. Est-ce que ça change quelque chose que les œuvres des participantes (ou représentations) soient vues par d'autres personnes ou achetées ?
9. Est-ce que ça change quelque chose pour les participantes que les ateliers soient rémunérés?
10. Est-ce que vous changeriez quelque chose aux ateliers?

Partie 2

Objectif : situer les difficultés de vie dans parcours des jeunes femmes

1. Quel est le profil des jeunes femmes qui se présentent aux ateliers?
2. Quelle est votre définition de l'itinérance ? Comment cela se manifeste-t-il?
3. En quoi les jeunes femmes vivent-elle de l'exclusion en lien avec leur mode de vie?
4. Quelles sont les difficultés que vivent les jeunes femmes sur le plan matériel?
5. Est-ce qu'il y a des liens entre le manque de ressources sur le plan matériel et l'exclusion?
6. Est-ce que leur participation aux ateliers y change quelque chose?
7. Quelles sont les difficultés que les jeunes femmes vivent par rapport à leur entourage?
8. Est-ce qu'il y a des liens entre ces difficultés et l'exclusion?
9. Est-ce que les ateliers y changent quelque chose?
10. Est-ce que les jeunes femmes sont étiquetées par rapport à leur mode de vie ou encore, occupent-elles une place qui est dévalorisée dans la société?
11. Est-ce qu'il y a des liens entre le fait d'être étiquetée et l'exclusion?
12. Est-ce que leur participation aux ateliers y change quelque chose?

Partie 3

Objectif : Situer les ateliers créatifs en lien avec l'insertion sociale

1. Comment vous percevez les jeunes femmes par rapport au reste de la société ?
2. Quelle est votre définition de l'insertion sociale ?
3. Est-ce que la participation aux ateliers change quelque chose dans l'insertion sociale des jeunes femmes? En quoi?
4. Qu'est-ce qu'il faudrait changer dans la société pour favoriser l'insertion des jeunes femmes?
5. Quelle est votre définition du pouvoir ?

6. Sur quels aspects de leur vie les jeunes femmes semblent avoir le plus de pouvoir?
7. Sur quels aspects de leur vie les jeunes femmes semblent avoir le moins de pouvoir?
8. Est-ce que leur participation aux ateliers y change quelque chose?
9. Qu'est-ce qu'il faudrait changer à la société pour que les jeunes femmes aient davantage de pouvoir sur leur vie ?

Conclusion

1. Considérez-vous que le travail artistique des jeunes femmes apporte quelque chose à la société?
2. Est-ce que l'art peut changer quelque chose dans la société?
3. Quels sont les points forts ou les forces de l'art pour des femmes vivant une situation d'itinérance ?
4. Quels sont les points faibles ou les limites de l'art pour des femmes vivant une situation d'itinérance?
5. Est-ce que vous rajouteriez quelque chose à propos des ateliers créatifs de Passages ?

ANNEXE C

Guide d'entretien pour les participantes aux ateliers créatifs

Introduction

Âge

Origine

Source de revenu

Niveau d'étude

Principale occupation

Situation sur le plan du logement

Partie I

Objectif : Situer la participation aux ateliers

1. Depuis quand participez-vous aux ateliers?
2. Qu'est-ce qui vous a amenée à participer aux ateliers ?
3. À quel (s) atelier (s) ou projet avez-vous participé (art, théâtre, danse)?
4. Est-ce que vous considérez que votre participation aux ateliers nécessite un engagement
5. Est-ce que votre participation vous a amenée à créer des liens avec d'autres femmes dans les ateliers?
6. Est-ce que les ateliers vous permettent d'aborder des thèmes qui vous préoccupent? Quels sont ces thèmes?
7. De quoi parlent vos créations?
8. Parmi les activités que vous avez faites, est-ce qu'il y en a que vous avez particulièrement aimé ? À l'inverse, est-ce qu'il y a des activités que vous avez moins apprécié?
9. Est-ce que ça change quelque chose que vos œuvres (ou représentation) puissent être vues par d'autres personnes ou achetées ?
10. Est-ce que ça change quelque chose pour vous que les ateliers soient rémunérés? En quoi?
11. Changeriez-vous quelque chose aux ateliers?

Partie 2

Objectif : situer les difficultés de vie dans parcours des jeunes femmes

1. Quel est l'évènement qui vous a amené à Passages?
2. J'aimerais savoir quelle est votre définition de l'itinérance ? Comment cela se manifeste-t-il?
3. Vous est-il déjà arrivé de vous sentir exclue en lien avec votre mode de vie, vos habitudes?
4. Est-ce qu'il vous est déjà arrivé de sentir un manque de ressources matérielles?
5. Est-ce qu'il y a un lien entre le manque de ressources matérielles et l'exclusion?
6. Est-ce que votre participation aux ateliers créatif y a changé quelque chose?
7. Est-ce qu'il vous est déjà arrivée de vous sentir isolée par rapport au reste de votre entourage? Si oui, comment cela s'est manifesté?
8. Est-ce qu'il y a un lien entre l'isolement et l'exclusion?
9. Est-ce que votre participation aux ateliers y a changé quelque chose?
10. Est-ce qu'il vous est déjà arrivé de sentir de te sentir étiquetée par ton mode de vie ou d'occuper une place qui est dévalorisée dans la société? Si oui, comment cela s'est manifesté?
11. Est-ce qu'il y a un lien entre le fait d'être étiquetée et l'exclusion? En quoi?
12. Est-ce que votre participation aux ateliers y a changé quelque chose ?

Partie 3

Objectif : Situer les ateliers créatifs en lien avec l'insertion sociale

1. Comment vous percevez-vous par rapport au reste de la société
2. Qu'est-ce que ça signifie pour vous d'être incluse, d'avoir sa place dans la société?
3. Est-ce que votre participation aux ateliers a changé quelque chose par rapport à votre sentiment d'intégration ?

4. Qu'est-ce qu'il faudrait changer dans la société pour que vous vous sentiez intégrée, considérée comme une personne à part entière ?
5. Qu'est-ce que ça signifie pour vous avoir du pouvoir ?
6. Sur quels aspects de votre vie sentez-vous avoir du pouvoir? À l'inverse, sur quels aspects de votre vie sentez-vous avoir moins de pouvoir?
7. Est-ce que votre participation aux ateliers y a changé quelque chose?
8. Qu'est-ce qu'il faudrait changer à la société pour que vous ayez davantage de pouvoir dans votre vie ?

Conclusion

1. Considérez-vous que votre travail artistique apporte quelque chose à la société?
2. Pensez-vous que l'art peut changer quelque chose dans la société?
3. Quels sont les points forts ou les forces de l'art pour des femmes vivant une situation d'itinérance ?
4. Selon vous, quels sont les points faibles ou les limites de l'art pour des femmes vivant une situation d'itinérance?
5. Rajouteriez-vous quelque chose à propos de votre participation aux ateliers créatifs de Passages ?